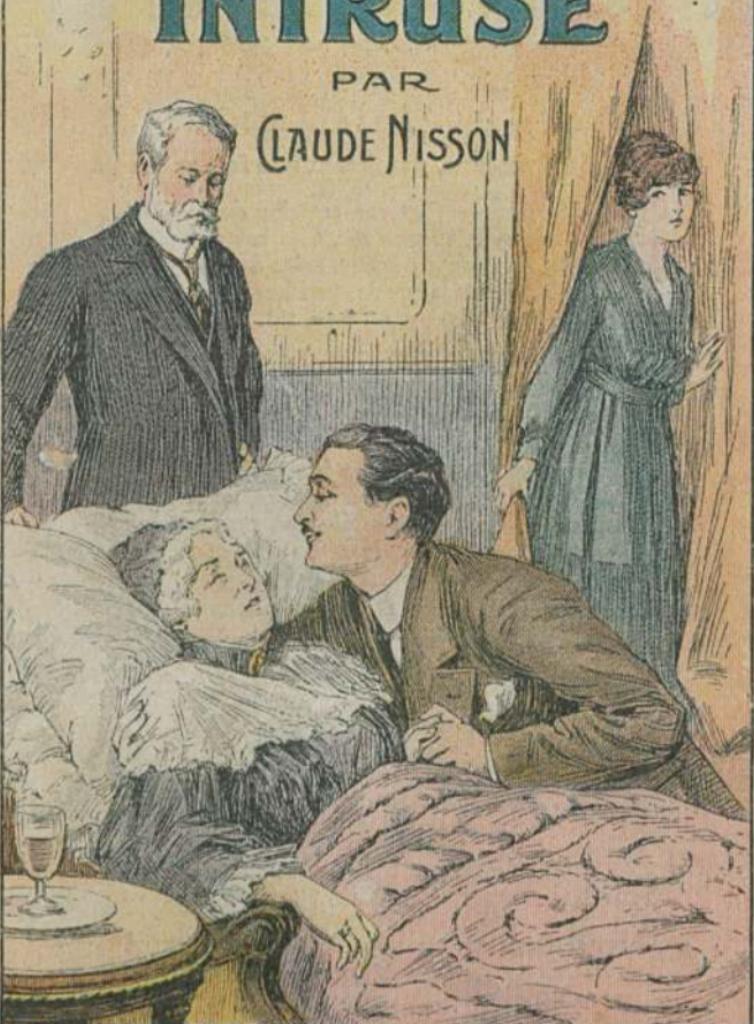


INTRUSE

PAR

CLAUDE NISSON



PRIX :

1 fr. 50



Editions du
Petit Echo de la
Mode
P. ORSONI
Directeur
7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme
du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

La Véritable Mode Française de Paris

Journal de demi-luxe, paraissant une fois par mois.

Chaque numéro contient une centaine de modèles
inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et
les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre
:: :: aisément la mode parisienne. :: :: ::

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. 50. Etranger : 15 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque
fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs
et enfants, des modèles simples, pratiques et
faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus
:: :: :: complet des albums de patrons. :: :: ::

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 3 fr. 50.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON
sont données par

Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

— **Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.**

Chaque album se compose de 60 pages, grand
format, dont un grand nombre en couleurs.
Leur collection constitue un ensemble unique par la
variété, le bon goût, l'élegance pratique des
:: :: :: toilettes et des modèles. :: :: :: ::

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES. 12 fr. 50
— ETRANGER. 13 fr. 50

Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES. 6 fr. 50
— ETRANGER. 7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV).

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir l'imagination.

La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie environ un volume chaque mois.

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
 2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
 3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
 4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
 5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
 6. **Madame Victoire**, par Marie THIÉRY.
 7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIÈS.
 8. **Comme une Épave**, par Pierre PERRAULT.
 9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
 10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KÉRANY.
 11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
 12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GÉNIAUX.
 13. **Intruse**, par Claude NISSON.
 14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
 15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
 16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KÉRANY.
 17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
 18. **Trop Petite**, par SALVA du BÉAL.
-

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 90
Six volumes au choix, franco. 9 fr. 90

Les volumes 1, 2, 3, 4, 5, dans un joli emboîtement recouvert d'un papier fantaisie. *Franco, 8 francs ; Etranger, 8 fr. 75.*

Les volumes 6, 7, 8, 9, 10, dans un joli emboîtement recouvert d'un papier fantaisie. *Franco, 8 francs ; Etranger, 8 fr. 75.*

Les volumes 11, 12, 13, 14, 15, dans un joli emboîtement recouvert d'un papier fantaisie. *Franco, 8 francs ; Etranger, 8 fr. 75.*

*Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,
7, rue Lamagnan, PARIS (XIV^e)*

c92 539

CLAUDE NISSON

INTRUSE



Editions du "Petit Echo de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV^e)

50

INTRUSE

I

C'était un vrai boudoir de jeune ménage amoureux : petit, capitonné, élégant et confortable, avec ses boiseries douces, ses soyeuses draperies, l'artistique fantaisie de ses meubles disparates et des gerbes de fleurs un peu partout. Partout aussi, sous toutes les formes, des portraits de Madeleine et d'André, photographies, pastels, miniatures.

La nuit était bientôt venue, en cet après-midi de novembre, et la jeune femme, agenouillée devant le feu, s'amusait, les pincettes à la main, à faire tour à tour jaillir, des tisons embrasés, d'éblouissantes gerbes d'étincelles ou de grandes flammes claires qui jetaient brusquement des lueurs roses dans la petite pièce.

— Est-ce que je ne vous offre pas un beau feu d'artifice ? demanda tout à coup Madeleine câlinement, sa tête fine sur les genoux de son mari, assis tout près d'elle.

— Ce n'est pas le feu d'artifice que j'admire, répondit-il avec une caresse, c'est ce qu'il éclaire ; c'est ton front lumineux, ce sont tes cheveux auréolés, ce sont tes chers yeux rayonnants, ta bouche heureuse, ma petite fée bien-aimée !

D'un geste rapide, elle saisit la main qu'André promenait sur son front et y mit un baiser.

Il protesta :

— Ah ! non, c'est défendu ! Si vous voulez

m'embrasser, venez dans mes bras, folle petite!...
N'est-on pas bien sur mes genoux?

— Je n'ose pas... je suis trop lourde!...

— La vilaine coquette!

Ils riaient moins de leurs paroles fuites que de la fraîche joie dont leurs cœurs étaient pleins.

— Madeleine?

— André?

— Tu m'aimes?

— Oh! oui, je t'aime!

— Plus que tout?

— Plus que plus, plus que tout, et encore davantage, mon André! Je ne puis pas trouver de point de comparaison, même lointaine...

Et la voyant si amoureuse, il s'amusait à la taquiner.

— Tu m'aimes plus que ta mademoiselle?

— Oh!

— Plus que ton Lucignan? Plus que l'oncle Largier?

Elle prit à son tour une expression mutine:

— Eh bien! non, là, puisque tu veux le savoir!... Je vais même t'immoler à l'oncle Largier, en te demandant d'aller le voir demain avec moi.

— C'est mal d'abuser ainsi de son pouvoir, s'écria le jeune homme consterné. Je ne t'en aurais jamais crue capable, petite Madeleine. Fais-moi grâce, je t'en prie!

— Il y a trois semaines que tu demandes grâce tous les jours.

— Mais je ne sais que lui dire! Il ne m'inspire rien du tout, ton oncle, je t'assure.

— C'est déjà beaucoup qu'il ne t'inspire rien, je n'en demande pas davantage. Nous ne resterons que quelques minutes, nous ne parlerons que de la pluie et du beau temps. C'est une simple visite de politesse: je ne puis pourtant pas rompre avec ma famille...

André tressaillit.

— Il ne s'agit pas de cela ; mais tu as une façon étonnante de resserrer les liens de parenté éloignée ou même imaginaire. Lucignan, qui t'est parfaitement étranger, reste pour toi, le « très cher oncle Fred », et tu as voué à ton tuteur un vrai culte filial.

— Tu exagères, André, j'aime mon oncle Largier moins par sympathie de caractère que parce qu'il a toujours été bon pour moi, et si tu trouves que mon affection filiale s'égare, je ne demande, certes, qu'à la mieux placer, tu le sais bien...

Le visage d'André s'assombrit brusquement ; il laissa s'éteindre dans le silence la voix tremblante de Madeleine et relâcha sa caressante étreinte.

La jeune femme se leva embarrassée.

— Je ne voulais pas te contrarier... je voulais seulement te dire que j'étais toute prête à faire, dans mon cœur, la première place à tes parents.

— Je sais, je sais, interrompit nerveusement André. Veux-tu faire allumer les lampes ? Cette Lucile a un service déplorable, elle est d'une négligence, d'une incapacité...

Madeleine sonna sans répondre.

Muette et décontenancée, elle ne congédia pas, suivant son habitude, la femme de chambre pour reprendre plus vite le cher tête-à-tête interrompu. Elle lui laissa ranimer le feu, baisser les rideaux, remettre lentement les fauteuils à leur place. Lucile sortit cependant et le silence persista.

André, d'un geste promptement réprimé, étendit même le bras vers un paquet de journaux ; mais le regard de Madeleine l'arrêta — un regard si doux, si tendre, où se glissait un dououreux reproche. Il y avait tant de choses sur leurs lèvres, tant de choses qu'ils ne voulaient ou ne pouvaient pas dire et quijetaient parfois subitement un manteau de glace sur leur bonheur de jeunes mariés. Il leur

semblait, maintenant qu'ils avaient effleuré le sujet interdit, ne plus pouvoir desserrer les lèvres, et que parler de banalités, quand leur pensée en était si loin, serait une hypocrisie indigne de leur tendresse. Mais cette contrainte, qu'aggravait le silence, leur pesait lourdement.

Madeleine s'approcha, sentant bien que, n'ayant aucun tort, elle devait faire le premier pas. Aussitôt, prévenant la caresse qu'il devinait, le jeune homme saisit sa femme par la taille et la forçant doucement à s'asseoir :

— Je ne t'ai pas encore dit, petite Madeleine, que nous sommes invités, samedi, chez mon chef de bureau; il faudra y corner une carte demain, et jeudi je te présenterai à Mme La Vergerie. C'est son jour, tu rencontreras là beaucoup de femmes de mes collègues et toutes les connaissances se feront d'un coup; cela vaut bien mieux, n'est-ce pas? Tu te feras belle, je veux que tout le monde t'admire.

Il parlait gaiement, sans parvenir à dissiper la préoccupation qu'il lisait derrière le front de la jeune femme.

— Voyons, que mettras-tu? Le salon de Mme La Vergerie est très élégant, très sélect...

— Tu ne seras pas gêné de m'y présenter? demanda Madeleine, presque bas. Cela ne te... ne t'embarrassera pas?

— Pourquoi cela m'embarrasserait-il? se récria André. N'es-tu pas la plus jolie, la plus délicieuse, la plus fine, la plus aimée des femmes?

Ce dernier mot effaça la petite moue incrédule de Madeleine.

— Bien vrai? bien sûr?... Alors, je n'en demande pas plus.

Et le léger nuage résolument écarté, ils se mirent à causer comme chaque soir, à se raconter minutieusement les moindres détails de la journée.

André décrivait ses camarades du ministère. Madeleine exhibait ses acquisitions, examinait sa liste d'achats. Elle avait bien à faire pour monter le ménage, et sans les conseils du jeune homme, elle aurait souvent oublié l'indispensable pour s'attarder aux jolies inutilités. Mais il fallait être raisonnable, la dot de la jeune femme, quoique très honorable, n'avait rien d'éblouissant, et André qui, de sa vie, n'avait rien fait, venait à peine d'obtenir une place au protocole pour arrondir un peu le budget du ménage.

Cette preuve d'énergie, dont nul jusqu'ici ne l'eût jugé capable, donnait la mesure de son amour, en proclamait la force, bien plus éloquemment que ne le supposait Madeleine. Accoutumée, dès l'enfance, à voir s'agiter autour d'elle toutes les activités et les ambitions, le travail lui semblait l'élément à ce point normal d'un homme, qu'il avait fallu la divination que donne l'amour, pour lui faire soupçonner l'effort presque héroïque d'André dans ce fait si simple de demander un emploi. Du reste, les pénibles démarches, les longues attentes lui avaient été épargnées. Son titre, son nom, comte de Sainte-Avule, sa connaissance des langues et des pays étrangers, ses nombreuses relations surtout, avaient beaucoup facilité son entrée aux Affaires étrangères ; et, depuis une quinzaine de jours, il allait ponctuellement, matin et soir, à son bureau. Après les premières répugnances pour cette monotone et astreignante régularité, il commençait même à se regarder d'un œil moins dédaigneux. Sa commisération hautaine envers l'humble employé qu'il était devenu, se transformait peu à peu en un certain intérêt ; il entrevoyait la grandeur, la noblesse d'un travail qui, s'il assujettit matériellement, affranchit souvent l'âme et la volonté, leur ouvre une fière indépendance. Il se disait que les quelques louis laborieu-

sement conquis par un mois de labeur discipliné ne l'humilieraient peut-être pas autant qu'il l'avait redouté ; qu'après tout, ils lui appartiendraient plus légitimement encore que ceux qu'il tenait jadis de la générosité de ses parents et qui lui glissaient si insoucieusement entre les mains. Et il se rappelait l'exclamation joyeuse de Madeleine, le premier jour qu'il l'avait quittée pour sa nouvelle besogne :

— A la bonne heure, tu es vraiment un homme, maintenant !

Sans grande rébellion, il s'avouait qu'en son ingénuité, la remarque n'était pas sans fondement et qu'il n'avait guère agi qu'en grand enfant capricieux et fantasque, du jour où, brusquement, il avait échappé à l'étroite tutelle de ses parents jusqu'à celui, rayonnant dans sa vie, où il avait rencontré Madeleine. Une rencontre banale entre toutes ! Ils étaient au même hôtel, à Lucerne, au Schweizerhof : lui, seul et de passage ; elle, installée pour un mois avec son oncle, un député radical et socialiste, qui était tout de même un bon garçon. Il n'avait pas jugé ses principes compromis parce que sa jolie nièce causait avec son voisin de table, que le ciel avait fait comte, et dansait avec lui dans les grands salons de l'hôtel. Quant à André, il trouvait Mlle Largier si délicieuse, si attachante, qu'il ne pouvait plus se décider à partir. Il demeura à Lucerne autant qu'elle, se faisant son ombre, excursionnant avec elle au Righi, au Burgenstock, au Pilate, s'enivrant avec elle de la splendeur des montagnes merveilleuses, du lac incomparable ; il la suivit quand, toujours avec son oncle, elle monta à Saint-Moritz, et ne se décida à la quitter qu'en emportant sa promesse et lui laissant le serment qu'envers et malgré tout, elle deviendrait sa femme.

Elle l'était maintenant. André tenait le bonheur rêvé ; mais après combien de luttes, de déchire-

ments, de blessures, que l'ivresse même de son amour triomphant ne parvenait pas à cicatriser ! Seulement, Madeleine devait les ignorer. Il ne fallait pas qu'elle sût, la chère créature, à quel prix il l'avait conquise. Loin de s'en enorgueillir, elle en aurait souffert, elle n'aurait plus voulu voir que ce qu'elle lui ôtait et non ce qu'elle lui apportait, pauvre petite, si douce, si tendre, si ignorante de sa valeur et de son charme.

André pensait à tout cela, en berçant lentement sa femme entre ses bras ; et, pour tout cet amour dont il devait dissimuler les preuves, pour toutes les choses tristes qu'il ne pouvait lui dire, il mettait de temps en temps un baiser sur ses yeux, lui demandant pardon, au fond de son cœur, des brusqueries nécessaires et des indispensables silences.

II

Etroitement serrée dans sa veste d'astrakan, une toque de velours sombre ombrageant son front candide et noyant d'ombre ses yeux bistrés, Madeleine s'installait tout au fond du tramway. Le trajet était long, du Trocadéro au ministère où elle devait rejoindre son mari, et la jeune femme regrettait de n'avoir ni livre ni journal pour charmer la route ; elle connaissait chaque maison et chaque boutique et prévoyait les moindres incidents du parcours. Si souvent, pour rester plus longtemps avec lui, elle avait accompagné André à son bureau ! Le brouillard voilait, ce jour-là, les aspects familiers, embrumait jusqu'aux fiacres brusquement apparus dans la rapide rencontre des lanternes, donnait aux monuments surgis tout à coup de son ombre, des allures fantastiques et gigantesques. Madeleine s'amusait à ce spectacle

fugitif et mouvant, aux chimériques visions qu'aidait la vaporeuse complicité de l'atmosphère, quand son attention fut attirée par deux dames âgées, en manteaux de velours et robes de visite, qui s'asseyaient en face d'elle. Elles causaient avec animation, sans nul souci d'être entendues. Dans leur amusante suffisance, elles racontaient leurs misères de santé, citaient des noms connus, établissaient leurs relations, leurs tracas de ménage, leurs affaires de famille devant tout le tramway, attentif et narquois.

— Et votre frère, demanda la plus jeune des deux, — une jeunesse de soixante ans — se représente-t-il aux élections sénatoriales ? — On m'a dit qu'il en avait assez de la politique ? Je le comprends, du reste. Vraiment, il n'est plus possible à un homme comme il faut de se commettre avec de pareilles canailles !

— Aussi abandonne-t-il la partie ; il est écœuré de tout ce qu'il voit sans pouvoir l'empêcher. Il cède la place au baron de Lurgère, qui est férus du devoir social et s'imagine qu'il va renouveler le monde.

La vieille dame haussa légèrement les épaules d'un air de commisération et continua, tout en promenant sur ses voisins son face-à-main en écaille :

— Oui, c'est une mode à présent de se démocratiser : que ce soit finesse ou naïveté, c'est toujours de la sottise. Ces messieurs perdent leur élégance, sacrifient leurs traditions sans apaiser la haine ni l'envie... Ils font un faux calcul, je ne cesse de le leur dire...

— Ah ! ma chère, quand je songe que mon neveu, le fils de ma pauvre sœur, s'est présenté comme républicain au conseil municipal !

Il y eut un court silence de protestation et de pitié.

— Enfin, pour en revenir à M. de Fulchier, restera-t-il à Paris ou rentrera-t-il complètement en Touraine ?

— Je crois que sa femme se résignerait difficile-

lement à habiter la campagne. Elle aime beaucoup le monde ; et puis... il s'agit de marier ses filles. Elles sont jolies, très distinguées, gentilles, mais la dot n'est pas grosse, et les épouseurs n'affluent pas...

— C'est le grand souci, à présent, dans toutes nos familles.

— Oui... mon frère ne s'en émeut pas beaucoup pour son compte : il s'occupe énormément de la *Société pour la Rénovation de l'art* dont il vient d'être nommé vice-président.

— Ah ! l'œuvre du marquis de Sainte-Avule, n'est-ce pas ?

Madeleine eut un sursaut : c'était le nom d'André, son nom, qu'on venait de prononcer.

La vieille dame, en face d'elle, expliquait placidement :

— Oui, le pauvre homme s'y adonne plus que jamais. Le fait est — sans vouloir diminuer son mérite, ni son dévouement — qu'il a bien besoin d'un dérivatif à ses préoccupations.

— J'ai en effet entendu dire qu'il avait eu beaucoup d'ennuis.

— Ce n'est que trop vrai ! En voilà qui, après avoir excité bien souvent l'envie, sont bien dignes de pitié ! Quel abandon dans leur vieillesse !

Un double soupir ponctua la phrase. Puis, après un petit silence accordé à la compassion, les deux dames repartirent sur un autre sujet. Mais Madeleine n'écoutait plus. Son premier mouvement, tout spontané, avait été de demander aux inconnues qui était ce marquis de Sainte-Avule qu'elles paraissaient connaître, ce vieillard qui s'occupait si activement d'une œuvre ?

Le père d'André ? Non, ce n'est pas possible, puisque, il le lui avait affirmé, ses parents vivaient à la campagne, dans une solitude si stricte qu'elle n'avait pu encore obtenir de leur être présentée. Certes, elle savait bien qu'ils l'accueilleraient sans

enthousiasme ; mais elle comptait sur sa douceur, à elle, sur ses prévenances, sa bonne volonté ; elle comptait sur le grand amour d'André pour forcer vite les cœurs rebelles. Ce devait être si bon d'avoir une mère à chérir, de dire : « Maman », ce mot béni que jamais elle n'avait prononcé sans une douloureuse envie !

Quand elle y songeait, Madeleine ne pouvait se défendre d'un peu de rancune contre André qui mettait si peu d'empressement à lui donner une famille ; qui, plus exactement, mettait une réelle obstination à la tenir distante des siens. Sérieusement, elle s'était demandé s'il rougissait d'elle devant ses parents ; elle n'était pas *née*, il est vrai, mais, toute fatuité écartée — et la pauvre Madeleine en était bien incapable — il lui semblait qu'elle était cependant assez présentable ; elle avait suivi les meilleurs cours de Paris, passé brillamment ses examens ; on la disait jolie, elle chantait agréablement, s'habillait bien et possédait un réel talent de miniaturiste. Elle n'avait pas, il est vrai, un grand usage du monde, n'avait jamais dansé que dans les villes d'eaux ou en petit comité. C'était sans doute une lacune, mais, à dix-huit ans, ce ne pouvait être tout à fait impardonnable.

Peut-être son mari n'aimait-il pas beaucoup ses parents ? Cette pensée aussi lui était venue, mais elle l'avait repoussée comme un péché envers son André si bon, si tendre. Ne seraient-ce point *eux*, au contraire, qui n'auraient pour leur fils qu'une affection sèche et froide qui repousse plus qu'elle n'attire ? Cela encore était absurde. Pouvait-on voir André, le connaître, sans l'aimer, sans l'adorer ?... Alors ?... Alors, souvent lui était revenue la pensée que le mariage d'André avait été mal vu dans sa famille, qu'elle y était innocemment entrée de force et qu'on se souciait peu de la recevoir. Elle en avait été encore plus peinée que froissée,

se disant qu'il y avait sans doute un malentendu qui se dissiperait vite si l'on consentait seulement à s'expliquer tout simplement. Et elle avait essayé d'en parler à André, mais il avait toujours coupé court à ses tentatives de confidences. Il l'avait même brusquée, lui reprochant de se monter la tête, de se forger des chimères, déclarant qu'il était mieux à même qu'elle de savoir ce qui convenait ou non à ses parents qui, vu leur état de santé, tenaient avant tout à n'avoir aucun dérangement dans leur vieux château d'Auvergne.

— Une fois cependant, — c'était avant leur mariage — il lui avait dit avec quelque embarras que ses parents ne pourraient y assister pour raison de santé d'abord et aussi parce que, depuis l'entrée au couvent d'une fille très chère, ils s'étaient confinés dans une retraite absolue et infranchissable. Ce même jour — elle s'en souvenait bien — André, s'excusant de n'avoir aucun des siens pour l'assister en cette grande circonstance, lui avait déclaré être avec son père le dernier représentant d'une vieille maison, jadis illustre et somptueuse, aujourd'hui un peu déchue de ses magnificences, mais toujours jalouse et fière de son glorieux passé.

Madeleine, d'une pensée rapide, se rappelait tous ces détails et se demandait, un émoi craintif au cœur, quel était ce vieux marquis de Sainte-Avule qui s'enfierait, à Paris, d'une ardeur d'oubli et de bienfaisance. Un instinct secret la retenait d'en parler franchement à André. Elle avait l'intuition qu'une question si simple jetterait entre eux le trouble et la défiance et voilerait d'un lourd nuage leur jeune ciel déjà parfois brumeux.

Machinalement, pourtant, elle était descendue place de la Concorde, avait traversé le pont où lui-sait, dans les blanches ténèbres des brouillards, la flamme tremblante des réverbères et marchait sur le quai d'Orsay, attendant la sortie d'André. Elle

le désirait avec impatience et pourtant redoutait de le voir, de surprendre dans ses yeux l'expression fugitive d'amertume révoltée qui lui avait parfois serré le cœur, de le sentir se raidir et se renfermer tout à coup, pour un mot, une phrase d'apparence innocente. Non, vraiment, elle ne pouvait lui rapporter brutalement la conversation surprise en tramway, lui demander compte de ce M. de Sainte-Avule soudainement révélé. Mais, grand Dieu, pourquoi André lui-même mettait-il cette ombre dans leur amoureuse intimité ? Pourquoi ne comprenait-il pas que rien au monde ne pouvait être plus douloureux à la jeune femme que cette restriction entre eux ? S'il y avait une peine, une tristesse derrière cette réserve, s'il y avait même une honte ou une angoisse, elle en voulait sa part ; elle savait bien qu'André, lui, demeurerait toujours sur son piédestal d'amour, qu'il serait éternellement l'être cher entre tous, l'unique passionnément admiré, qu'il n'avait jamais fait, qu'il n'aurait pu faire quelque chose qui ne fût beau, bon, parfait comme lui. Dès lors, pourquoi tant de mystère pour lui cacher peut-être une tristesse ou une désaillance qui atteindrait l'un des siens ? Ce n'était pas ainsi qu'elle comprenait l'intimité de l'amour : elle l'aurait tant voulu absolue ! Elle avait donné son cœur sans réserve, sans se garder ni une pensée ni un souvenir ; pourquoi André n'en faisait-il pas autant ? Pourquoi ne comprenait-il pas qu'à vouloir lui éviter une peine, il lui en causait une plus grande ? Pourquoi ne sentait-il pas que, hors de lui, tout lui importait peu ; mais que, de lui, elle voulait tout, avidement, jalousement ?...

Madeleine fit un saut de côté, en sentant un bras se glisser résolument sous le sien, dans l'ombre croissante du large quai ; mais la figure épanouie d'André dissipa son émotion, sinon ses soucis.

— Eh bien ! ma chérie, qu'est-ce qui peut bien

vous absorber à ce point que vous ne reconnaissiez plus votre mari ?

Et sans attendre la réponse — peut-être la redoutait-il — il continua :

— Pourquoi n'êtes-vous pas entrée au ministère ? Ce brouillard est malsain, vous pourriez vous enrhumier, à faire les cent pas au bord de l'eau. Quelle enfant déraisonnable ! Marchons vite pour vous réchauffer ; venez prendre un grog au Palais d'Orsay, voulez-vous ?

Madeleine accepta, heureuse de la gaieté d'André, heureuse de son sourire tendre, de sa voix caressante, de son regard amoureux, du geste protecteur dont il l'entraînait dans la rue. Ils s'aimaient ; pourquoi en vouloir davantage, pourquoi risquer leur paisible bonheur en de vaines recherches ?

III

— Oncle Fred !

— Madeleine !

La jeune femme allait se jeter au cou du grand monsieur à barbe blonde, inopinément rencontré ; mais celui-ci, correct, la main tendue, évita cette juvénile et publique manifestation.

— Vous n'êtes donc plus en Egypte ? s'exclama Madeleine.

— Apparemment, répondit en souriant Frédéric Lucignan.

— Mais vous étiez parti pour dix-huit mois ?

— Je constate avec regret que mon absence ne vous a pas paru longue ; car je l'ai même allongée de six semaines.

Il la regardait d'un œil amusé et indulgent, souriant de sa confusion. Il reprit :

— Et vous avez eu raison, vous êtes heureuse

et le temps vole ; nul ne s'en réjouit plus que moi, croyez-le bien.

— J'en suis sûre, oncle Fred, je serai si contente de vous présenter André ; vous verrez comme il est bon, comme il est beau. Il n'aime pas beaucoup mon oncle, par exemple, je vous en préviens tout de suite.

Lucignan eut un geste d'indulgence.

— Oh ! continua la jeune femme, je lui ai dit souvent que, dans mon cœur, c'était vous mon vrai oncle et même plus qu'un oncle ; surtout depuis la mort de ma tante, vous avez été si bon pour moi, si paternel !

— Il est vrai que je vous aime comme une petite sœur, rectifia Frédéric, peu flatté de se voir ainsi classé parmi les descendants.

Aucune parenté ne le liait d'ailleurs à Madeleine. Lui-même avait perdu très jeune ses parents et trouvé un foyer chez sa sœur, plus âgée que lui d'une dizaine d'années et mariée — nul ne sut jamais pourquoi — au député socialiste Antonin Largier, l'oncle de Madeleine. Lorsque, à trois ans, la fillette devint orpheline, elle fut à son tour tendrement accueillie par sa tante : le ménage sans enfants eut ainsi un grand garçon et une petite fille à élever et à aimer.

Frédéric, en traversant les Tuilleries avec l'élegantissime jeune femme qu'était aujourd'hui Madeleine, songeait à l'enfant gracieuse et confiante que, si souvent, il avait fait sauter sur ses genoux. Il regardait à la dérobée le fin profil encore un peu mou, un peu indécis dans sa grâce presque enfantine et qui empruntait à la voilette une apparente gravité, et il se disait qu'elle devait avoir gardé la même âme naïve, blanche, confiante et candide, le même cœur simple, tendre, sans un repli, le même esprit droit et limpide au point d'en perdre toute pénétration. Il en avait souffert jadis, de

cette candeur obstinée, incompréhensive, et leur première rencontre lui montrait bien qu'en dépit de son mariage, en dépit de son amour, la femme en elle était encore mal éveillée, à moins que cet amour même ne l'absorbât jusqu'à tout abolir en elle, tout souvenir, toute pensée, même cette involontaire coquetterie, cette fugitive perception des sentiments d'autrui qu'ont à peu près toutes les femmes.

— Où alliez-vous quand je vous ai rencontré ? demanda Madeleine.

— Mais chez vous. Je ne suis à Paris que depuis hier matin ; j'ignorais votre adresse et je suis allé la demander à Antonin. Il a quitté son appartement.

— Oui, à présent qu'il est seul, il préfère vivre à l'hôtel, pour éviter ainsi les soucis d'un ménage.

— Je le comprends et je vais faire comme lui, probablement.

— Combien de temps resterez-vous à Paris ?

— Je ne sais encore. Six mois, un an, cela dépendra.

— De quoi ?

Il esquissa un geste vague.

— Je le sais, moi ! s'écria-t-elle avec un sourire plein de malice qu'il ne lui connaissait pas.

Surpris, presque inquiet, il demanda :

— Je suis certain que vous vous trompez ; mais dites quand même.

— Vous venez soigner votre candidature à l'Institut.

— Ah ! je vous jure que je n'y pensais guère.

Il était un peu désappointé. Ne le croyait-elle donc plus capable que d'ambition ? Après tout, cela valait mieux ainsi. Pour rien au monde, il n'eût voulu troubler ce cœur paisible. Dominant ses impressions, il questionna la jeune femme, heureuse de pouvoir parler de son bonheur, de son mari,

de la joie exultante où rayonnait sa jeune vie.

Les mêmes mots revenaient sans cesse, comme un refrain fervent : « Il est si bon, je l'aime tant ! » De ses légers nuages, de ses gros soucis, elle ne dit pas un mot. Elle était maintenant résolue à les oublier ; elle y avait longuement réfléchi ; André, assurément, ne pouvait avoir aucun tort, elle n'avait donc qu'à lui obéir ; qu'à se fier à lui aveuglément, cela seul était raisonnable. Et depuis cette grande détermination, elle vivait dans le soleil et dans la joie, légère, à croire parfois qu'elle avait des ailes.

Le soir même, Frédéric Lucignan vint dîner chez le jeune ménage. André ne l'avait jamais vu, mais il connaissait depuis longtemps le nom du jeune orientaliste, déjà célèbre par ses travaux et ses découvertes. La joie de Madeleine fit cette soirée intime et cordiale, et cette première rencontre éveilla une certaine sympathie entre les deux hommes, tous les deux distingués, corrects, aimables et fins ; Frédéric, très instruit, très intelligent, très énergique, sans pose ni recherche ; André beaucoup moins préparé pour la lutte de la vie, mais l'esprit ouvert, prompt à comprendre et à retenir, toutes les facultés affinées — estompées aussi malheureusement — par une naturelle et molle élégance. Par la suite, ils s'apprécièrent avec tact et mesure, nouèrent des rapports fréquents et plus courtois que réellement cordiaux ; mais chacun d'eux n'aimait que Madeleine.

Frédéric Lucignan venait dîner au moins une fois par semaine dans le petit appartement de la rue Greuze et souvent il emmenait le jeune ménage au théâtre ou au concert. Quelques fois aussi, mais rarement, il venait dans l'après-midi, prendre Madeleine pour lui faire visiter une exposition ou la conduire à quelque attraction. Elle était ravie de ces imprévus, car ses journées n'étaient pas

très remplies en l'absence de son mari. Elle avait, étant si jeune et sans famille, peu de relations personnelles, et, sauf chez quelques collègues du ministère, André ne l'avait encore présentée nulle part. Ces visites rares et cérémonieuses ne pouvaient occuper beaucoup ses longues heures de solitude, et elle n'eût pas demandé mieux que de multiplier ses sorties avec Lucignan. Mais plus elle témoignait de naïf empressement, plus le jeune savant mettait de réserve et de discréption dans leurs rapports.

L'hiver et le printemps s'écoulèrent ainsi, paisibles, sans apporter à Madeleine l'occasion désirée de se rapprocher de la famille et des anciens amis d'André. Elle avait même renoncé à ce désir, peut-être dangereux, et jouissait délicieusement de l'amour caressant de son mari, de l'amitié attentive de Frédéric, lorsqu'un tout petit incident vint troubler son heureuse quiétude.

Un soir de mai, comme elle rentrait avec André du ministère, la concierge lui remit une large enveloppe blanche.

— Un mariage, pensa Madeleine, une compagne de cours, sans doute.

Mais, en ouvrant la feuille timbrée d'une double couronne, elle lut un nom inconnu ou presque inconnu : « Le comte et la comtesse de Fulchier ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Marie-Adèle de Fulchier, leur fille, avec le baron Etienne de Pontléon, et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée en l'église Saint-Augustin le jeudi 8 mai, à onze heures et demie très précises. » Et entre la double invitation des deux familles, un petit carton était glissé annonçant que la comtesse de Fulchier recevrait après la cérémonie.

— Quelle chance ! s'écria Madeleine, voilà une bonne occasion pour inaugurer ma robe blanche.

Elle est si jolie! Je n'avais pu la mettre encore.

André montait l'escalier devant elle sans lui répondre. Vaguement inquiète de ce silence, poussée aussi par un confus souvenir, elle demanda :

— Ce sont les Fulchier que vous connaissez? Ce sont de vieux amis à vous?

Il hésita un instant, puis, avec la voix assourdie des mauvais jours, la voix lasse que redoutait tant Madeleine :

— Voulez-vous me passer l'enveloppe? C'est Pontléon qui m'envoie ça. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, je le connais à peine, ce garçon-là; je l'avais complètement oublié, et son mariage me laisse profondément indifférent.

— Mais nous y irons, n'est-ce pas? continua Madeleine.

— Pourquoi? Vous ne les connaissez ni l'un ni l'autre, et, moi, j'ai horreur de ces corvées mondaines.

Ils étaient entrés dans leur petit appartement, et André, oubliant ses plus chères habitudes, n'accompagnait pas Madeleine dans sa chambre pour l'aider à dénouer sa voilette, à quitter son chapeau, pour l'embrasser surtout et profiter de l'intimité retrouvée pour mettre un baiser sur ses yeux.

Ils se remplissaient de larmes, maintenant, les doux yeux bruns abandonnés, tandis que, seul au salon, André, d'un geste nerveux, faisait sauter les bandes des journaux.

IV

De ce jour, les préoccupations secrètes, les idées sombres que Madeleine avait résolument rejetées, se glissèrent de nouveau entre les deux

jeunes gens. En dépit de leur volonté, de leurs attentions, de leur tendresse, une contrainte, une gêne impalpable les séparaient.

Quand Madeleine demandait : « A quoi penses-tu, André ! » il répondait toujours : « Mais... à toi, ma chérie ! » Elle l'embrassait alors, et pourtant ne le croyait pas.

De son côté, la voyant triste et distraite, il s'inquiétait quelquefois, pris entre son amour et la crainte de comprendre.

— As-tu quelque ennui, petite Madeleine, tu n'es pas gaie aujourd'hui ? Des soucis de ménage peut-être, de graves complications domestiques ? Non ? Tu n'es pas souffrante, n'est-ce pas ? Tu auras pris froid en venant me chercher par la pluie. Il ne faut pas commettre de pareilles imprudences.

Il la pressait de questions alors, parlait aisément sans chercher ses mots, car, au sourire tendre et résigné de Madeleine, il comprenait qu'aucune des paroles redoutées ne viendrait à ses lèvres.

Mais plus elle se faisait douce et soumise, plus le jeune homme s'inquiétait et se torturait. Par moments, il eût tout préféré à ce silence plein de pensées. Il eût voulu qu'elle parlât, qu'elle le harcelât de questions, qu'elle lui arrachât la vérité, et pourtant il tremblait de crainte chaque fois qu'elle le regardait.

Le 8 mai arriva sans qu'il eût été fait allusion entre eux au mariage Fulchier-Pontiéon. Madeleine ne l'avait cependant point oublié et lorsque, après le départ de son mari, jetant partout son regard attentif de maîtresse de maison, elle aperçut le *Gaulois* de la veille, au lieu de le mettre au panier comme de coutume, elle s'amusa à chercher la rubrique « Mariages » avec un petit soupir de regret.

Son attente ne fut pas déçue. Non seulement

le journal annonçait pour le lendemain le mariage du baron de Pontléon avec Mlle Marie-Adèle de Fulchier, la charmante fille de l'éminent député conservateur, mais on citait encore les témoins : « Pour la mariée : le marquis de Sainte-Avule... »

Madeleine n'en lut pas plus long ; elle comprit soudain la résistance d'André, et le chagrin vague des jours précédents lui étreignit brusquement le cœur. Elle pleura, navrée de son impuissance devant l'invisible ennemi qui lui arracherait un jour André, qui se dressait déjà entre elle et lui.

« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! gémissait-elle, qu'ai-je donc fait pour qu'André ait honte de moi ? Quel est donc cet homme, ce marquis de Sainte-Avule, dont il ne parle jamais et qu'il veut fuir à tout prix ? Serait-ce un frère ainé avec lequel il serait en froid ? Mais pourquoi ne pas me le dire ? »

Et toutes les angoisses longtemps repoussées revenaient plus pressantes, l'assaillant de craintes et de pressentiments. La petite pendule sonnant dix heures la fit sursauter. Elle tamponna résolument ses yeux rougis et passa dans sa chambre. Elle prépara une robe de drap cendré, une petite toque de pervenches, une voilette blanche, des gants frais et commença sa toilette.

« Non, cela ne peut pas durer ainsi, se disait-elle ; André ne revient qu'à midi et demi, j'ai le temps de voir entrer à l'église ce marquis de Sainte-Avule et de revenir. Je verrai au moins s'il ressemble à André, quel âge il a, ce qu'il est enfin. »

Ses fins sourcils contractés, elle se hâta, un peu fiévreuse de son escapade, inquiète de son audace et très anxieuse d'être rentrée avant André. Inutile pourtant de partir trop à l'avance. Déjà prête, elle revint au salon, ramassa le journal tout grand ouvert sur le tapis et relut attentivement le petit article ; car il ne suffisait pas de

voir le marquis de Sainte-Avule, il s'agissait encore de le distinguer. Heureusement, le second témoin de Mlle de Fulchier était un colonel : il serait en uniforme sans doute, cela faciliterait la reconnaissance. Ceux de M. de Pontléon étaient un académicien bien connu et un contre-amiral. Vraiment, elle pouvait espérer que son coup de tête ne serait pas inutile.

Madeleine tira sa montre : onze heures. Elle sonna sa femme de chambre, donna quelques ordres et sortit d'un air décidé.

Tandis qu'elle marchait dans les larges avenues ensoleillées, il lui semblait confusément qu'une âme nouvelle la pénétrait. Son pas était plus ferme, sa démarche plus assurée, elle se redressait inconsciemment et, pour ce fait inouï d'avoir pris seule une détermination, elle se sentait devenir quelqu'un. La veille encore, elle se fut crue bien incapable d'agir ainsi d'autorité, sans l'assentiment, contre l'assentiment d'André, elle qui n'achetait pas une paire de gants sans lui demander conseil.

Aujourd'hui, elle accomplissait une chose grave, elle en mesurait la portée, en supputait les conséquences. Car elle ne s'en tiendrait pas là ; si elle voulait d'abord voir l'ennemi, — le marquis de Sainte-Avule était évidemment l'ennemi, — ce n'était que le premier pas de son enquête. Elle chercherait, elle questionnerait, elle saurait. Elle avait bien le droit, après tout, de défendre son bonheur, de le défendre envers et contre tous. André lui appartenait, elle ne se le laisserait pas prendre.

Tout à coup, elle sourit : Eh ! qui songeait à lui voler André ? Eh ! de quoi se plaignait-elle, sinon de l'avoir trop exclusivement ? Elle était folle, vraiment, de voir un tel danger dans l'obstination de leur tête-à-tête. André avait raison, quand il

l'accusait de se monter l'esprit, de se forger de chimériques chagrins... Elle fut sur le point de revenir sur ses pas, de rentrer chez elle, le cœur léger, sans un secret, de raconter même à son mari ses folles idées, afin que toutes ses pensées fussent encore à lui! Mais déjà l'église se dressait devant elle avec son large tapis couvrant les marches et s'avançant jusqu'à la chaussée. Elle pensa à son mariage, à cette douce journée, la plus radieuse de sa jeune existence. Elle s'était mariée à la campagne, avec moins de tapis, avec plus de fleurs; une foule aussi s'empressait sur son passage, moins élégante et plus sympathique, de braves paysans accourus d'une lieue à la ronde pour voir en mariée leur jolie demoiselle dont ils étaient si fiers... Elle entra à l'église, émue de ses souvenirs, oubliant presque ce qui l'avait amenée.

L'attente ne lui parut pas longue et quand les solennels accords de l'orgue annoncèrent l'entrée du cortège, il lui sembla sortir d'un rêve. La mariée s'avançait, grande, mince sous son voile blanc, donnant le bras à son père, jeune encore, avec des cheveux à peine grisonnants. Derrière eux, venaient M. de Pontléon et sa mère, puis les demoiselles d'honneur facilement reconnaissables avec leurs jeunes cavaliers; puis des uniformes, des redingotes, des dames en grande toilette. Il n'était pas si facile de s'y reconnaître que Madeleine l'avait pensé.

— Où sont les parents, où sont les témoins? se demandait-elle. Je vais monter près du chœur, j'ai le temps de voir prendre place et je me rendrai mieux compte; les témoins sont au premier rang, derrière les mariés.

Elle se glissa sans trop de peine à travers les curieux et allait atteindre la place convoitée quand un nom prononcé à voix basse l'arrêta brusquement.

— Pst, André, que fais-tu là ? Pourquoi n'es-tu pas dans la nef ? Vous êtes alliés aux Fulchier, et tu devrais être dans les honneurs, puisque ton père est témoin ?

Madeleine retenait son souffle ; sans oser ni se retourner, ni jeter un coup d'œil sur celui qui parlait, elle se faufila à reculons jusque vers un pilier et, se faisant toute petite, s'abritant derrière ses voisins, elle hasarda un timide regard ; mais elle était si bien cachée qu'elle-même ne voyait rien. Elle attendit, haletante ; puis, enhardie, s'avança un peu et aperçut enfin, à quelques pas devant elle, André légèrement tourné vers le chœur. Si peu qu'elle vit de sa figure, elle le devinait pâle et triste, les yeux fixés sur le grand vieillard à barbe blanche qui se tenait debout derrière la mariée.

— Son père ! son père ! et il ne veut pas le voir, murmura Madeleine bouleversée.

André, immobile, semblait si absorbé qu'elle osa se rapprocher encore. Elle n'était plus séparée de lui, maintenant, que par une touffe de palmiers et, au travers des larges feuilles découpées, elle voyait distinctement ses lèvres serrées, ses sourcils contractés. Par moment, il mordait nerveusement sa moustache, tandis qu'à ses côtés un jeune homme lui parlait tout bas.

Enfin elle entendit la voix aimée, mais si basse, si brisée, qu'elle la reconnut à peine.

— C'est vrai, disait André, je m'étais promis de ne pas venir... et puis, au dernier moment, je n'ai pu résister... Il y a huit mois que je les ai quittés... huit mois... Il est tout blanc maintenant ! *Elle* a eu une attaque. Ah ! mon pauvre ami !...

Il passa rapidement sa main sur ses yeux, où Madeleine crut voir briller une larme.

Elle sentit ses jambes se dérober. Cette dou-

leur lui faisait un mal affreux. Son mari pleurait et elle ne pouvait le consoler, elle ne pouvait aller à lui, le prendre sur son cœur, partager ses larmes, endormir son chagrin. C'était trop cruel, cela ! Souffrir ensemble, elle en avait le courage; mais rester impuissante, impassible devant les larmes d'André, demeurer étrangère à sa douleur, c'était au-dessus de ses forces. Elle ne voyait plus qu'à travers un brouillard la lumière des cierges, l'or vif des uniformes. André lui-même devenait indistinct. Par un effort suprême elle gagna en chancelant la porte de l'église. L'air vif la ranima un peu ; machinalement, elle fit signe à un siacre qui la ramena rue Greuze.

Elle avait à peine eu le temps de changer sa robe de ville contre un peignoir qu'André arriva à son tour, le sourire aux lèvres, le ton joyeux.

— Excuse-moi, petite Madeleine, je suis un peu en retard ce matin. Ce beau temps, ce soleil...

Elle ne le laissa pas achever. Cette gaieté forcée lui déchirait le cœur. Qu'au moins, en cet instant, il ne s'imposât pas le cruel devoir de dissimuler, puisque, hélas ! il ne voulait pas se confier à elle !...

Elle l'interrompit d'une voix dolente :

— Moi aussi, j'ai été tentée par ce soleil, j'ai voulu sortir et j'ai la migraine. Je crois bien que je vais te laisser déjeuner seul, mon André, et me reposer un peu dans l'obscurité.

Elle attira à elle, d'un geste câlin, la tête brune de son mari et l'embrassa tendrement. Mais dans ce baiser même, elle n'osait mettre tout ce qui lui remplissait le cœur.

— Va-t'en, fit-elle, le repoussant doucement et s'efforçant de sourire, ou tu n'auras plus qu'un déjeuner froid.

— Alors, je te laisse, ma chérie. Tu n'as besoin de rien ? Non ? Séchement le silence et la tranquillité ? Dans ce cas, à tout à l'heure,

Il l'aida à s'étendre sur sa chaise longue et posa sur son front un léger baiser.

Avec un amer soulagement, Madeleine vit la porte se refermer sur lui. Pour tous les deux, l'isolement, la solitude était à cet instant un besoin impérieux.

« Au moins, à présent, il ne se force pas à sourire, » pensait la jeune femme en essuyant ses larmes.

La migraine qu'elle avait invoquée pour laisser à André comme à elle-même la liberté de penser n'avait pas tardé à devenir trop réelle; elle se sentait anéantie, incapable de coordonner ses idées, de réfléchir, de prendre une résolution. Les mêmes mots sans cesse lui martelaient le cerveau : « Il est malheureux, il est malheureux, et je ne puis le consoler! » Elle n'osait ajouter : « Il est malheureux par moi, pour m'avoir aimée et épousée. » Son cœur tremblant reculait devant cet aveu, mais il revenait malgré elle, l'assiégeait, l'enserrait étroitement, l'empêchait même de se débattre dans son angoisse. Les minutes atroces qu'elle passa, inerte sur sa chaise longue, les yeux clos pour retenir ses larmes, le front humide d'angoisse, pâle et glacée comme une mourante! Elle grelottait de sièvre lorsque André revint auprès d'elle.

Il ne se croyait sans doute plus tenu à la gaieté factice qu'il avait d'abord affectée.

— Eh bien, vous sentez-vous mieux? demanda-t-il d'un ton distrait, effleurant d'un geste les cheveux de la jeune femme; vous ne voulez pas qu'on vous serve à déjeuner?

— Non, merci, pas à présent, murmura-t-elle.

— C'est vrai que vous n'avez pas très bonne mine; reposez-vous paisiblement cet après-midi, et que je vous retrouve tout à fait bien quand je reviendrai du ministère. Adieu..., ne bougez pas...

Elle se soulevait pour lui tendre son front, mais il se contenta de lui adresser un signe amical et sortit sans se retourner.

— Il ne m'embrasse plus, il ne m'aime plus, sanglota Madeleine désespérée; c'est fini. Ah! que nous sommes malheureux!

V

Frédéric Lucignan compulsait avec la plus grande attention les notes rapportées d'Egypte.

Il venait d'être nommé professeur de langues orientales et préparait son premier cours. Jusqu'ici il avait mené une vie un peu décousue, voyageant beaucoup, travaillant avec passion, mais uniquement pour lui, pour sa satisfaction personnelle. Il allait enfin mettre en œuvre tous les matériaux amassés patiemment depuis plus de dix ans, et entrait plein d'ardeur dans cette nouvelle phase de son existence de savant. A présent qu'il était fixé à Paris, au moins pour quelques années, il songeait à s'installer, à prendre un petit appartement; mais, en attendant, il avait suivi l'exemple de son beau-frère, le député Largier, et vivait dans la tranquillité et le confort d'un hôtel de la rive gauche.

Un grand soleil baignait le quai, faisait scintiller les petites vagues courtes de la Seine et s'épanouir par delà les ponts les jeunes frondaisons des arbres des Tuileries. Le vieux Louvre ensoleillé s'étendait à perte de vue, se perdait dans un lointain contour, estompé par la brume matinale.

La journée était radieuse, du bonheur flottait dans l'air; mais Frédéric, absorbé par son travail, perdait cette heure de joie. Un coup léger, trappé à la porte, ne parvint même pas à l'interrompre.

— Entrez, fit-il sans lever la tête.

Madeleine entra.

— Bonjour, oncle Fred, vous ne voulez donc pas me regarder? demanda-t-elle avec un mélancolique sourire.

— Vous, Madeleine ? que faites-vous ici, pour quoi êtes-vous venue ? Il fallait me faire appeler...

— Je vous dérange, reprit-elle humblement, sans comprendre. Pardon, mais je venais vous demander conseil. Je n'ai que vous, oncle Fred... que vous au monde...

Il l'interrompit...

— Et votre mari ?

La jeune femme secoua la tête tristement.

— C'est de lui que je viens vous parler.

Elle se laissa tomber sur une chaise.

Le jeune savant la considérait avec une stupéfaction profonde. La femme accablée qu'il avait sous ses yeux pouvait-elle être sa petite Madeleine, l'enfant joyeuse et naïve qu'il connaissait depuis quinze ans, dont jamais il n'avait vu se démentir la souriante ingénuité ? Ses yeux confiants ne se levaient plus aujourd'hui ; le pli de ses lèvres fermées changeait soudain sa physionomie. La douleur avait chassé l'enfant et créé la femme. Mais quelle souffrance mystérieuse avait pu accomplir ce douloureux prodige ? Frédéric restait atterré, ému aussi, pour elle, pour lui, et ne trouvait pas un mot à dire. Madeleine, les mains jointes sur son ombrelle, ne semblait pas pressée de parler. Pourtant, après quelques instants, elle reprit, sans lever les yeux, la voix éteinte :

— C'est une visite confidentielle que je vous fais. J'ai bien hésité... il m'en coûte tant d'avoir des secrets pour lui... Mais il le faut bien, puisque lui-même...

« Que va-t-elle me dire ? pensa Frédéric, qu'a-t-elle découvert ? »

Et la sympathie factice qu'il éprouvait pour André

se déchirait violemment sous le souffle de la méfiance. Il s'élançait vers Madeleine, prêt à la consoler, à la prendre dans ses bras, comme autrefois, pour bercer ses chagrins d'enfant ; mais il se ressaisit aussitôt et l'effort rendit sa voix un peu brève.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire et je ne veux pas le savoir. Vous aimez votre mari, il vous aime, vous ne devez pas avoir de secret pour lui. C'est assurément, en tout état de cause, le meilleur conseil que je puisse vous donner... Et vous ne tarderez pas à le reconnaître, ma chère petite, ajouta-t-il plus doucement.

— Alors vous me repouvez, vous ne voulez pas m'entendre... vous ne voulez pas me répondre, vous non plus ?

Il y avait dans ses yeux tant de tristesse résignée, dans sa voix une telle détresse, que Frédéric ne put s'empêcher de lui prendre les mains.

— Vous repousser ? Ah ! Madeleine, comment pouvez-vous me parler ainsi !... Je vous jure que c'est pour vous, pour votre paix, pour votre bonheur, que je refuse vos confidences. Avant ce soir, vous les regretteriez ! Je n'ai pas le droit de les recevoir... Vous ne comprenez pas, il vous semble que mon amitié se dérobe, et pourtant, jamais elle ne vous a été plus fidèle. Ma chère Madeleine, ne pleurez pas, je vous en supplie, je ne veux pas connaître votre chagrin, mais je pourrai vous consoler quand même. Vous verrez, petite amie, je suis sûr que vous vous forgez des soucis imaginaires. Même entre gens qui s'aiment pardessus tout, il se glisse parfois des petits nuages, de légers malentendus ; il y a toujours eu des disputes entre amoureux, quand ce ne serait que pour amener la douceur d'une réconciliation... Non ? Ce n'est pas cela ? Vous croyez votre chagrin plus grave ? Eh bien ! je vais vous parler sérieusement. Une enfant tendre comme vous, Madeleine,

donne toutes ses pensées quand elle donne tout son cœur. Vous ne vivez que pour votre mari, je le sais. Tout, pour vous, se rapporte à lui; vous lui consacrez jalousement tous les instants de votre existence, et peut-être souffrez-vous en croyant parfois n'être pas son exclusive et absorbante préoccupation. D'abord, si vous pensez ainsi, je suis certain que vous vous trompez. André vous aime de toutes ses forces, et il ne faut pas lui en vouloir s'il semble quelquefois distrait. Les hommes, dit-on, ne peuvent, aussi facilement que vous, absorber totalement leur esprit dans leur cœur; et même en aimant passionnément, peut-être ne peuvent-ils se désintéresser longtemps de choses qui vous laissent, vous, bien indifférente. Il ne faut pas être trop exigeante... ni tirer de faits infimes de trop amères conséquences.

Il se tut. Devant le silence accablé de Madeleine, les mots lui venaient de plus en plus difficilement. Il sentait qu'il faisait fausse route, et brûlait maintenant de connaître le secret de la jeune femme. Mais il était trop tard. Ne soupçonnant rien du trouble de Frédéric, froissée seulement au plus profond du cœur de voir se dérober le seul appui qu'elle croyait sûr, Madeleine se leva :

— Je vous remercie de vos bonnes paroles, dit-elle doucement, et je vous demande pardon de vous avoir dérangé dans vos travaux. C'est vrai, j'ai été très indiscrette.

— Oh ! Madeleine !

Mais si profonde était la tristesse de la jeune femme qu'elle ne vit pas la protestation suppliante de Frédéric, qu'elle n'entendit pas son accent douloureux, qu'elle ne comprit pas qu'elle faisait souffrir à son tour.

Inconsciemment cruelle, peut-être aussi poussée par une obscure rancune, la main déjà sur le bouton de la porte, elle se retourna :

— Vous ne savez pas si mon oncle est ici en ce moment? Je vais lui parler, lui demander...

Elle laissa la phrase en suspens, honteuse déjà de sa méchanceté et n'osant regarder Frédéric :

— Adieu, finit-elle.

Et elle disparut.

VI

Antonin Largier n'y avait pas mis tant de façons. Aux premiers mots de sa nièce, il avait jeté les hauts cris, protestant que toutes les femmes étaient un peu folles, qu'avec leurs exigences sentimentales elles dégoûteraient à jamais les hommes de l'amour, et que ce serait bien fait. Il ajoutait des choses terribles : que dans quatre-vingt-dix-neuf mauvais ménages sur cent, les femmes étaient la cause de tout le mal, et que si les hommes finissaient par mériter les reproches qu'on leur adressait, c'était presque toujours pour les avoir d'abord subis injustement; que c'était une insanité que de vouloir transformer la vie en roman; que cette manie-là créait de toutes pièces des complications et des drames dans les vies les plus unies...

Les mains dans les poches, il arpétait la chambre sans permettre à Madeleine de placer un seul mot. Quand il fut au bout de ses apostrophes et de ses diatribes, un ressaut d'indignation le campa devant la jeune femme :

— Et c'est toi, toi, cria-t-il, qui oses te plaindre de ton mari?

Elle tenta inutilement un geste de protestation.

— ... Toi qu'il a épousée par amour, envers et contre tous!...

Madeleine fit un mouvement si brusque que le député s'arrêta net.

— Vous venez de dire le seul mot que j'attendais de vous, mon oncle, murmura-t-elle, maîtrisant son émotion.

— Qu'est-ce que j'ai dit? balbutia M. Laugier inquiet.

— Rien que vous ayez à regretter, répondit-elle avec un triste sourire. Je le savais : Audré m'a épousée contre la volonté de ses parents. Il a rompu avec eux. Ils l'ont maudit, peut-être...

— Quelle exagération! protesta le député, très contrarié. Ils auraient préféré pour leur fils un mariage plus aristocratique, peut-être, voilà tout. Il n'est pas besoin de le tourmenter ainsi, tout s'arrangera avec le temps.

— Rien ne s'arrange... André est très malheureux.

— Mais non! mais non! il n'est pas malheureux. Il regrette sans doute l'intransigeance de sa famille, mais il a prouvé que toi seule étais le bonheur pour lui.

La jeune femme secoua la tête.

— Il a pu le croire, mais il s'est trompé, irrémédiablement trompé. Il m'a ôté même le droit de me sacrifier pour lui: rien ne pourra faire désotmais que je ne sois pas sa femme.

— Et c'est justement ce qui doit te rassurer.

Madeleine eut un cri:

— Ah! vous ne comprenez pas!

Et comme il se rapprochait d'elle, ému et malaïdroit devant cette douleur :

— Non, vous ne comprenez pas! Personne ne comprend, personne ne peut me venir en aide! Je vous remercie, je vois bien que vous êtes attristé de ma peine; mais, à présent, vous n'y pouvez rien...

— Ma pauvre enfant!

— Vous auriez pu me l'éviter, vous auriez dû me dire qu'André, par amour pour moi, se révoltait contre ses parents.

— Mais... mais... ma pauvre petite, je ne pensais pas, tu l'aimais tant, je croyais...

— Oui, c'est vrai, vous aviez cru bien faire. Lui aussi ! Et pourtant, non, lui n'a pas pu croire bien faire, c'est là ce qui me fait le plus souffrir : j'ai été son mauvais génie, moi ! moi ! je l'ai entraîné dans le mal.

— Calme-toi, tu t'accuses à faux, ma chère enfant ! Pourquoi donner les torts à ton mari ? Il a eu cent fois raison de préférer le doux trésor qu'est ma petite Madeleine à l'orgueil égoïste et suranné de ses parents.

Madeleine retira la main qu'elle avait laissé prendre...

— Non, articula-t-elle lentement, non, il n'a pas eu raison. Il le voit maintenant, et il regrette...

— Je te jure que non ! Pourquoi te faire ainsi du chagrin ? Laisse donc ces vieux marquis à leurs parchemins et garde ton André dans la joie de ta tendresse.

— Vous ne me comprenez pas, répéta Madeleine en se levant. Merci tout de même...

Son oncle la suivit, embarrassé, confus de ne rien trouver à lui dire, et sentant vaguement qu'en effet il ne comprenait pas et ne pouvait comprendre les sentiments qui agitaient la jeune femme. Il l'entourait d'attentions empressées, mettant toute sa pitié, toute sa réelle affection à lui ouvrir une porte, à lui proposer l'ascenseur, à lui tendre la main. Arrivés dans le hall, comme elle lui redisait adieu, il la prit par les épaules, l'attira à lui et mit un bon baiser sur son front.

— Ne te fais pas tant de chagrin, mon enfant, laisse donc les inconnus pour ne songer qu'à ceux qui t'aiment.

Et, soucieux, peiné, il la regarda s'éloigner.

Bien qu'habitant dans le même hôtel, les deux beaux-frères ne se recherchaient pas d'ordinaire ;

leurs idées, diamétriquement opposées en politique, en religion, en art, rendaient les tête-à-tête difficiles et aisément orageux. Cependant, ce jour-là, d'un commun accord, ils s'attendirent pour déjeuner et demandèrent une petite table à l'écart. Lucignan désirait ardemment savoir, du député, ce qu'avait dit Madeleine, et pourtant il ne voulait pas l'interroger. Mais il n'eut pas longtemps à patienter.

— J'ai vu Madeleine, ce matin, déclara Largier, le front plissé, en prenant sa serviette,

— Ah ! se borna à répondre Lucignan.

— Elle m'a fait beaucoup de peine ; elle a enfin découvert — je m'étonne qu'elle ait tant tardé ! — la situation d'André vis-à-vis du vieux marquis, et elle en est désespérée. Ma parole, je crois qu'elle regrette son mariage, et qu'elle m'en veut, au fond, de ne pas lui avoir dit alors ce qu'il en était ! Peut-être l'aurais-je dû, en effet. Mais elle était si éprise d'André ; lui-même m'avait si instantanément prié de cacher à Madeleine l'opposition de sa famille... Il prétendait que tout s'arrangerait plus tard, et ne voulait pas troubler le bonheur de sa fiancée. Tu étais en Egypte à ce moment-là ? Tu n'est pas au courant ?

— Je me doutais bien un peu de ces difficultés, mais je ne savais pas que Madeleine les ignorait. Comment donc André a-t-il pu lui expliquer l'absentation de ses parents ?

— Ma foi ! je n'en sais trop rien ! Il a bien pu lui faire croire tout ce qu'il a voulu, elle ne voyait que par ses yeux, c'était une aveugle adoration ! Aussi n'ai-je pas tenté la moindre objection, quoique ce mariage-là ne me plût guère. Tu connais mes opinions et le peu de confiance que m'inspirent tous ces gens : égoïstes, vaniteux et sots ! André est assurément ce qu'il y a de mieux dans la catégorie. C'est un bon garçon : il ne fait pas de mal, il ne fait pas de bien non plus. Enfin, tel

qu'il est, Madeleine s'est éprise de lui, et comme j'estime que chacun a le droit de chercher son bonheur où il croit le trouver, je n'ai fait à son choix aucune opposition. Et à présent, elle me le reproche!

— Je le comprends; vous ne deviez pas lui laisser ignorer les difficultés qui l'attendaient, l'isolement, le dédain où la tiendraient ses beaux-parents, les regrets qui viendraient sans doute, un jour, assaillir son mari et ruiner leur bonheur! Vous avez pris une lourde responsabilité...

— Mais ce n'est pas moi, protesta le député, ce n'est pas moi; je n'ai fait que céder aux instances d'André, et je t'assure qu'il a fallu toute mon affection pour Madeleine afin de vaincre mes répugnances. Mon seul tort peut-être a été de n'en point tenir compte, de sacrifier mes justes antipathies et de croire que ma nièce, presque ma fille, pourrait être heureuse dans ce monde-là! Je me suis défié de moi, je me suis dit que je pouvais me tromper, qu'après tout, si fortes que fussent mes convictions, André pouvait être une exception heureuse... et puis, surtout, Madeleine l'aimait!

Il regarda Frédéric, attendant une réponse, un mot d'approbation. Mais le jeune savant gardait les lèvres serrées, sans paraître avoir rien à dire.

— Enfin, il n'y a plus à revenir sur le passé, poursuivit le député. Et je ne vois pas comment trop améliorer l'avenir?

Lucignan fit un geste vague indiquant son impuissance.

— Elle t'aime beaucoup : parle-lui, tâche de la raisonner, elle t'écouterai mieux que moi. Dis-lui que c'est folie de sacrifier son bonheur réel, palpable, à de stupides regrets. Si elle savait seulement ce qu'elle perd à n'être point admise dans la famille des Sainte-Avule! Des dédains, des mépris,

des hauteurs ! Tiens, je les hais, tous ces gens à préjugés !

— Vous admettez les pires préventions ?

— Des préventions ? Tu appelles cela des préventions ! Mais que font-ils tous, je te le demande, sinon se prévaloir sur tous les tons de la valeur, de la loyauté, de la fierté de leurs ancêtres pour se dispenser d'en avoir eux-mêmes, sinon avoir toujours l'honneur à la bouche pour mieux mépriser l'honnêteté...

Il était parti, lançant de grandes phrases sonores, déclamant comme à la tribune, sans souci d'être entendu par les voisins étonnés. Lucignan, quoique très ennuyé de cet emphatique réquisitoire, n'essayait même pas de l'interrompre, sachant bien que tout effort ne servirait qu'à exaspérer l'irascible député. Mieux valait lui laisser débiter ses tirades. D'ailleurs, hélas ! tout n'était pas faux dans ses véhémentes accusations, et Frédéric savait bien que son beau-frère parlait avec une conviction malheureusement étayée par tels exemples scandaleux ou attristants. Il savait aussi que l'ostracisme impitoyable contre lequel se butait le jeune ménage devait ulcérer d'autant plus le député, que Largier se sentait visé à travers eux. Sans doute, le nom plébéien de Madeleine avait dû faire mauvaise impression chez les Sainte-Avule, moins cependant que sa proche parenté avec le chef du parti radical-socialiste, le député redoutable et entrainant qui menait la bataille contre tous les souvenirs, tous les respects, toutes les ruines du passé.

VII

Ce même jour, André et Madeleine achevaient de dîner ; la fenêtre grande ouverte laissait entrer avec le jour tombant des odeurs fraîches du prin-

temps; ils causaient, oubliant leurs soucis dans la douceur de l'heure présente.

Madeleine avait été, suivant son habitude, chercher André au quai d'Orsay, sombre encore de son après-midi de chagrin solitaire. Mais le jeune homme se reprochant peut-être sa tristesse de la veille, peut-être aussi ému de la pâleur de sa femme qu'il attribuait à sa récente migraine, s'était montré gai, charmant et tendre à ravir. En rentrant chez eux, ils avaient trouvé, accompagnant une carte de Lucignan, une énorme botte de roses. Tout de suite, ils s'étaient mis ensemble à les distribuer dans les coupes et les vases. Madeleine avait glissé en souriant une fleur à la boutonnière de son mari, et André à son tour avait piqué dans les cheveux bruns de la jeune femme tout un diadème de roses thé. Ils étaient gais, ils étaient heureux, rejetant tout ce qui n'était pas l'enchante ment de leur amour. Ainsi fleuris, ils avaient passé à la salle à manger et, par un tendre enfantillage, Madeleine avait voulu changer de place, trouvant intolérable la grande distance que mettait entre eux leur table toute petite cependant. Elle s'était transportée, avec son service, tout à côté d'André pour pouvoir à chaque instant lui serrer la main.

Un brusque coup de sonnette les arrêta net, surpris, même inquiets, ils étaient si peu habitués à recevoir des visites imprévues...

— Qui peut venir à cette heure? demanda André, alarmé déjà et se dirigeant vers l'antichambre, tout en faisant signe à Madeleine de l'attendre.

Mais déjà la porte s'ouvrait et M. Largier entrait sans façon dans la petite pièce.

— Bonsoir, mes enfants. Ne vous dérangez pas. Finissez de dîner. Comment allez-vous? J'arrive un peu tôt, n'est-ce pas, et vous ne pensiez guère me voir? J'ai pour principe de ne pas troubler les amoureux; mais aujourd'hui j'ai quelque chose à vous dire.

— Mon oncle, nous allons passer au salon, nous serons mieux qu'ici, dit Madeleine en fixant sur le député un regard effaré et suppliant.

Il lui répondit d'un petit clin d'œil malicieux qui ne la rassura qu'à demi.

— Comme tu voudras, tout ce que tu voudras, ma chère petite. — Il appuyait intentionnellement sur ces mots. — D'ailleurs je ne vous ennuierai pas longtemps. Voici ce dont il s'agit.

Il s'installa dans un fauteuil, attendit que les jeunes gens fussent assis également et commença non sans quelque solennité :

— Quand ton grand-père mourut, Madeleine, sa fortune fut partagée également entre ton père et moi; malheureusement, il en mangea la meilleure partie, de sorte que tu ne jouis guère que des quatre cent mille francs hérités de ta mère. Quant à moi, j'ai pu tirer bon parti des trois cent mille francs qui m'étaient venus de mes parents et je suis à présent beaucoup plus riche qu'il ne me convient. Cette fortune-là ne m'appartient pas, elle m'est venue par le travail des ouvriers, elle retournera aux ouvriers...

« Quel radoteur! pensait André, si c'est là ce qu'il avait à nous dire, il aurait pu rester chez lui. »

« Où veut-il en venir? » se demandait Madeleine tremblant à chaque instant qu'il ne commit quelque maladresse.

— Je regrette pour vous, mes chers enfants, continuait le député, je le regrette sincèrement sans y pouvoir rien changer, c'est un devoir de justice. Mais ce qui me vient de famille doit non moins évidemment revenir à la famille; aussi, je veux vous remettre dès maintenant ces trois cent mille francs qui vous seront plus utiles qu'à moi... Ce sera un petit superflu ajouté à votre nécessaire.

— Mais... monsieur... mon oncle, commença André très surpris.

— Ne me remerciez pas, et venez demain me voir pour que nous réglions au plus tôt cette affaire... Maintenant je vous laisse. Bonsoir, André... adieu, ma petite Madeleine... Ah! j'oubiais, je laisse également à Madeleine notre propriété de Bourgogne, notre maison de famille; car nous avons aussi des terres de famille, nous! ajouta-t-il, le ton agressif...

— Merci, merci, mon oncle, c'est trop, protesta la jeune femme, plus préoccupée de lui couper la parole que de toute autre chose.

Elle était touchée jusqu'au fond du cœur, de ce désir évident de lui être agréable, de lui prouver qu'il l'aimait et, la sachant dans la peine, de faire quelque chose pour elle. Elle en était reconnaissante comme des fleurs de Frédéric, n'établissant pas, à part elle, grande différence entre ce double témoignage de sympathie.

Mais André, qui ne devinait pas les mobiles secrets des deux hommes, s'écria tout joyeux, dès que le député fut sorti :

— Quel original que ton oncle ! La bonté même au fond, avec les idées les plus déplorables. Tu l'as à peine remercié... Moi aussi, du reste... j'étais tellement stupéfait ! Nous voilà riches, maintenant, je pourrai un peu te gâter, ma chérie, nous voyagerons cet automne, nous ferons des projets...

« Et j'aurai enfin un valet de chambre », ajoutait-il à part lui, car depuis son mariage la privation lui en était fort sensible. Il pensait aussi : « Je pourrai quitter le ministère, reprendre ma liberté » ; mais il n'osait le dire, sentant que Madeleine le blamerait. Comme elle restait distraite, il eut une vague crainte.

— N'es-tu pas contente ? Nous acceptons volontiers, n'est-ce pas ? Je crois que ce serait désobliger ton oncle que de repousser ses générosités.

— Je le crois aussi et je suis bien contente, puisque tu l'es; mais ce n'est pas cet argent qui pourra augmenter notre bonheur. Ce n'est pas ce que dans mes rêves je désirais.

— Ne fais pas grise mine à la chance quand elle nous sourit, petite exigeante, petite insatiable !

Il la prit dans ses bras et, la calinant comme un enfant, murmura tout bas, entre deux baisers :

— Patience, nous ne sommes pas encore de si vieux mariés : il viendra, ma chérie, le berceau désiré.

Madeleine ne répondit pas : s'était-il réellement mépris sur ses paroles ou voulait-il, en précisant son allusion, empêcher toute autre interprétation ? La jeune femme réprima un léger soupir ; toujours il repoussait ses essais de confidence ; mais il les repoussait avec tant de baisers et de si tendres caresses qu'elle perdait le courage de lui en vouloir.

« Tout le monde m'aime, pensait-elle, et personne ne me comprend ! »

VIII

Madeleine dormit peu cette nuit-là.

Puisqu'on lui refusait l'appui et les conseils dont elle sentait un si grand besoin, elle devait se tirer d'affaire seule, chercher, trouver un moyen de modifier une situation qu'elle jugeait intolérable et inadmissible. L'idée de laisser aller la vie, d'en revenir à l'insouciance voulue des mois précédents ne l'effleura même pas. Elle avait été bien innocemment la cause du mal, elle serait, de tout l'effort de son cœur, l'instrument de la réparation. Aussi, son projet mûri par toute une nuit de

réflexion et d'intime prière, elle annonça, dès le matin, à André, qu'elle avait des commissions à faire au *Louvre*, et qu'elle l'accompagnerait jusqu'à son bureau.

Sa déclaration fut joyeusement accueillie.

— Très bien, ma chérie, achète ce que tu voudras et ne sois pas trop économique, prends ce qui te fera plaisir pour ta toilette. Je veux que ma petite femme soit élégante. C'est un tel soulagement de n'être plus obligé de compter d'aussi près.

Ses anciens instincts de luxe, que son amour avait vaillamment dominés, tressaillaient d'aise. Il lui semblait confusément que ce changement de fortune lui rendait sa vraie figure, sa véritable personnalité abandonnée depuis son mariage, le rapprochait tout au moins de la vie qu'il avait quittée pour avoir Madeleine, et il s'étonnait qu'elle ne parût pas plus heureuse. Son détachement l'offusquait un peu : il ne parvenait pas à la comprendre. Aussi ne fut-il pas fâché de la quitter sur la place de la Concorde, car vraiment ils n'étaient pas à l'unisson.

La jeune femme, de son côté, éprouva un soulagement à ne plus être obligée de sourire aux gaietés expansives d'André, de s'associer à ses rêves d'ordre tout matériel. Ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle entra directement dans les magasins du *Louvre* ; mais sans s'attarder aux élégances tentatrices, elle monta au salon de lecture et, le trouvant presque désert à cette heure matinale, put aisément saisir ce qu'elle cherchait : le *Bottin*. Longtemps, elle feuilleta l'énorme volume, examina, réfléchit, et tirant de sa poche un minuscule carnet, elle copia un nom et une adresse : « Société pour la rénovation de l'art, 40 bis, rue de Varenne ». Puis elle descendit, prête à sortir ; mais, se rappelant qu'il lui faudrait sans doute montrer à André les exemplaires qu'elle avait

annoncées, elle acheta hâtivement une ombrelle, des rubans, quelques menus colifichets, et, se jetant dans une voiture, elle donna l'adresse qu'elle venait de prendre.

Son cœur battait très fort, tandis que le taxi, trop rapide, l'emportait sur la rive gauche, dans ces rues austères et aristocratiques qui ne voulaient pas d'elle, lui semblait-il, la repoussaient de leurs portes fermées, hautaines sous leur tympan blasonné.

« C'est bien vrai que je ne suis pas de ce pays-ci, pensait-elle humblement, je me sens étrangère et isolée. Ce n'est pas ma patrie... Mais c'est celle d'André, ajoutait-elle pour reprendre courage. C'est pour lui que je suis venue ; mon Dieu, faites que ce ne soit pas en pure perte ! »

Et les mains jointes, avec toute la ferveur de son désir, elle pria jusqu'à ce que le chauffeur, se retournant vers elle, lui demandât, surpris qu'elle ne descendît pas :

— Nous sommes au 40. C'est bien l'adresse que vous m'avez donnée ?

— Oui ! oui !... Attendez-moi.

Elle descendit, laissant ses paquets dans la voiture, fit quelques pas sur le trottoir, hésitante, prête déjà à s'en retourner, à rentrer chez elle sans avoir rien tenté. Mais elle se domina et, forçant sa volonté, elle sonna. La lourde porte s'ouvrit, tourna sans bruit sur ses gonds. Sur la cour très vaste donnaient d'un côté les communs, de l'autre un vieil hôtel à large perron bas. Ils étaient reliés par un mur tapissé de lierre.

Un valet d'écurie pansait un grand cheval bai.

Déjà intimidée et ne voyant personne, elle lui demanda :

— La « Société pour la rénovation de l'Art ? » Ce n'est pas ici ?

Au fond de son cœur, elle espérait qu'il lui répondrait : non. Mais, par une fenêtre ouverte, une voix de femme récita :

— Au deuxième, à droite, par le grand escalier ; tandis que, de la main, le palefrenier lui indiquait le perron.

Il n'y avait plus à reculer.

Madeleine monta lentement les marches de grès et se trouva dans un grand vestibule dallé, très haut d'étage. A droite et à gauche, des portes voilées de tapisseries anciennes ; devant elle, un double escalier de pierre, à marches larges et basses, à rampe artistique en fer forgé.

Au premier, elle rencontra la concierge qui lui avait parlé, austère et froide dans sa robe noire et son bonnet blanc. Elle monta encore et se trouva devant la porte indiquée. Ses jambes se dérobaient sous elle.

Au milieu du palier, entre deux fenêtres, était une banquette de rotin dédoré. Elle s'y assit pour réfléchir encore, pour préparer ses paroles, prévoir les réponses, peut-être aussi pour se persuader que le plus sage était de retarder une si grave démarche, un aveu dont chaque instant écoulé lui montrait les conséquences plus effrayantes.

Et pourtant, au fond d'elle-même, elle savait qu'elle ne gagnerait rien à attendre, que nul secours, nul appui ne lui viendrait jamais, ni d'André, ni de Frédéric, ni même de son oncle Largier, que chaque heure creuserait plus profondément le fossé qui la séparait de son mari, que ce fossé deviendrait un abîme où, un jour, sans se réunir, ils tomberaient tous les deux.

Elle se répétait tout cela les yeux fixés sur la plaque de cuivre, fascinée par les mots gravés en noir :

SOCIÉTÉ POUR LA RÉNOVATION DE L'ART.

OUVERT DE 10 HEURES À 4 HEURES

Un pas alerte dans l'escalier la réveilla de son pénible engourdissement : un jeune homme montait, un paquet sous le bras. Il salua légèrement et, sans sonner, entra dans les bureaux.

Soudain résolue, Madeleine le suivit et pénétra presque en même temps que lui dans une grande pièce meublée seulement de chaises cannées et de deux tables chargées de livres. Un panneau avait été enlevé et donnait accès par une large baie dans une petite pièce d'où arrivait un bruit de voix. Plusieurs personnes attendaient déjà, assises le long des murs.

Près d'une fenêtre, une femme élégamment vêtue montrait à un homme qui semblait de la maison de fines enluminures.

— Je pourrais aussi faire des illustrations pour des romans, ou au besoin des gravures de modes, mais je préfère l'enluminure. C'est tout à fait ma partie. En avez-vous parlé à M. de Sainte-Avule ?

— Vous allez le voir tout à l'heure. C'est votre tour de passer.

Au même moment, une femme âgée, d'aspect modeste, sortit du cabinet suivie par un vieillard à barbe blanche, que Madeleine reconnut au premier coup d'œil. Il accompagna jusqu'à la porte la vieille femme, s'inclina respectueusement et revint sur ses pas.

Le jeune homme s'approcha aussitôt :

— Voici madame *** qui vient pour les enluminures.

— Ah ! très bien !... madame, si vous voulez bien entrer.

Son sourire était très bon, accueillant et courtois, Madeleine se sentit un peu rassurée.

L'employé examinait maintenant des cuirs repoussés que déballait tout près d'elle son introducteur de hasard. Un homme à binocle, entre deux âges, lisait une Revue. Deux jeunes filles.

deux ouvrières, causaient à mi-voix ; nullement embarrassées, elles succédèrent à la dame aux enluminures ; puis ce fut l'homme au binocle. Il resta longtemps, celui-là, et sortit enfin, causant familièrement avec le marquis. Ils se serrèrent la main en s'appelant « cher ami ».

Quand M. de Sainte-Avule rentra dans la grande salle où Madeleine restait seule avec le jeune homme, il les regarda d'un air incertain ; galamment, celui-ci céda sa place.

— Passez donc la première, mademoiselle.

— Oh ! non, protesta-t-elle vivement.

Un bon sourire amusé éclaira la figure du marquis qui, sans insister, emmena le jeune homme. Ce dernier répit fut une véritable agonie pour Madeleine. Si, aux premiers mots, il allait la chasser. Il n'aurait pas ce sourire indulgent lorsqu'elle lui dirait : « Je suis la femme d'André ! » Il ne lui laisserait rien ajouter, il la repousserait durement... Elle écoutait anxieuse, craignant toujours de le voir paraître ; elle avait une envie folle de se sauver, et n'osait pas, à cause de l'employé qui la regardait. Elle sortit sa montre, cherchant à sa fuite un prétexte plausible.

— Alors, à jeudi, n'est-ce pas ? Vous aurez terminé la seconde couverture.

— Certainement, monsieur, je vous l'apporterai.

De nouveau, le marquis traversait la salle, mais sans aller à la porte, cette fois, et, s'adressant à elle :

— Maintenant, mademoiselle...

En la voyant si pale et si tremblante, il ne lui dit rien de plus, mais au lieu de s'arrêter dans la pièce ouverte, il la fit entrer dans son cabinet.

Il lui avança un fauteuil, et, la regardant avec une bienveillance souriante :

— Eh bien, mademoiselle, voulez-vous me dire ce qui vous amène ?

Madeleine essaya de parler ; mais elle était comme

paralysée et aucun son ne sortit de sa bouche.

— Vous paraîsez un peu émue, un peu effrayée, même! Vous êtes si jeune, que la plus simple démarche vous intimide. Il n'y a pas de quoi, je vous assure... A mon âge, on a vu tant de choses, tant de tristesses, on comprend tout.

Elle avait envie de se jeter à ses pieds, de tout lui avouer. Mais, s'obstinant dans sa méprise, il continuait avec bonté :

— Voyons, mademoiselle, je devine. La vie est difficile à Paris, personne n'est à l'abri des revers de fortune; vous désirez, sans doute, profiter de quelque talent pour aider votre famille ou augmenter votre budget. C'est très bien, très courageux, de regarder les difficultés en face et de leur tenir tête! Notre œuvre, dans la mesure trop modeste de ses ressources, est heureuse d'aider à cet effort des femmes, des jeunes filles comme vous, mademoiselle, et plus d'une fois nous avons eu la joie de favoriser l'éclosion de réels talents. Quelle est votre partie? La peinture, les broderies artistiques, les émaux?

Il fallait pourtant se décider à répondre et, presque sans le vouloir, Madeleine prononça à demi-voix :

— Je fais des miniatures.

— C'est un joli talent et facilement utilisable chez nous. Vous m'avez apporté quelque chose?

Elle balbutia, toute confondue de la bonté du marquis et de sa propre lacheté :

— Non, monsieur.

— Eh bien, il faudra le faire, n'est-ce pas? Je suis ici chaque matin. En tout cas, toujours le mardi et le vendredi. Vous m'apporterez une ou deux de vos miniatures, et je crois que je n'aurai pas trop de peine à vous procurer de l'ouvrage. Bien souvent, dans les familles qui, forcément, se dispersent, on désire conserver ou emporter au

moins la copie de précieux souvenirs, de portraits d'ancêtres.

Il semblait à Madeleine que la voix s'imprégnait de mélancolie. Elle aurait tant voulu lui dire : « Vous qui êtes si bon pour une inconnue, ayez pitié de votre enfant, pardonnez-moi de vous l'avoir pris, je ne savais pas. Ne nous repoussez plus, laissez-nous vous aimer, laissez-nous être heureux. » Et pourtant elle s'entendit avec stupeur répondre d'une voix lointaine :

— Oui, monsieur, je vous remercie, je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Je reviendrai.

— C'est cela, mademoiselle... Voulez-vous me dire votre nom ?

— Mon nom ? répéta Madeleine, perdant cette fois toute contenance, je... Madeleine...

Et il y avait tant d'angoisse dans les grands yeux bruns, tant d'humble prière dans le doux nom murmuré tout bas, qu'il n'eut pas le courage d'insister. Une grande pitié l'inclinait vers cette enfant si jolie dans sa frèle jeunesse, si terriblement épouvantée de l'audace de sa démarche.

— Eh bien, mademoiselle Madeleine, reprit-il avec une douceur presque caressante dans la voix, vous me le direz plus tard, une autre fois, quand vous verrez que nous sommes dignes de votre confiance et que nous savons garder les secrets des jeunes filles.

Ils se levèrent. Avec quelques paroles respectueuses et bienveillantes, le marquis l'accompagna jusqu'à la porte.

Bien qu'elle ne fût point contente d'elle, un soupir de soulagement s'échappa de ses lèvres et, tandis qu'elle remontait en voiture les Champs-Elysées, il lui sembla que les lourds nuages qui étouffaient son cœur s'allégeaient peu à peu, laissant filtrer à travers leur brume comme une vague lueur l'aurore.

IX

Quand Madeleine arriva chez elle, encore un peu fiévreuse de sa grande matinée, elle fut très surprise de trouver son mari qui l'attendait impatiemment.

— Te voilà, enfin ! s'écria-t-il, en lui ouvrant la porte; car, à son coup de sonnette, il s'était précipité. Il y a trois quarts d'heure que je t'attends ! J'étais venu te chercher pour déjeuner ensemble au restaurant rue Royale : ton oncle nous attend à une heure pour régler les affaires ! Ah ! il ne perd pas de temps, c'est une justice à lui rendre ! Sitôt dit, sitôt fait, avec lui ! Je l'ai vu assez longuement ce matin et il m'a accompagné jusqu'ici.

— Tu n'es donc pas allé au ministère ? demanda Madeleine.

— Non, répondit-il avec un léger embarras, je ne pouvais pas, tu comprends ; d'ailleurs, cela n'a aucune importance, je t'assure. Allons, viens vite, il n'est que temps, ajouta-t-il en regardant sa montre ; j'ai invité Lucignan à midi moins le quart chez Durand.

Il débarrassa Madeleine de ses petits paquets et, sans la laisser même entrer dans sa chambre, l'entraîna rapidement.

Après la première alerte et la crainte anxieuse de se voir interrogée sur l'emploi de sa matinée, la jeune femme était trop contente de la tournure que prenait la conversation pour ne pas l'accepter gaiement. Elle suivit André et se sentit heureuse de refaire avec lui, en sens inverse, le trajet qu'elle venait de parcourir toute seule. Pendant qu'un sourire aux lèvres, elle écoutait le léger babillage de son mari, de douces pensées hantaient son

esprit. Elle se figurait le ramenant ému et pardonné dans les bras du vieux gentilhomme, et à cette mystérieuse vision, ses yeux humides prenaient un éclat si tendre qu'André avait envie de la serrer dans ses bras, de couvrir de baisers les paupières adorées. Il eût voulu aspirer toute l'âme qui s'épanouissait dans ce regard.

— Je t'aime, ma chérie, je t'aime ! murmura-t-il à voix basse, oppressé d'amour et de joie subite.

— Mon André ! soupira-t-elle, en glissant sa petite main sous le bras du jeune homme.

Et dans la voiture découverte qui les emportait dans l'air frais du printemps, ils ne dirent plus un mot, ne firent pas un geste, comme s'ils craignaient de rompre l'enchantede de cette heure bienheureuse, où leurs cœurs s'unissaient dans l'amour absolu.

Ce ravissement ne pouvait durer. L'extase prit fin trop vite, mais les deux jeunes gens gardèrent comme un rayonnement de ce fugitif bonheur, et Lucignan, en les voyant entrer, eut un tressaillement.

Depuis son entrevue de la veille, il se demandait avec un peu d'anxiété quelle serait, à la prochaine rencontre, l'attitude de Madeleine. Garderait-elle une certaine raideur masquant mal sa rancune, ou s'appliquerait-elle, au contraire, à effacer jusqu'au souvenir de sa confiance repoussée ? La présence d'André lui imposerait sans doute ce dernier parti ; mais ce dont ne doutait point le jeune savant, c'était de découvrir à travers les phrases banales de Madeleine, derrière son sourire et sa pâle gaieté, la mélancolie désenchantée qu'elle ne pouvait plus lui dérober maintenant. Aussi fut-il stupéfait de la franche cordialité de sa poignée de main, de l'éclat lumineux de ses doux yeux bruns irisés, de la fraîcheur joyeuse de ses lèvres roses. La même auréole de joie éclairait le front d'André.

— Excusez-nous, mon cher ! s'écria-t-il. Nous vous avons fait attendre; mais ce n'est pas ma faute, prenez-vous-en à Madeleine. Elle a passé plus de trois heures au *Louvre* ce matin; je l'avais exhortée à faire des folies, et, à en juger par le temps qu'elle y a mis, elle a dû largement user de la permission.

— Pas du tout, protesta vivement la jeune femme; c'est précisément pour ne point faire d'empllettes inutiles ou mal choisies que j'ai dû si longuement examiner, réfléchir, comparer... Quand je vous montrerai mes acquisitions ce soir, vous verrez si je ne suis pas une très raisonnable et très sérieuse petite femme.

— C'est vrai, vous possédez par surcroît les qualités de la parfaite maîtresse de maison, à côté de tant d'autres, reprit André en posant sur sa femme un long regard d'amoureuse admiration, que Lucignan trouva inconvenant.

En effet, à la petite table voisine de la leur, s'asseyait un couple étranger, qui, sans se gêner, en attendant qu'on le servit, braquait sur Madeleine deux paires d'yeux indiscrets; la jeune femme s'en aperçut aussi et, embarrassée, s'empara du menu.

— Qu'allons-nous demander ? fit-elle. Choisissez, Frédéric, vous connaissez mieux que moi les spécialités de la maison.

Elle avait dit « Frédéric » tout naturellement, avec une aisance, un aplomb, dont il ne l'eût jamais crue capable. Depuis si longtemps, il l'avait priée de renoncer à ce vocable enfantin et illusoire d'oncle Fred, sans pouvoir l'obtenir ! Et, tout à coup, elle s'y décidait ; par quel brusque et mystérieux revirement d'idée ? Il n'eût pu le dire ; mais d'entendre son nom, son vrai nom d'homme, prononcé par cette voix chantante où vibrat une joie intime et comme de la tendresse débordante, lui causa une impression si vive, si soudaine, qu'il ne

savait vraiment si c'était plaisir ou peine. Il avait pris machinalement le carton qu'elle lui tendait, trop interdit pour rien répondre.

Ce fut André qui releva le mot de sa femme.

— Enfin ! elle renonce à la parenté factice et se contente de l'amitié réelle, observa-t-il gaiement. C'est très bien ! Il vaut mieux voir les choses comme elles sont !

La conversation s'engagea avec entrain. Sans rien comprendre aux sentiments intimes et respectifs de ses amis, Lucignan voyait avec évidence que, pour le moment du moins, tous les nuages se fondaient sous un rayon d'amour, et il fit un effort pour se mettre au diapason. Pourtant il observait que la gaieté de Madeleine était plus contenue, plus intérieure que celle d'André et aussi qu'elle se voilait par instants d'une fugitive gravité, recueillie et ferme, qui donnait aux contours encore indécis du frais visage un caractère qu'il ne connaissait que de la veille. D'un œil attentif, il suivait ces rapides changements ; il cherchait à lire dans cette âme dont il connaissait maintenant le secret, et dont l'aveugle candeur l'avait naguère tant irrité. Il se demandait comment, connaissant les causes et les secrets mobiles, les actes et les gestes qui en étaient la conséquence pouvaient lui apparaître si imprévus et si incohérents ? Dieu sait pourtant que, jusqu'ici, le caractère de Madeleine, pas plus, du reste, que celui d'André, ne lui semblait compliqué et mystérieux.

Avait-elle seulement un caractère, et ne lui manquait-il pas, à côté de sa grâce charmante et de son attrante beauté, un peu de personnalité ?

Lucignan se rappela les vers disant :

L'homme est un artisan, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.

La douleur, plus puissante que la joie, plus

puissante même que l'amour, quand l'amour est heureux, venait d'éveiller l'âme de Madeleine et de la tirer, encore toute voilée et mystérieuse, du long assoupissement où l'avait bercée sa naïve et insouciante jeunesse. Les gestes en étaient encore incertains et mal assurés, déconcertants pour l'observateur, mais l'on devinait pourtant une volonté, une insaisissable cohésion à travers ses manifestations diverses.

Désormais, Frédéric le sentait non sans quelque angoisse, la jeune femme entrait réellement dans sa propre destinée comme un élément actif. Elle n'accueillerait plus, avec sa grâce enfantine et soumise, la vie telle qu'elle se présenterait, elle prétendrait la diriger, lutter contre elle quand il faudrait. Il lisait peu à peu tout cela dans les yeux bruns de Madeleine à travers ses longs cils recourbés, dans le port plus ferme de sa jolie tête, dans le cou redressé qui paraissait plus long, dans les épaules qui fléchissaient moins mollement, dans la jolie taille fine et souple qu'il aimait, s'allongeant encore en un inconscient redressement. Et Madeleine lui apparaissait soudain idéale et précieuse comme il ne l'avait jamais vue. Devant cette révélation, cette éclosion de l'âme illuminant, transfigurant le corps charmant, il se demandait comment il avait pu croire l'aimer de toutes ses forces quand elle n'était encore que l'ombre d'elle-même, la lampe déserte qui ne brûle ni éclaire...

Quant à André, Lucignan s'étonnait à peine de le voir expansif et gai, malgré ses soucis et ses chagrins intimes. Il le jugeait léger et insouciant, et la légèreté déroute les prévisions et les calculs, bien plus sûrement que l'habileté et la profondeur. Puis, Lucignan était au courant des générosités de son beau-frère, et leur attribuait une large part dans la belle humeur du jeune homme. Il ne se trompait pas, mais la rigueur de ses appréciations,

en manquant de sympathie, manquait aussi de justice. Il y a, dans l'âme jeune, une telle soif de bonheur, qu'il suffit souvent d'une faible cause, d'un mot, d'un tremblant espoir, d'un rayon de soleil, pour l'arracher aux plus noirs chagrins et la jeter, une heure, dans cette ivresse de vie qu'elle appelle de toutes ses ardeurs. Pourquoi lui en vouloir de ces joies passagères et disproportionnées?

Depuis quelques jours, André vivait dans une telle contrainte de cœur, étouffait dans une si oppressante angoisse, qu'au moindre sourire de la vie, il se précipitait dans l'épanouissement. La fortune, le ciel bleu, la beauté pensive de Madeleine, qu'il n'analysait pas comme Frédéric, mais dont il subissait le charme, il n'en fallait pas tant pour dilater son âme comprimée, et l'enivrer du fugitif bonheur de vivre.

X

Pendant quinze jours, la gaieté et la tendresse attentive d'André ne se démentirent pas; les lourdes songeries que Madeleine redoutait tant semblaient oubliées pour jamais; mais tout en jouissant délicieusement de son bonheur, elle ne retrouvait plus la sécurité perdue, et même sous les baisers de son mari, elle ne se sentait plus libre d'être paisiblement heureuse. Plus il était pour elle doux et prévenant, plus il se faisait passionnément aimer, plus aussi le remords la torturait d'avoir involontairement ravi cet incomparable amour à ceux qui, là-bas, demeuraient tristes et abandonnés. Elle ne comprenait pas qu'on pût vivre sans son André, et une immense pitié faite de son amour lui venait pour les malheureux qui étaient privés de lui. Sa résolution de forcer leur cœur ne faiblissait pas, mais elle en trouvait

chaque jour l'exécution plus difficile. Vingt fois elle fut sur le point de tout avouer. C'était si dur d'avoir un secret pour *lui!* Cependant la difficulté de trouver les mots justes, de préparer une première phrase qui ne brisât pas d'emblée toute leur vie, l'arrêtait toujours. Pendant ses heures de solitude, elle s'était remise à peindre et copiait une délicieuse miniature de sa mère, très jeune et comme nimbée de mélancolie par le mal qui devait si tôt l'emporter. Il s'agissait aussi de trouver un nom, une adresse. Elle ne pouvait s'obstiner dans sa première réponse, et quelle que fût l'indulgence du marquis, elle n'osait maintenant avouer la vérité. Peut-être, lorsqu'il la connaîtrait mieux, l'aimerait-il assez pour revenir sur ses préventions?

Elle alla donc un jour rendre visite, rue Demours, à une vieille amie, une institutrice qui l'avait tendrement élevée, après la mort de sa tante, et sur qui elle pouvait compter. Jamais la bonne Mlle Chenevières n'eût quitté son élève si la santé de sa propre mère ne lui eût créé de plus impérieux devoirs. Madeleine allait souvent voir les deux femmes avant son mariage. Depuis, elle les avait un peu négligées et éprouvait quelque honte à se souvenir d'elles pour leur demander un service, mais l'accueil qu'elle reçut dissipait vite toute confusion; sans presque le vouloir, elle raconta à ses amies tout son triste secret, leur confia ses inquiétudes, ses craintes et ses résolutions. Elles discutèrent longtemps, retournèrent la situation sous tous ses aspects. Mlle Céline était très optimiste; elle n'admettait pas qu'on pût résister à Madeleine. Mais Mme Chenevières était moins rassurée; la bienveillance même du marquis ne l'enchantait qu'à demi, à la grande déception de la jeune femme.

— Puisqu'il est si bon pour une étrangère, une

inconnue, disait-elle, il le sera bien plus encore pour la femme de son fils.

— Je le souhaite de tout mon cœur, répondait la vieille infirme; mais ce n'est pas une raison suffisante. Souvent les gens fort aimables et « bons enfants » avec des inférieurs reconnus, sont très arrogants en face d'égaux qu'ils ne veulent pas admettre pour tels. Mais je me trompe peut-être et je ne voudrais pas vous décourager, chère enfant; vous avez bien raison de vouloir reconquérir la famille de votre mari. Le bon Dieu vous bénira; nous le prierons bien pour vous, n'est-ce pas, Céline?

— Naturellement. Et si je puis vous être utile en quoi que ce soit, vous n'avez qu'un mot à dire; je suis toute à votre disposition : nous serons votre bureau d'adresses, bien entendu, s'il en est besoin.

— Merci, mademoiselle; cela me sera peut-être nécessaire; je ne puis m'enfermer longtemps dans le mystère de mon nom de baptême, ni dissimuler mon domicile.

— Oui : il vous faudrait un nom. Si vous vouliez, le plus simple serait peut-être que vous prissiez le nôtre, n'est-ce pas, maman? Madeleine Chenevières, 83, rue Demours; vous pouvez ainsi défier toute enquête, au cas où il plairait à votre beau-père d'en faire une, et s'il veut vous écrire, ses lettres vous parviendront immédiatement : je vous les porterai moi-même.

— Que vous êtes bonne, que vous êtes bonne! répétait Madeleine émue.

— Non, petite amie; je voudrais seulement pouvoir vous aider, vous être utile à quelque chose!

— Vous me rendez le plus grand service, chère mademoiselle. Sans vous, que serais-je devenue?

— Mais c'est bien simple, c'est très facile; disposez de nous absolument, disaient alternative-

ment les deux femmes en caressant Madeleine et s'attendrissant sur elle.

— Et venez nous voir quand vous avez de la peine. Ce n'est pas à votre âge qu'on peut garder le secret de ses soucis ! Rien que de les dire, cela soulage un peu, insista la vieille Mme Chenevières.

— Vous êtes si bonne et si jolie ! ils ne vous résisteront pas longtemps, affirma Mlle Céline, quand ils seraient de vrais sauvages. Ils ont bien plus grand besoin de vous que vous d'eux. Vous venez humblement leur offrir leur fils et vous-même ! S'ils ne tombent pas à vos genoux !...

Elle avait peine à contenir son indignation contre ces vieillards altiers qui dédaignaient Madeleine.

— Vous êtes admirable, ma chérie, vous êtes un trésor.

— Elle fait son devoir, reprit plus calmement la mère. Dieu ne bénit pas les familles désunies. Notre chère Madeleine sera l'ange de la paix.

La jeune femme quitta le petit appartement clair et modeste, toute réconfortée. Elle se sentait si solidement aimée, si inébranlablement soutenue par ces deux coeurs simples et bons ; la mère, plus fine, plus intelligente que sa fille ; Mlle Céline, dévouée jusqu'à l'enthousiasme ; toutes les deux, sûres et délicates, compréhensives à force d'affection.

Elle était si touchée de l'accueil reçu, qu'elle ne put taire sa visite à André, sans toutefois lui en dévoiler le véritable but. Ils parlèrent ensemble des deux vieilles amies, du passé, de l'enfance de Madeleine, et la jeune femme tenta à son tour de le faire parler de lui. Mais aussitôt elle le sentit se replier farouchement sur lui-même, et cette timide tentative le confirma de plus en plus dans sa résolution d'agir seule. D'ailleurs, sa visite du matin l'avait soulagée, et comme l'avait dit la bonne Mme Chenevières, ce lui était un véritable allége-

ment de ne plus porter seule le poids de son secret.

Sa miniature achevée, Madeleine se décida à retourner rue de Varenne.

Le mois de mai touchait à sa fin, la saison s'avancait, et elle tremblait que les parents d'André ne quittassent Paris, avant qu'elle eût pu rien obtenir. Elle mit donc à son travail toute la rapidité possible, car elle avait généreusement distribué ses peintures et ne possédait plus que la miniature d'André qu'il lui était vraiment impossible d'offrir au marquis comme un échantillon de ses talents!...

Quand elle se présenta pour la seconde fois à la *Société pour la rénovation de l'art*, elle sentit renaitre ses angoisses que, de loin, elle croyait domptées. Mais elle n'eut pas, comme quinze jours auparavant, le loisir de les détailler, car presque aussitôt arrivée, elle fut introduite chez M. de Sainte-Avule. Le marquis écrivait sur une large table d'ébène. Il se leva vivement et s'avancant vers elle :

— Bonjour, mademoiselle... Madeleine ; j'ai beaucoup pensé à vous ; j'attendais votre visite. M'apportez-vous quelque chose ?

— Oui, monsieur, je vous remercie, répondit Madeleine.

Et, se rappelant la réflexion de Mme Chenevières, elle discernait, dans la bienveillance extrême du marquis, quelque chose d'un peu outré, une condescendance trop empressée, et telle qu'il ne se la serait point permise sans doute avec une femme de son monde. Elle réprima un léger frémissement et, tout en dépliant son petit paquet, elle expliqua :

— J'aurais voulu revenir plus tôt, mais je n'avais rien de présentable à la maison. Alors j'ai copié cette miniature de ma mère.

M. de Sainte-Avule prit le mince ovale d'ivoire et l'examina attentivement sous l'œil anxieux de Madeleine.

— Elle est exquise, déclara-t-il enfin, et comme vous lui ressemblez ! C'est vous qui avez fait cela ? Toute seule ? continua-t-il, voyant la jeune femme rougir sous le compliment. Vous avez un réel talent, mademoiselle, et il ne sera pas difficile de l'employer.

Et, après un silence un peu lourd et constraint :

— Sauriez-vous faire des miniatures d'après une simple photographie, si l'on vous indiquait, bien entendu, la teinte des yeux et des cheveux, la coloration du teint ?

— Je crois que oui, répondit-elle timidement ; j'en ai fait, comme cela, d'assez bien réussies, disait-on ; mais il est vrai que je connaissais le modèle.

— Nous pouvons toujours essayer ; j'ai pensé à vous, ainsi que je vous l'ai dit, et peut-être pourriez-vous me faire, d'après les photographies qui blanchissent et s'effacent, le portrait de mes enfants.

— De vos enfants ? balbutia Madeleine.

Mais le marquis absorbé lui-même ne remarqua point son trouble.

— Oui, je vais faire chercher ces photographies, dit-il, en appuyant sur un timbre.

Tandis qu'il donnait ses ordres à l'huissier, la jeune femme s'efforçait de reprendre son sang-froid. La pensée de faire le portrait d'André, et pour son père, la bouleversait de joie ; la séparation n'était donc point si définitive, la rupture si complète, puisqu'on voulait le portrait de l'enfant éloigné. André s'exagérait la gravité de la situation, il n'avait qu'à venir, on lui tendrait les bras. Si, au moins, elle pouvait le lui dire... mais elle n'osait pas !

— On va nous les monter tout de suite, expli-

quait le marquis; j'habite au rez-de-chaussée. Je vous montrerai un choix de photographies; nous verrons ensemble ce qui conviendra le mieux comme modèle; vous pourriez peut-être prendre certaines choses dans l'une, et d'autres traits ailleurs. Je serais vraiment heureux d'avoir de ces pauvres enfants un souvenir plus durable. Ne les ayant jamais vus, ce sera pour vous une grande difficulté, mais vous avez un si délicieux talent!

Il reprit la miniature posée sur sa table :

— C'est ravissant, d'une finesse d'expression, d'une délicatesse de touche! Vous avez dû travailler beaucoup pour arriver à cette perfection?

Sur un geste vague de Madeleine, il reprit :

— Beaucoup, peut-être, mais pas depuis bien longtemps; vous êtes si jeune encore, presque une enfant.

— J'ai dix-neuf ans.

On frappait à la porte. Un domestique entra, portant sur un petit plateau d'argent une enveloppe.

— Voici, dit M. de Sainte-Avule, en congédiant d'un signe le valet de chambre.

Il déplia les photographies avec une lenteur recueillie, les regarda longuement, s'attardant à les comparer entre elles, à remplir ses yeux de ces images douloureuses et chères. Enfin, il en détacha son regard et s'adressant à Madeleine :

— Il n'y en a aucune qui me satisfasse pleinement; il faudrait prendre celle-là pour modèle, tout en vous inspirant de celle-ci pour le front et les cheveux.

La jeune femme saisit avidement les minces cartons que le marquis lui tendait par-dessus la table, mais elle les lâcha aussitôt. Ce n'était point le visage d'André qu'elle avait sous les yeux, mais deux têtes de jeunes filles, fines, sérieuses, distinguées, et si semblables l'une à l'autre qu'on aurait

pu croire que ce n'était là que la double reproduction d'une même personne, si la pose charmante des deux têtes réunies, le geste caressant des bras enlacés n'eût démenti cette supposition.

— Mes deux filles, dit gravement le vieux gentilhomme : l'une est morte, l'autre est religieuse ; je les ai perdues toutes les deux ! Comme je vous le disais, la ressemblance n'est pas parfaite, ce sont bien les traits, mais l'expression n'y est pas. Evidemment, vous ne pourrez la leur donner, ne les ayant pas connues, vous ne pourrez animer leurs lèvres d'un sourire ; n'essayez même pas, leur sourire avait un charme si personnel ! C'était un sourire de famille que tous mes enfants tenaient de leur aïeule. Il est perdu, maintenant, mes yeux qui l'ont tant aimé ne le reverront plus... Mais excusez-moi, mademoiselle, je ne sais vraiment comment je me laisse aller devant vous à la tristesse de mes souvenirs. Peut-être y suis-je encouragé par la douceur de votre regard, qui semble, lui aussi, s'être parfois voilé de larmes... Voici donc ce que je vous demande : prendre ici la pose et les traits ; là, les cheveux qui sont plus légers, plus ressemblants, et puis, ce très immatériel sourire dans le regard d'Yolande... Vous voyez, il est presque insaisissable ; moi je le devine, mais vous ?

— Moi aussi, répondit Madeleine, penchée sur les photographies.

Ce n'était pas ce qu'elle avait espéré et la déception, certes, avait été cruelle. Cependant, elle acceptait avec joie cette douce tâche de faire le portrait des sœurs d'André. Involontairement, le marquis l'introduisait dans la famille, et elle s'attendrissait à la contemplation des deux têtes sonores à jamais disparues. Et puis... elles ressemblaient à André.

— Je crois... j'espère que je réussirai, murmura-t-elle timidement.

— Oui, n'est-ce pas? votre jeunesse comprendra la leur. Mademoiselle, ce me serait une grande joie d'avoir un bon portrait de mes pauvres enfants.

Il remit les photographies dans leur enveloppe, les plia soigneusement dans un autre papier, et les tendit à Madeleine avec le visible regret de s'en déssaisir. Debout et retenant encore le petit paquet prêt à lui échapper, il lui fit de minutieuses recommandations sans cesse interrompues par l'exclamation décourageante :

— Mais vous ne pourrez pas, vous ne les avez pas connues! Cependant, reprenait-il bien vite, avec son ordinaire courtoisie, vous avez tant de talent! Pouvez-vous me dire combien de temps, à peu près, vous demandera ce travail? Ne vous pressez pas, il vaut mieux ne pas trop se hâter: la précipitation est dangereuse surtout pour un art aussi délicat.

— Je pense que dans une quinzaine de jours je pourrai vous apporter la miniature, monsieur, et j'y mettrai certainement tous mes soins.

— Merci, mademoiselle. Pour la question de prix...

— Oh! monsieur! protesta instinctivement Madeleine, qui n'avait pas prévu cette phrase si naturelle.

Elle reprit assez vite son sang-froid et continua, très rouge :

— Moi, je ne sais pas, j'en parlerai... Je vais faire la miniature maintenant, c'est la première chose...

— Sans doute, reprit le marquis, un peu surpris de l'effarouchement imprévu de Madeleine. Cependant, si j'avais pu vous être agréable en devançant...

— Je vous en prie, monsieur... plus tard, nous verrons, répéta la jeune femme, horriblement embarrassée... Je m'informerais...

— Comme vous voudrez, acquiesça M. de Sainte-Avule, du ton d'un homme qui ne comprend pas. Et pour le cas où j'aurais à vous écrire, voulez-vous, mademoiselle, me donner votre adresse ?

La voix était moins bienveillante, et la question nette, presque impérative, n'admettait pas de faux-suyant. Heureusement, Madeleine avait sa réponse prête. La tête baissée comme une coupable, à voix basse, elle avoua :

— Mlle Chenevières, 83, rue Demours.

— Chenevières, 83, rue Demours, répéta lentement le marquis, en inscrivant l'adresse sur son portefeuille. Merci, mademoiselle.

Le sourire était revenu. Rassuré de connaître l'identité de sa visiteuse, il lui livra enfin la précieuse enveloppe, et l'accompagna gracieusement jusqu'à la porte d'entrée.

Pendant que, dans la rue déserte, Madeleine s'arrêtait pour regarder longuement les têtes fines de ses deux jeunes belles-sœurs, le vieux gentilhomme se demandait quelle pouvait être cette étrange et jolie fille qui cherchait du travail et s'épouvantait au seul mot de paiement.

XI

Une dernière fois avant de l'enfermer dans son carton, Madeleine contemplait son œuvre. Elle y avait mis bien plus que son talent, tout son cœur, toute son ame, ses angoisses, ses regrets, son amour, ses espoirs. Il y avait, dans les yeux bleus des jeunes filles, un peu du trouble tendre de son ame à elle ; mais il y avait surtout, sur leurs lèvres froides, le sourire d'André.

Et maintenant, anxieuse, Madeleine s'effrayait

de la ressemblance saisissante de l'être réel tant aimé qu'elle avait substitué à l'inerte modèle. Incertaine, tremblante, elle se demandait si elle oserait présenter au marquis, dans le portrait de ses filles, l'image de son fils.

« Après tout, pensa-t-elle pour se rassurer, les traits y sont, l'exactitude est absolue; je n'ai ajouté que l'expression; c'est fait avec rien, c'est insaisissable, indistinct; peut-être, du reste, suis-je seule à la sentir si vivement! Et, d'ailleurs, quand bien même ce portrait évoquerait l'absent? »

Elle s'avouait le secret désir, le vague espoir qui avait guidé sa main : à la suite des tendresses admises, introduire furtivement le proscrit dans ce cœur fermé pour lui.

— Vous implorerez sa grâce, murmura-t-elle en mettant un suppliant baiser sur ces visages créés par elle.

Puis, avec un soupir, elle les cacha sous la légère couche d'ouate, les enveloppa dans le papier de soie, les enferma dans le carton blanc satiné, et ses préparatifs terminés, joignant les mains avec ardeur :

« O mon Dieu, pria-t-elle, venez à mon secours. »

Son petit paquet à la main, elle se décida à partir. La journée était superbe, point trop chaude, à cause de la pluie tombée durant la nuit, qui avait abattu la poussière et reverdi les feuilles. Madeleine résolut de faire la course à pied, espérant ainsi calmer l'agitation nerveuse qui faisait trembler tous ses membres. Peu à peu, en effet, la marche fit tomber sa fièvre; elle parvint à arracher sa pensée à l'obsédante préoccupation et elle aspirait avec délices la jeune fraîcheur du matin, quand, en traversant la place de l'Alma, elle se trouva face à face avec Lucignan. Ils se serrèrent la main.

— Bonjour, Frédéric.

— Bonjour, Madeleine. J'allais chez vous.

— Je suis d'autant plus aise de vous avoir rencontré, alors.

— Je voulais vous engager à venir dîner ce soir avec moi au *Palace-Hôtel* et prendre le café au Bois. Voulez-vous ?

— Très volontiers. André aime beaucoup ces promenades nocturnes.

Rebroussant chemin, Lucignan et la jeune femme avaient enfilé les allées touffues du Cours-la-Reine.

— Ça ne vous ennuie pas que je vous accompagne ? demanda-t-il tout à coup. Je suis libre ce matin. Où allez-vous de ce pas alerte ? Ce n'est pas encore l'heure d'André ?

Madeleine aurait pu, d'une banalité quelconque, écarter l'indiscrète question ; mais, ainsi prise à l'improviste, elle ne sut que dire, sa franche nature trop peu experte aux faux-fuyants :

— Je vais... faire une course, répondit-elle simplement, le visage grave tourné vers lui :

Une minute, ils restèrent les yeux dans les yeux ; Frédéric lisait clairement, dans le regard de son amie, le mélancolique regret de l'intimité perdue, le doux reproche de la confiance repoussée. Ah ! s'il avait pu lui dire !... Mais, détournant lentement la tête, il se remit à marcher près d'elle sans prononcer un mot.

Madeleine aussi restait silencieuse. Quoiqu'elle fut bien loin de soupçonner les vrais motifs de Lucignan et que sa conduite lui parût inexplicable, un instinct pourtant l'avertissait qu'elle n'avait point à se défier de lui et elle se laissait sans résistance emporter au fil de ses pensées. Pourtant, lorsque, arrivés à la Concorde, elle obliqua vers le pont :

— Je vais vous reconduire chez vous, dit-elle d'un ton décidé, et vous dire adieu pour aller à

mes affaires. Je transmettrai votre invitation à André qui en sera ravi. A quelle heure au *Palace-Hôtel* ?

— A sept heures et demie, si cela vous convient ?

— Parfaitement ; nous serons exacts, et je me ferai belle en votre honneur. Car c'est un restaurant très élégant où vous nous conduisez.

— Quoi que vous portiez, vous êtes toujours charmante, et vous le savez bien. Me seriez-vous l'honneur de devenir coquette, Madeleine ?

— Moi, coquette ? Peut-être bien, après tout. Je suis en train d'acquérir toutes sortes de défauts.

Elle souriait, délicieusement fine et jolie sous son grand chapeau de paille.

— Je ne sais pas si vous acquerrez des défauts, ainsi que vous le dites, reprit Frédéric qui ne pouvait en détacher les yeux, mais vous changez très certainement ; vous n'êtes plus la petite Madeleine d'autrefois.

Elle l'interrompit d'un geste :

— Est-ce bien moi qui ai changé, et est-ce à vous, Frédéric, de m'en faire le reproche ?

— Ce n'est pas un reproche, c'est à peine un regret, ce serait même une joie si vous compreniez, Madeleine... ce que vous ne comprenez pas. Et, tenez, c'est égoïste ce que je dis là. Ne comprenez rien, petite amie ; soyez toujours éclairée uniquement par l'amour de votre mari ; que cet amour vous rende heureuse, bien heureuse, mais croyez pourtant que d'autres vous cherissent aussi et vous sont dévoués sans pouvoir rien pour vous.

L'accent de Frédéric avait ému Madeleine, chassant la légère rancune qu'elle conservait encore.

— Vous croyez que ce n'est rien que de m'aimer ? dit-elle, en lui tendant la main avec une grâce mutine. Gardez-vous de cette erreur, je vous

prie, et conservez-moi votre affection ; il y a trop longtemps que vous me l'avez donnée, oncle Fred. C'est fini ; maintenant, vous ne pouvez plus la reprendre : il y a prescription !

Son regard limpide, sa voix caressante, enveloppaient Lucignan si doucement, qu'il ne trouvait rien à lui répondre. Il savait bien pourtant que la seule tendresse enfantine subsistait pour lui dans l'âme de la jeune femme et qu'il n'en serait jamais autrement.

Ils étaient arrivés devant le Palais-Bourbon. Contre l'enchevêtrement dangereux des voitures, Madeleine chercha un refuge à la station d'omnibus, et sans quitter l'asile où, d'instinct, elle avait abrité le secret de sa course, pour qu'il ne fût pas possible d'en deviner la direction, elle congédia Lucignan.

— Je vous laisse rentrer chez vous. Adieu, et à ce soir.

Elle le suivit des yeux : ce ne fut que lorsque la silhouette amincie se perdit dans le lointain du quai, qu'elle se décida à s'éloigner à son tour.

Elle n'avait plus maintenant aucune rencontre à redouter. Son mari au ministère, son oncle absent de Paris pour quelques jours, ne pouvaient lui causer d'apprehension. Sans accorder un regard aux passants, elle se hâta vers la rue de Varenne et, brusquant cette fois ses hésitations habituelles, car l'heure la pressait, elle monta rapidement aux bureaux de la Société. Plusieurs personnes attendaient déjà, et elle en ressentit d'abord une vive contrariété : jamais, pour être rentrée chez elle à midi, elle ne pourrait attendre son tour, et pour rien au monde elle n'eût voulu s'exposer à la surprise et aux questions d'André. C'était déjà si dur de lui cacher son secret ! Elle ne se sentait pas la force de lui mentir formellement en face. Le voudrait-elle que sa rougeur et son trouble la

trahiraient. Elle se demandait même comment, dans maintes circonstances, son embarras ou ses silences avaient pu échapper à André.

Impatiemment, de minute en minute, elle regardait sa montre, calculait le temps probable que prendrait au marquis chacun de ses devanciers et ne parvenait pas à réprimer de petits mouvements nerveux.

L'huissier s'en aperçut et s'approcha d'elle :

— Si vous êtes pressée, mademoiselle, je crois que vous ferez aussi bien de revenir un autre jour ; M. de Sainte-Avule ne recevra que jusqu'à onze heures aujourd'hui : il est plus de dix heures et demie, votre tour ne sera pas arrivé.

Et comme Madeleine eut une exclamation de regret, il continua avec la même bonhomie un peu trop familière :

— Si vous voulez me laisser votre petit paquet, je pourrai le lui remettre, et s'il y a une réponse pressée on vous écrira. Nous avons votre adresse ?

— Oui, oui, répondit Madeleine, la figure rassérénée, très vite gagnée à la proposition. Je suis obligée de rentrer chez moi ; voici mon paquet ; je vous le recommande, c'est fragile ; vous le donnerez ce matin, c'est-ce pas, à M. de Saint-Avule ?

— Je le lui remettrai dès que la personne qui est en ce moment dans son cabinet sortira. De la part de mademoiselle...?

— Inutile de lui rien dire.

Et précipitamment, Madeleine se leva, enchantée de cette solution à laquelle elle n'avait point songé et qui la déchargeait d'un rôle insoutenable. Elle ne surprendrait pas, il est vrai, la première impression du père d'André, le premier mouvement du cœur que la réflexion ni la volonté n'ont point eu encore le temps de maîtriser ; mais elle pourrait la deviner sans doute, à la façon dont

il apprécierait son travail ; et, dans son anxieuse timidité, elle préférerait cent fois la lire en silence, cette appréciation, que d'être obligée de l'entendre et de la discuter avec un calme et un sang-froid dont elle était si loin.

Quoique déchargée d'un grand poids, Madeleine se sentait encore toute fébrile et énervée en rentrant chez elle. Le matin, elle se disait pour s'encourager : « Dans trois heures, quand je reverrai ces objets familiers, que je quitterai mes gants et poserai mon chapeau, j'aurai fait un grand pas dans ma vie, j'aurai peut-être orienté tout notre avenir, je pourrai prévoir ce qui nous attend ; en tout cas, l'accueil tait à ma pauvre miniature si pleine d'André me sera une indication sûre de la conduite à tenir. » Et maintenant, en se retrouvant dans sa jolie chambre élégante et fraîche de jeune mariée, elle était déçue et découragée ; sa matinée dont elle attendait tant était manquée. Un futile incident : la rencontre de Frédéric, une mauvaise chance : les nombreux visiteurs arrivés avant elle, suffisaient pour mettre à néant toutes ses combinaisons ; un souffle détruisait la belle bulle fragile et dorée de ses chères espérances.

Prompte à courir aux extrêmes, elle se désolait maintenant, se reprochait amèrement de n'avoir point osé affronter le marquis, car c'était bien cette crainte angoissante qui l'avait guidée. Elle n'aurait pas dû se dessaisir de la miniature, rejeter ainsi le pauvre petit moyen, le seul qu'elle possédait de pénétrer dans l'âme de son beau-père. Une lettre ne dit que ce que l'on veut dire ; une lettre, c'est l'expression de la volonté plus que du sentiment, et surtout cette lettre-là ! Comment donc, aveuglée par son lache désir, avait-elle pu croire un instant que cette lettre lui apporterait la pensée vraie du marquis, le battement de son cœur, le trouble que peut-être elle eût lu dans ses yeux.

A présent, il était trop tard, elle avait détruit l'occasion unique de savoir. Elle recevrait sans doute, dans quelques jours, un billet officiel; elle le lisait d'avance: « Mademoiselle, j'ai reçu la miniature et je vous en remercie; votre travail est très soigné et je ne puis vous reprocher de n'avoir pu atteindre une ressemblance que votre modèle ne vous fournissait pas. » Il ajouterait peut-être: « Quand vous voudrez passer à la caisse, vous y toucherez le prix de cette peinture. » Et tout serait dit!

« Ah ! Dieu ! Quelle irréparable sottise ! se répétait Madeleine désespérée; autant vaut renoncer tout de suite à mon œuvre, je ne puis pas, je ne suis pas de force à la mener à bien. J'ai été orgueilleuse, j'en suis punie et je dois encore m'estimer très heureuse si, par ma sotte imprudence, je n'aggrave pas la situation. »

Un coup de sonnette, un pas vif dans l'antichambre, arrachèrent Madeleine à ses sombres pensées. Elle courut à la rencontre de son mari, comme si elle eût craint quelque impossible indiscretion de cette chambre où elle venait de souffrir, de ces tentures toutes imprégnées de ses tristesses et de ses regrets.

— Bonjour, André, s'écria-t-elle gaiement par une de ces brusques réactions qui commençaient à lui devenir familières. Une bonne nouvelle : Frédéric nous invite ce soir au *Palace-Hôtel*, et, de là, nous irons au Bois. J'ai accepté, pensant que cela te conviendrait.

— Certainement, cela me convient, répliqua André en mettant un baiser sur le front de sa femme. Ça nous changera un peu; c'est plutôt monotone, le ministère, matin et soir; tu n'as pas l'air de t'en douter, petite Madeleine.

— Mais...

— Sans doute, tu n'y peux rien... Mais je me demande souvent si, à présent que, grâce à ton

oncle, notre situation pécuniaire est plus satisfaisante, il est vraiment bien utile que je m'impose cette corvée chaque jour. Songe donc, ce serait bien plus gentil de rester avec toi, de ne pas te quitter ; nous nous promènerions ensemble, nous irions aux courses, aux expositions, je t'accompagnerais dans les magasins. Est-ce qu'elle ne te tente pas, toi, cette vie-là ?

A mesure qu'André développait sa pensée, le sourire s'effaçait des lèvres de la jeune femme. A la question d'André, elle hésita d'abord, puis répondit lentement :

— Elle me tenterait, André, si j'étais sûre qu'elle te suffise.

— Ah ! bien ! si tu t'imagines que c'est le ministère qui me manquera.

— Peut-être !.... Que feras-tu toute la journée et tous les jours ?

— Mais... je te l'ai dit, nous sortirons ensemble, nous ne nous quitterons pas. C'est cela qui t'effraye ?

— Moi, non ! Tu sais bien que tout mon bonheur est en toi ; cette vie-là me rendrait heureuse ; je serais bien sûre de ne jamais la trouver ni longue ni monotone ; mais, toi, André, si tu t'ennuyais avec moi, toujours moi, rien que moi...

— Vraiment ? Voilà ce qui vous inquiète, madame ? s'écria-t-il joyeusement. Vous vous imaginez que votre étoile pâlira, au souvenir de mes collègues abandonnés ? Oui, bien sûr, je m'ennierai auprès de vous : vieille, laide, sotte et maussade, qui n'avez assurément rien pour me plaire. Êtes-vous assez coquette ! Comment vais-je punir ces jolies impertinences ? On ne vous aime pas assez, peut-être. Attendez...

Il emprisonnait les mains de Madeleine et criblait de baisers ses cheveux, son front, son cou, ses yeux.

— Lâchez-moi, lâchez-moi, disait-elle en riant.

— Non, certes : vous croiriez que c'est parce que je m'ennuie près de vous. Et d'ailleurs, madame, pour vous prouver le contraire, je vous déclare que je ne vous quitterai pas de la journée.

Il fallut bien en passer par là. Madeleine était trop ravie, au fond, de garder son mari si gai, si amoureux, pour être bien sévère. Quand elle lui eut fait promettre de retourner le lendemain à son bureau, elle se crut quitte avec la sagesse et s'abandonna à la joie de cette journée de tête-à-tête.

XII

Le lendemain matin, Madeleine achevait paresseusement sa toilette, tout en repassant dans son esprit les incidents de la veille, lorsque Lucile vint l'avertir que Mlle Chenevières était au salon.

— Faites-la entrer ici, commanda vivement la jeune femme, déjà fort émue de cette visite qu'elle n'attendait pas si tôt.

Et, sans prendre le temps de renouer ses longs cheveux répandus sur ses épaules, elle passa en hâte un peignoir et courut au-devant de la vieille fille.

— J'ai une lettre, murmura Mlle Céline en l'embrassant.

— Ah ! venez dans ma chambre, nous causerons plus paisiblement.

A peine la porte fermée, sans répondre à Madeleine qui la questionnait sur sa mère, Mlle Céline tira de sa poche une large enveloppe armoriée.

— Tenez, dit-elle, je l'ai reçue hier soir à neuf heures ; je n'ai pas osé venir tout de suite, à cause de votre mari. Il m'en coûtait de vous la faire attendre toute une nuit, mais j'ai cru plus prudent....

— Et vous avez eu bien raison, affirma la jeune femme en déchirant d'une main tremblante l'épais papier résistant... J'ai peur, mademoiselle... je n'ose plus lire à présent... S'il avait deviné qui je suis, s'il me allait traiter d'intrigante...

— Mais c'est impossible, ma pauvre petite, ne tremblez pas ainsi.

Madeleine tira lentement la feuille pliée de l'enveloppe ; une mince carte mauve s'en échappa et vint tomber à ses pieds.

Mlle Céline, plus prompte, la releva :

— Deux lettres, c'est bon signe ! Allons, courage, ma mignonne.

Par discréction, elle s'écarta, pendant que la jeune femme lisait, et, s'approchant de la fenêtre, elle examina longuement la petite rue calme.

La voix de Madeleine, tout près d'elle, la fit se retourner ; des larmes brillaient dans les doux yeux bruns.

— Ah ! mademoiselle, tenez, lisez ! Que je suis heureuse ! Le bon Dieu m'a exaucée, je l'ai tant prié !

— Moi aussi, murmura la vieille fille. Ainsi, cela va bien ? Quel bonheur ! Vous voulez que je lise ces lettres ?

Et, sur un geste affirmatif de la jeune femme, elle lut à haute voix :

« Mademoiselle,

« C'est trop peu de vous dire que votre œuvre est parfaite ; ce n'est rien que d'admirer votre incomparable talent : vous avez plus que cela, vous avez le génie du cœur, le don de Dieu, puisque vous avez pu animer d'une vie intense ce qui, hélas ! était mort pour nous et donner un peu de joie à ceux qui n'en attendaient plus.

« Si je n'avais craint d'être indiscret, je serais allé aujourd'hui même vous porter mes remercie-

ments ; soyez assez bonne pour vouloir bien venir les recevoir ici, et veuillez agréer, mademoiselle, l'hommage de mon profond respect.

« MARQUIS DE SAINTE-AVULE. »

Une fine écriture de femme couvrait la carte mauve :

« Merci, mademoiselle ; vous avez donné la douceur de pleurer à une pauvre femme qui croyait avoir épuisé toutes ses larmes ; vous ne saurez jamais, vous ne pouvez même soupçonner tout ce que vous avez mis de tendresse et de douleurs dans votre admirable travail. Que Dieu vous bénisse, mademoiselle, je le prierai pour vous, en le remerciant d'avoir inspiré votre esprit et guidé votre main. »

« MARQUISE DE SAINTE-AVULE. »

La voix de la vieille fille s'éteignit dans un sanglot. Madeleine, enfoncée dans un fauteuil, laissait couler ses larmes.

— Sommes-nous bêtes de pleurer comme ça ! s'écria tout à coup Mlle Céline. Réjouissons-nous au contraire ! Que je suis contente ! C'est fait, cette fois, vous méritiez si bien le succès. Qu'allez-vous leur répondre ?... Rien ! oui, vous avez raison. Habillez-vous vite, prenons une voiture, et courez leur dire : « C'est moi, Madeleine, la femme d'André. »

— Y pensez-vous ? mademoiselle, s'écria la jeune femme épouvantée. C'est impossible. C'est alors qu'ils me chasseraient comme une intrigante et que tout serait irrémédiablement perdu. Ils me repoussent par principe jusqu'ici, sans avoir rien de personnel à me reprocher. Que serait-ce s'ils savaient que je m'introduis chez eux par ruse ? Non, non, c'est impossible !

— Mais alors, qu'allez-vous faire ? Je ne comprends pas ; vous n'aurez jamais une meilleure occasion de vous faire connaître ! Non seulement M. de Sainte-Avule, mais encore sa femme, vous écrit une lettre toute vibrante de reconnaissance et d'émotion. On sent qu'elle vous serrerait dans ses bras si vous étiez près d'elle. Que voulez-vous donc de plus ? Ils ne peuvent pourtant pas, à vous qu'ils ne connaissent pas, raconter leurs peines de famille et avouer qu'ils seraient heureux de renouer des relations brisées. Je vous trouve déraisonnable, mon enfant ; il ne faut pas attendre l'impossible. A votre place, je ne tarderais pas une heure de plus ; j'irais me jeter aux pieds de la marquise et je lui avouerais tout.

— Peut-être avez-vous raison, mademoiselle, accorda Madeleine sans conviction. Tout ce que vous me dites est fort juste. Mais je ne puis pas, voyez-vous ; j'ai trop peur de tout briser. Songez donc, si je ne réussis pas, que l'on écrira à André. On l'accusera de m'avoir envoyée... et lui, alors, que dira-t-il ? S'il allait ne plus m'aimer ?

— Vous avez des idées folles, ma pauvre petite ; André, ne plus vous aimer !

Mlle Céline levait les bras au ciel dans une vénémente protestation :

— Vous êtes dans un état nerveux qui vous empêche de réfléchir, vous n'avez pas le sang-froid nécessaire pour examiner en face la situation et profiter de tous vos avantages.

Elle parla bien longtemps encore, s'efforçant mais en vain de convaincre la jeune femme.

Tout ce qu'elle put obtenir, c'est que Madeleine viendrait le jour même prendre conseil de Mme Chenevières.

— Et maintenant je me sauve, conclut-elle en embrassant Madeleine, et vous laisse achever votre toilette. Il est inutile que votre mari vous

retrouve exactement dans le même état que lorsqu'il est parti. Ce serait peu naturel ! Dites-lui seulement que je vous prie de venir goûter à la maison pour distraire un peu ma pauvre maman qui trouve les journées longues dans son fauteuil d'infirme. Adieu, ma mignonne. Courage, c'est déjà bien bon de penser que votre belle-mère demande à Dieu de vous bénir !

XIII

La conférence n'avait pas abouti suivant les désirs de Mlle Céline. Elle-même, après avoir tourné et retourné la question en tous sens, avait fini par déserter sa propre cause et s'était rangée, avec regret, à l'avis opposé ; quel dommage, pourtant, de laisser échapper cette occasion providentielle, cette chance inespérée d'émouvoir les parents d'André ! A part soi, elle trouvait que Madeleine manquait de courage ; mais comme Mme Chenevières avait déclaré qu'il y aurait imprudence et présomption à tout dévoiler à M. de Sainte-Avule, la bonne Céline avait incliné son jugement devant la sagesse maternelle.

Il fut donc décidé que Madeleine se rendrait le lendemain rue de Varenne. Son empressement ne serait pas excessif, puisqu'elle aurait laissé passer un jour depuis la réception de la lettre, et, d'autre part, elle mettait une courtoisie pleine de déférence à répondre sans tarder à l'aimable appel de M. de Sainte-Avule.

Il n'y avait point d'autre plan à préparer. Elle se comporterait suivant l'attitude du marquis et les circonstances impossibles à prévoir. Il fallait, certes, en profiter, mais non prétendre les contraindre ou les diriger, du moins pour le moment.

Avec moins d'autorité que l'infirme, la jeune femme parla dans le même sens, guidée par son instinct autant que par ses réflexions. Elle savait bien, du reste, que les événements n'avaient pas suivi le cours réglé d'avance par ses premiers projets. A quoi bon, dès lors, s'épuiser à préparer des phrases qui ne seraient jamais dites ? Elle irait et verrait.

— Et vous vaincrez, conclut avec enthousiasme Mlle Céline, heureuse de la réminiscence classique.

Sur cette parole d'espoir, Madeleine avait quitté ses fidèles amies et, dès le lendemain, elle sonnait de nouveau à l'hôtel de la rue de Varenne. Sans même la laisser s'asseoir, l'huissier accourut vers elle, empressé et familier.

— Je vais vous introduire tout de suite, mademoiselle. M. le marquis n'est pas encore monté ; mais il a dit de le prévenir si vous veniez. Je cours immédiatement l'avertir.

Il quitta la salle, où la jeune femme demeura seule quelques instants à peine.

— C'est fait, reprit-il, en revenant vers elle, j'ai téléphoné au rez-de-chaussée : M. de Sainte-Avule prie mademoiselle de descendre ; il la recevra chez lui.

— Mais, je ne sais pas... commença Madeleine interdite par la réalisation imprévue de ses plus chers désirs.

— C'est bien facile, expliqua l'employé avec bonhomie, vous n'avez qu'à descendre. C'est au rez-de-chaussée, la grande porte en face. Tout l'hôtel est à M. de Sainte-Avulç. Seulement, il a prêté cet appartement pour la Société qu'il a fondée il y a quatre ans.

Il ouvrit la porte et, se penchant sur la rampe forgée du large escalier :

— C'est là, indiqua-t-il en désignant au-dessous

de lui une invisible porte, il n'y a pas moyen de se tromper.

Génée par cette sympathie intempestive qui s'immisçait maladroitement dans sa conduite, Madeleine n'osa protester. Elle descendit lentement, très émue en songeant qu'elle allait se trouver à ce foyer d'où André était exilé pour elle. Elle allait franchir cette porte interdite, arrêter ses yeux sur les objets familiers, se mouvoir au milieu de ces choses aimées, maintenant pour lui étrangères et hostiles. Que de fois elle avait rêvé son arrivée dans la maison paternelle ! Elle y entrait, enfin, mais seule, fortuitement et sous un nom d'emprunt ! On accueillait l'inconnue, on eût repoussé la fille ! Une bouffée d'amertume lui monta au cœur. Elle eut envie de s'enfuir, de tout abandonner : le découragement de l'avant-veille la reprenait, mettant en déroute les faibles arguments qu'elle tentait encore de lui opposer.

« C'est une violation de domicile, une intrusion sous un faux nom, on ne me le pardonnera pas, mieux vaut partir et que le marquis n'entende plus parler de moi, il pensera ce qu'il voudra. »

Elle était arrivée au bas de l'escalier et, résolue, se dirigeait vers la porte de sortie quand, derrière elle, des pas se firent entendre et un domestique en petite livrée l'aborda respectueusement :

— Mademoiselle se trompe de porte ; si mademoiselle veut me suivre, M. le marquis attend mademoiselle.

Madeleine n'osa résister à la poussée des circonstances et pénétra dans une vaste antichambre entièrement tendue de vieilles tapisseries. Deux hautes fenêtres, ouvertes sur un jardin, jetaient un reflet clair sur les meubles sombres et massifs, tous anciens et de haut style. Mais quoique la jeune femme s'emplit avidement les yeux de ce qui l'entourait et qui avait jadis entouré André, elle

n'eut pas le temps de s'attarder aux détails, car, soulevant une portière en Gobelins, le valet de chambre l'introduisit dans un grand salon désert. Ils ne firent que le traverser, puis, ayant ouvert une porte, il s'effaça, la laissant sur le seuil d'une pièce de petites dimensions, moins pompeusement meublée que les précédentes. L'unique fenêtre entr'ouverte était drapée de cretonne claire, de même que les sièges anglais confortables et sans prétentions. Près d'une table carrée sans tapis, s'allongeait une chaise longue inoccupée.

Au bruit que fit Madeleine, une autre porte s'ouvrit en face, livrant passage au marquis. Il donnait le bras à une femme d'aspect jeune encore, sous ses cheveux blancs, à cause de ses yeux très noirs et de la finesse de ses traits. Elle était vêtue d'une ample robe de satin noir et marchait avec une extrême difficulté.

M. de Sainte-Avule s'était borné à saluer Madeleine d'un signe de tête et s'absorbait dans l'effort pénible de sa femme pour arriver à la chaise longue. Avec des précautions infinies, il l'aida à s'allonger, soulevant lentement les jambes de la marquise, soutenant son épaule. D'un mouvement instinctif, plus prompt que la pensée, Madeleine s'élança pour glisser un coussin sous la tête de l'infirmé, puis, ce geste spontané accompli, une si grande émotion lui vint d'avoir effleuré ces cheveux blancs, d'avoir rendu ce filial service à la mère d'André, qu'une larme monta à ses yeux.

— Merci, mademoiselle, merci, murmura la marquise, je vous demande pardon de vous offrir un tel spectacle, si peu en rapport avec votre fraîche jeunesse. Mais je voulais vous voir, vous dire encore merci pour votre admirable miniature. Vous ne pouvez comprendre combien elle nous est précieuse, quelle émotion elle nous a causée!

Elle se tourna vers son mari comme pour le prendre à témoin de ce qu'elle disait.

— C'est vrai, approuva-t-il, tout en observant la jeune femme dont il avait surpris le trouble.

— Lorsqu'on a eu comme nous, continua Mme de Sainte-Avule, l'affreux malheur de perdre tous ceux qu'on aimait, rien ne peut plus vous atteindre que ce qui vous parle d'eux. Vous m'avez rendu un instant de bonheur, mademoiselle, en animant ces inertes images d'un sourire, d'un regard que je ne reverrai plus... Vous pleurez? Oh! vous êtes bonne, je l'avais bien deviné, le talent seul n'eût pas été capable de faire ce que vous avez fait avec votre cœur sans vous en douter.

— Il est certain, dit à son tour M. de Sainte-Avule, que je n'aurais jamais cru qu'avec ces seules photographies, très médiocres en somme, vous puissiez faire des portraits d'une aussi saisissante ressemblance. Cela tient vraiment du prodige.

— Oui, à ce point que vous nous rappelez irrésistiblement quelqu'un avec qui mes filles n'avaient qu'une ressemblance de physionomie.

La figure du marquis se rembrunit, mais il répéta :

— C'est vrai; un talent comme le vôtre, mademoiselle, arrive à la divination.

Madeleine, confuse de ces éloges, tremblante aux sous-entendus qu'elle n'était point censée comprendre, ne trouvait rien à répondre; elle laissait les deux vieillards alterner leurs louanges et leurs remerciements. Sentant enfin que son silence durait trop, elle fit un effort pour parler :

— Je suis bien heureuse d'avoir réussi ces portraits, mais je ne mérite pas tant de compliments... J'ai fait de mon mieux, voilà tout.

La voyant toute rouge et embarrassée, le marquis sourit du même air bienveillant dont un mois plutôt il l'avait accueillie.

— En tout cas, vous n'avez plus à vous inquiéter de l'avenir ; votre voie est ouverte, vous êtes sûre d'un prompt succès. Très certainement, j'aurai, d'ici à quelques jours, d'autre travail à vous demander. Je parlerai de vous à nos amis, vous pouvez considérer votre carrière comme faite, et votre réputation aussi.

— Soyez certaine, mademoiselle, que nous nous y emploierons de grand cœur.

— Merci, madame, vous êtes trop bonne.

La marquise questionna alors Madeleine sur son art, s'efforçant de la faire un peu causer. Mais la jeune femme était trop troublée pour témoigner le moindre abandon ; elle redoutait à chaque instant une question embarrassante et, malgré l'aimable simplicité de ses hôtes, nuancée d'une imperceptible condescendance, elle avait une fébrile impatience de s'ensuir.

Aussi saisit-elle la première occasion pour se lever : un geste de lassitude de l'insirme.

— Je vous fatigue, madame, dit-elle vivement ; excusez-moi, je me retire.

— Mais non, du tout, protesta faiblement Mme de Sainte-Avule, tandis que son mari se levait à son tour.

— Je vous accompagne, mademoiselle.

Elle salua la malade, qui lui tendit la main, et sortit suivie du marquis.

— Mme de Sainte-Avule vous a dit, mademoiselle, que votre miniature avait pour nous une inappréciable valeur, aussi ne pourrons-nous jamais la payer à son prix : soyez bien convaincue qu'en vous remettant ceci, je ne crois pas acquitter ma dette.

— Mais, monsieur, ce n'est pas pour cela que je venais, balbutia Madeleine, sans pouvoir se décider à prendre l'enveloppe que lui tendait le marquis.

— Ne vous en excusez pas, ne vous troublez pas, mademoiselle; vous ne faites pas assez cas de votre talent; vous devriez en être fière, au lieu de rougir de l'employer. Croyez-moi, devenez un peu orgueilleuse; mon conseil n'est peut-être pas très évangélique, mais il est bon quand même et vous sera utile dans la vie. Adieu; je vous écrirai dès que j'aurai quelque chose à vous proposer.

Cette fois la jeune femme accepta l'enveloppe cachetée qu'il lui offrait d'un geste amical.

— Merci, monsieur. Adieu.

Elle s'éloigna, tout imprégnée, lui semblait-il, de cet air familial de cette atmosphère défendue dont elle rapportait, dans les plis de ses vêtements, quelques atomes à son mari.

XIV

Le congé d'André, qui obtint sans peine de son ministère six semaines de liberté, vint brusquement couper court aux négociations secrètes de la jeune femme. Elle ne pouvait invoquer aucun motif pour retarder ces vacances dont son mari se faisait une fête et elle se borna à écrire au marquis de Sainte-Avule qu'un voyage imprévu l'éloignant de Paris pour quelques semaines, elle espérait retrouver auprès de lui, à son retour, le même bienveillant appui.

Ainsi déchargée de tout souci, elle s'associa franchement à la joie d'André, heureuse, elle aussi, et soulagée de déposer le mystérieux fardeau dont elle s'était chargée. Ils partirent gaiement, comme deux collégiens en vacances, sans projets arrêtés, décidés à suivre leur fantaisie, à obéir à leurs caprices. L'accroissement subit de leurs res-

sources simplifiait les choses. Tous deux aimaient les voyages. Après un court séjour au Tréport, André, qui redoutait sans cesse de rencontrer d'anciennes relations, proposa à sa femme de partir pour l'Ecosse. Le lendemain, ils traversaient la Manche, par un temps radieux.

Tandis qu'accoudés au bastingage, ils regardaient silencieusement la côte de France se perdre dans une brume mauve, la même pensée leur venait à tous deux : pourquoi s'obstiner à forcer les coeurs fermés, les portes closes, pourquoi perdre sa vie, son amour, sa jeunesse, dans ce milieu hostile, s'enfermer comme des parias dans une solitude inavouable et farouche, rester pour toujours les prisonniers de dououreux souvenirs, d'impossibles espoirs ? Ne vaudrait-il pas mieux abandonner ceux qui vous repoussent et vivre ailleurs une vie nouvelle, dans la joie et le front haut ?

Chez André surtout, cette pensée s'aiguisait comme un glaive, au souvenir des récentes humiliations. Lui aussi, après avoir, au mariage Fulchier, entrevu son père, avait tenté un rapprochement. Sa lettre humble et douloureuse était restée sans réponse, et cet implacable silence l'avait profondément ulcéré. A ce même moment, le député Largier lui faisait don d'une fortune, aussi simplement qu'il lui eût offert un cigare. Lucignan se montrait plus que jamais attentif à plaire au jeune ménage. Et il lui prenait l'ardente envie de jeter au vent les cendres d'inutiles regrets, d'absurdes préjugés, de rentrer tête levée dans ce monde qu'il avait déserté, de lui imposer sa douce, son exquise Madeleine, de le faire juge, enfin, entre lui et ses parents.

Mais le respect ne se déracine pas d'un coup, il n'avait pas osé braver ainsi ceux dont l'autorité s'était brisée contre son amour, et s'il s'était

refusé à leur sacrifier son propre bonheur, il leur immolait lentement celui de la jeune femme. André était trop intelligent pour ne pas deviner en partie ce qui se passait dans l'esprit de Madeleine. Plusieurs fois, au début de leur mariage, elle s'était doucement plainte de l'isolement où il l'enfermait, et maintenant sa muette résignation lui serrait le cœur.

Aussi, pendant le voyage en Écosse, débarrassé de ses perpétuelles appréhensions, s'empressa-t-il, au contraire, de lier connaissance avec leurs voisins de table d'hôte, leurs compagnons de route. Son nom et l'argent qu'il dépensait largement facilitaient les relations. Il se sentait enfin rentré dans son élément, et si le voyage au pays des Stuarts eut moins d'intimité qu'en attendait Madeleine, il n'en fut pas moins pour le jeune ménage un véritable enchantement.

L'arrivée à Oban par les lacs et les canaux transporta Madeleine en plein rêve. Toute la journée elle avait cru retrouver des paysages connus en voyant défiler devant ses yeux ravis les poétiques rivages, les montagnes et les gorges, les bois mystérieux évoqués par Walter Scott. Elle aimait ces sites pittoresques et charmants qu'animait pour elle tout un monde de légendes. De lointains souvenirs, de vivaces impressions d'enfance, du premier coup l'attachaient à ce pays où elle ne se sentait pas étrangère. Avec un élan de cœur elle salua l'île Kerrero, les grottes de Fingal toutes proches et perdues dans les brumes du soir. Elle devinait ce qu'elle ne voyait pas et une joie nouvelle gonflait son cœur. André n'était pas moins satisfait, quoique son plaisir différât un peu de cause et de nature. Certes il goûtait les charmes du voyage et admirait les beaux points de vue. Mais il ne s'en laissait point impressionner. Chacun éprouvait la joie à sa façon. Il était plus

gai et Madeleine plus recueillie; mais leur amour leur faisait paraître identiques ces dispositions différentes.

Ils passèrent à Oban un mois délicieux. Ils y arrivaient décidés à jouir pleinement, sans souci, des quelques semaines de liberté qui s'offraient à eux. André avait rejeté loin de lui tous les souvenirs pénibles, toutes les amerîumes, toutes les humiliations, il avait momentanément rayé de sa pensée les douleurs secrètes, comme de sa vie la corvée lourde du travail quotidien. Il oubliait qu'il eût jamais été au ministère et que là-bas dans son pays, dans sa famille, il fut traité en étranger. La patrie accueillante et douce, c'était en ce moment la petite ville balnéaire, c'était le *Caledonian Hotel* où il était sûr de rencontrer la meilleure société. Aussi sa gaieté, son humeur légère et tendre ravaissaient Madeleine, elle retrouvait l'ami des anciens jours, celui de Lucerne et de Saint-Moritz, l'amoureux compagnon dont les attentions constantes lui étaient si chères.

Leur joie débordait et se traduisait comme chez les enfants par des rires et des baisers. Ils se taquinaient, se plaisantaient, les yeux rayonnants d'amour, les bras tendus aux caresses.

— Es-tu heureuse, Madeleine? Moi je suis ivre de joie! T'avoir ici, loin de tout, bien à moi, sans ministère, sans souci, sans ménage! Quelle robe vas-tu mettre ce soir? Il s'agit de produire une bonne impression dès notre arrivée.

Madeleine était de cet avis plus encore que ne le pouvait croire André. Elle sentait confusément qu'elle affrontait une épreuve. Il lui fallait, ici du moins, se faire admettre et accueillir. Elle savait que son mari voulait entrer dans cette société élégante qu'ils allaient rencontrer; elle devinait que sur elle retomberait la honte d'un échec, si par malheur il se produisait. Et, de toute son âme,

pour l'amour d'André, pour la sauvegarde de leur fragile bonheur, elle désirait séduire ces inconnus, tous, tous, les vieux lords à favoris blancs, les dames énormes et cramoisies, les misses maigres, et aussi les élégantes jeunes femmes, les aimables vieilles ladies, les beaux bébés aux boucles blondes.

Elle s'appliquait à sa toilette comme elle ne l'avait peut-être jamais fait. Elle s'attardait à gonfler ses cheveux légers, à nouer sur la robe de broderie la haute ceinture safranée, à cercler son cou du rang de perles, cadeau de mariage de Frédéric ; rompant avec ses habitudes de simplicité timide, elle chargea ses doigts de bagues, et prête enfin, après un dernier regard dans la glace, vint se présenter à son mari, sollicitant une approbation.

— Suis-je à votre goût, mon André ? demanda-t-elle, souriante.

— Vous êtes adorable, ma chère petite femme, jolie à rendre jalouses toutes les filles d'Albion.

Lui-même, sa toilette achevée, attendait la sonnerie du dîner. Il lui tardait de prendre contact avec ses compagnons de villégiature, de faire des relations, de rentrer dans la vie animée et mondaine qui lui manquait tant depuis une année. Il s'était fait monter le journal des étrangers et avait constaté avec un véritable soulagement que pas un nom connu n'y figurait. A part quelques Danois et Norvégiens, une famille suisse et un attaché militaire russe, la colonie était entièrement anglaise ou américaine. Il n'avait donc à redouter aucune rencontre fâcheuse, aucun rappel importun des soucis laissés en France ; lorsqu'il entra avec Madeleine dans la salle à manger étincelante, le premier coup d'œil jeté sur les longues tables le satisfit pleinement : tous les hommes en habit ou smoking, les femmes en toilettes claires, la plupart décolletées, une jeunesse nombreuse et animée,

c'était bien le milieu élégant et gai qu'il avait espéré. Il soutint avec assurance, sans le moindre embarras, les regards fixés sur lui ; Madeleine, un peu troublée, s'efforçait de n'en rien laisser paraître. Elle se sentait très observée, elle aussi, plus qu'André, car si les hommes admiraient sa beauté, les femmes détaillaient sa toilette et sa coiffure. Fidèle à son projet de conquête, elle cherchait l'occasion d'entrer en rapport avec sa voisine, une vieille dame toute rutilante de pierreries, et n'y parvenait pas, admirant à part elle l'aisance d'André, qui avait trouvé moyen déjà d'entamer la conversation avec ses vis-à-vis, deux jeunes filles bieuses qui semblaient goûter fort le nouvel arrivant.

La soirée n'était pas achevée qu'André avait ébauché quelques vagues relations suffisantes cependant pour autoriser le lendemain la reprise des conversations et l'échange de saluts dans les courtes rues très fréquentées de la petite ville.

En quelques jours ce fut presque de l'intimité. Le jeune ménage français eut les honneurs de la saison. Nul comme André ne savait être aussi galant, organiser une partie, prévenir un désir, entourer les femmes de ces mille soins qui font croire à chacune qu'elle est préférée. Aimable, léger, un peu frondeur, un peu moqueur, mais avec des paroles si douces, une ironie si peu amère, familier et respectueux à la fois, gai, facile à vivre, assez spontané pour avoir tout le charme de l'originalité, trop bien élevé pour en avoir les travers, il devint bien vite la coqueluche de ce petit monde. Il excellait dans tous les sports, tous les jeux, toutes les séductions. Il n'était pas dans l'hôtel une jeune fille qui n'enviait le sort de Madeleine.

La jeune femme aussi avait obtenu un réel succès. Moins brillante que son mari, moins

à l'aise surtout, elle avait cependant tout fait pour vaincre sa naturelle timidité et se mettre à l'unisson. Elle s'était liée avec deux jeunes Anglaises, misses Hollesford, dont la mère, lady Grâce, belle, exigeante et capricieuse, ne quittait guère un lit de repos, ce qui ne faisait pas très gaie la vie des jeunes filles. Aussi la société de cette élégante et jolie étrangère, qui voulait bien parfois passer une heure avec elles une broderie à la main, qui leur chantait des romances françaises, ou leur parlait des modes de Paris, fut-elle une vraie bonne fortune dans leur monotone existence. Elles attendaient impatiemment leur père lord Hollesford, retenu au Parlement, et dès son arrivée s'empressèrent de le présenter à Madeleine.

En vertu d'une incompatibilité d'humeur discrètement reconnue et admise depuis de longues années, lady Hollesford quitta Oban le jour même et dès lors il s'établit, entre les Sainte-Avule et les Hollesford, une de ces intimités étroites et passagères comme il s'en crée dans les villes d'eaux. Les jeunes filles, longtemps claquemurées dans un appartement morose, sous l'étroite dépendance d'une malade impérieuse et fantasque, éprouvaient une joie de délivrance et s'épanouissaient à la bonne humeur d'André, à sa gaieté entraînante et franche, à sa camaraderie légère tempérée de courtoisie. Pendant qu'elles se plisaient avec lui aux exercices violents, leur père, lui, s'attachait surtout à Madeleine : il aimait à s'asseoir auprès d'elle pendant que les autres s'évertuaient en de folles escalades ou de furieuses parties de tennis.

Il trouvait un plaisir singulier à la faire sortir de son silence réservé, à lui faire prendre conscience de ses idées, de ses goûts, à éveiller ce sens de l'esprit qui chez elle sommeillait encore à demi : il cherchait cette âme neuve et charmante.

De son côté, tout en défendant son intimité,

Madeleine goûtait le charme de ces causeries ; elle y trouvait une sorte de revanche et de réhabilitation à ses propres yeux, d'abord et surtout, elle l'espérait secrètement, aux yeux de son mari. Elle n'était donc pas inacceptable dans un milieu choisi, puisque lord Reginald Hollesford, membre du Parlement et pair du royaume, lui faisait l'honneur de s'occuper d'elle, de rechercher visiblement sa société, de préférer à toute autre sa causerie un peu « pensionnaire » et naïve, elle s'en rendait bien compte. Aussi lui savait-elle un gré extrême de ses soins qui la rehaussaient, la développaient, parachevaient en quelque sorte son éducation mondaine et intellectuelle. Sans vouloir trop le laisser paraître, elle ne demandait qu'à suivre ses discrètes indications, qu'à profiter des enseignements voilés qu'il se plaisait à lui glisser au cours de leurs fréquentes conversations. La voyant si attentive et gentiment docile, si fine aussi et prompte à le comprendre sans cependant rien perdre de son ingénuité, il se complaisait auprès d'elle à ce rôle d'éducateur amical, respectueux et protecteur qu'André n'avait jamais tenté de prendre.

Pourtant c'était à lui que même en ces innocentes coquetteries allaient toutes les pensées de Madeleine. C'était pour lui qu'elle était fière des hommages du grand seigneur écossais, et s'en paraît comme d'un anoblissement. Il lui semblait qu'elle était moins loin du marquis de Sainte-Avule maintenant, qu'elle oserait se présenter à lui avec plus d'assurance. Si seulement il avait pu la voir, fêtée et choyée par toute cette aristocratie anglaise que l'on dit si fermée et si hautaine ! Si, du moins, il pouvait, par je ne sais quel ricochet de circonstances, entendre lord Reginald parler de Madeleine ! Son impression se serait modifiée, elle n'était presque sûre ; il se serait dit qu'il pouvait

bien ouvrir sa porte à une femme admise et recherchée par un pair d'Angleterre ! Ces pensées et bien d'autres occupaient l'esprit de la jeune femme : elle se réjouissait de son succès et parfois, s'en désespérant, elle en savourait l'amère ironie. Que lui importaient ces empressements, ces hommages prodigues par des étrangers lorsque les deux seuls êtres qui tenaient en main son bonheur, le bonheur d'André, la repoussaient impitoyablement.

Quelquesfois, en dépit de ses résolutions, elle avait peine à se hausser au ton d'André, dont la joyeuse insouciance semblait bien avoir balayé tous les souvenirs. Il était tellement emporté par le tourbillon de plaisir créé par lui, qu'il ne remarquait même pas ces ombres passagères sur le front pensif de Madeleine. Joyeux, assaîré, tendre pourtant, il félicitait la jeune femme de ses succès et lui en était reconnaissant. Comme elle l'avait prévu et désiré, ils la rendaient plus précieuse encore à ses yeux, et le jour où le jeune ménage fut invité à Hollesford, André ne cacha pas sa joie.

— C'est à toi, petite Madeleine, que nous devons cet insigne honneur, lui dit-il en riant lorsqu'ils se trouvèrent seuls.

Ce soir-là elle sentit dans ses paroles, dans sa manière d'être avec elle, sous la tendresse coutumière, une nuance de considération qu'elle n'avait pas remarquée jusque-là. Et elle ne sut si elle éprouvait plaisir ou peine. C'était bien ce qu'elle avait voulu cependant ; mais certains coeurs sont ainsi faits que tout ce qui effleure leur amour est pour eux une souffrance. Elle sentait bien, elle, qu'elle aurait aimé avec la même ardeur, André pauvre, humble, humilié ; elle savait aussi que, fut-il monté sur un trône, elle n'eût pu l'aimer davantage.

XV

Dans cette vie facile et gaie, les semaines s'écoulèrent trop promptes, et André fut stupéfait quand, un matin, Madeleine, avec un petit soupir, lui demanda :

— Crois-tu que nous serons encore ici jeudi prochain pour la partie de pêche ?

— Pourquoi n'y serions-nous pas ? T'ennuierais-tu, par hasard ?

— Je suis ravie, au contraire. Mais il y a un mois que nous sommes à Oban ; nous avions perdu une semaine en route ; il faut bien songer au retour, si tu veux être exact au ministère.

— Laissons donc le ministère ! s'écria André avec un geste insouciant. Pourquoi nous créer d'inutiles entraves ? A quoi nous sert le ministère, je te le demande, sinon à nous séparer, à encombrer et paralyser notre vie ? Ce ne sont pas les quelques louis qu'il me donne par mois qui nous enrichissent beaucoup. C'est les payer trop cher que d'y consacrer onze mois sur douze. Non, non, crois-moi, garde ton mari qui ne veut plus te quitter et restons ici jusqu'à ce que le froid nous chasse : alors, nous irons en Italie, en Grèce, où tu voudras.

Sans permettre à Madeleine les protestations qu'il devinait sur ses lèvres, il continua d'une voix persuasive :

— Et même, tu ne devines pas ce que j'ai pensé : nous devrions congédier nos domestiques, ou faire venir ta femme de chambre si tu le désires ; envoyer nos meubles à la campagne, puisque nous voici châtelains, et rendre notre appartement. Nous serions libres comme l'air, ce

serait délicieux. Qu'en dis-tu ? Moi, cela me séduit tout à fait.

Madeleine réfléchissait, ne sachant parer ce coup inattendu, cherchant à quoi appuyer sa résistance.

Si grande était sa surprise de la soudaine proposition d'André, qu'elle ne savait quel obstacle lui opposer tout d'abord. Elle ne voyait que le vrai, le seul, l'insurmontable empêchement, le devoir qui la rappelait en France et l'y retiendrait un temps illimité. Et dans l'affolement de sa pensée tumultueuse, dans son effort à chercher un prétexte plausible à sa protestation, elle perdait tellement tout son sang-froid qu'elle ne put que balbutier :

— Quelle singulière idée ! Ce serait charmant, bien sûr ; mais cela ne se peut pas.

— Pourquoi cela ne se peut-il pas ? précisa André, un peu irrité de la contradiction.

— Mais... il faut bien avoir un chez soi, nous ne pouvons pas vivre toujours à l'hôtel.

— Pourquoi pas ; si l'on s'y plaît ? D'ailleurs, nous pourrons toujours, si l'envie nous en prend, aller chez toi, en Bourgogne.

— En hiver, ce n'est pas très gai !

— C'est pour cela qu'il vaut bien mieux aller chercher le soleil ou la fraîcheur, suivant les saisons, dans les plus beaux pays du monde. Pourquoi limiter nos joies et ne pas profiter de notre liberté ?

— Alors, cela ne te ferait rien à toi d'abandonner notre nid ? demanda Madeleine qui s'énervait dans cette lutte, d'aller toujours de ville en ville, d'hôtel en hôtel, comme des bannis, comme des exilés ?

André eut un tressaillement.

— Moi, je ne puis comprendre cette vie-là, continua-t-elle, la voix émue ; je suis casanière, j'aime les vieilles choses que j'ai toujours vues, les vieux

meubles que je connais depuis si longtemps qu'ils s'animent pour moi de leurs souvenirs ; j'aime ma maison, j'aime mon foyer, j'aime enfin tout ce chez nous que notre amour a fait si doux. Non, je t'en supplie, André, ne le quittons pas encore ; nous verrons plus tard, quand je me serai accoutumée à cette idée de vie errante, mais à présent... je ne puis pas.

— Je ne veux pas t'imposer ma volonté, ma chérie ; mais j'avoue que je ne te comprends pas. C'est notre amour, tu me l'as dit, qui est toute la douceur de ce *home* que tu aimes tant : nous l'emportons avec nous ! Voyons, terrible enfant, nous sommes-nous moins aimés depuis notre départ de Paris ? As-tu été moins heureuse ?

— Je ne dis pas cela, André ; mais nous menons une charmante vie de vacances, nous nous échappons de l'existence ordinaire : cela ne peut durer toujours ainsi !

— Pourquoi donc, puisque nous sommes heureux, douce entêtée ?... Ah ! tu n'as rien à répondre ? T'ai-je convaincue, enfin ? Et veux-tu nous laisser perdre le bonheur qui s'offre à nous ?

Madeleine, sourde à ces prières, secouait lentement sa jolie tête brune.

— Non, je t'en prie, sois indulgent ; accorde-moi au moins une saison pour m'habituer à cette idée. Nous verrons l'été prochain. Rentrons paisiblement à Paris, mon André ; je te le demande. On ne peut pas prendre une pareille décision du jour au lendemain.

— Il te faut assembler ton conseil de famille, riposta le jeune homme avec un peu d'humeur, savoir ce qu'en pensent l'oncle Largier et Lucignan, Mile Chenevières aussi, peut-être ?

Madeleine ne répondit pas. Elle sentait, sans bien se l'expliquer, qu'elle causait à son mari une vive déception ; mais poussés par de secrets

mobiles, ni l'un ni l'autre ne se résignaient à céder.

— Allons, il ne faut pas empoisonner nos derniers jours de congé, dit tendrement Madeleine qui ne pouvait supporter le regard assombri d'André.

Très caline, elle vint l'embrasser et lui murmurant de vagues excuses et d'incertaines promesses.

— Il ne faut pas m'en vouloir, mon André, je suis une petite fille un peu sotte. Tu me parles tout à coup de bouleverser notre paisible vie pour aller courir le monde ; il y a bien de quoi me surprendre ! Laisse-moi le temps de m'examiner, de me façonner une âme aventureuse ! Qui sait ce que tu prémedites à présent ? Tu vas peut-être m'offrir la traversée du Sahara comme distraction de haut goût ou quelque autre plaisir de ce genre. Ne te fais pas d'illusions, mon pauvre ami ; il n'y a pas en moi l'étoffe d'une Mme Dieulafoy, je ne suis pas née exploratrice ; accorde-moi au moins quelques mois de préparation. Je vais charger Frédéric de m'entraîner.

— Chère méchante, qui fait semblant de ne pas comprendre, grommela André.

Mais il était désarmé, et pour le moment, du moins, Madeleine avait remporté la victoire.

Ils rentrèrent donc à Paris vers la fin d'août, après un court séjour à Hollesford dont l'hospitalité princière aviva encore tous les regrets d'André. Sans vouloir précisément revenir sur la concession que lui avait arrachée Madeleine, il tenta cependant de la rallier à son désir et chaque fois se heurta à un parti pris qui l'irritait d'autant plus qu'il y était moins habitué. Le retour en France lui semblait plutôt un exil : ses appréhensions se doublaient de toutes les rancœurs de l'année précédente. Aussi, dès son arrivée, il jugea la grande ville ennuyeuse et maussade. Jamais encore il n'y

avait passé les mois de gros été et il ne connaissait pas l'aspect triste et délaissé des grandes rues désertes, traversées seulement par des bandes d'étrangers aux costumes inélégants, aux gestes heurtés ; Paris, abandonné par ses habitants à l'envahissement des agences économiques, les voitures de maître remplacées par les grandes tapisseries arrêtées devant tous les musées, les arbres brûlés de soleil, les parterres précocement fanés, l'atmosphère lourde de chaleur malsaine. Tout contribuait à aggraver chez le jeune homme le regret de n'avoir pu suivre son désir, et il en concevait, malgré lui, contre Madeleine, une sourde irritation.

L'isolement forcé lui paraissait plus pénible encore après ces quelques semaines où il s'était replongé (avec quelle joie !) dans son ancienne existence de plaisirs et de succès mondains. Un lourd dégoût s'emparait de lui. Il s'ennuyait.

Cet éccœurement fade le suivait partout dans la monotonie de ses journées trop régulières. Au ministère, où il avait mollement repris son insipide besogne, dans les longues avenues poussiéreuses, aux terrasses des cafés où il s'arrêtait parfois maintenant, chez lui aussi, où la tendresse attentive de Madeleine lui paraissait un peu puérile dans ses manifestations. Sa bonne volonté à le distraire, à l'égayer, l'agaçait : il n'était plus un enfant, qu'une promenade aux Jardin des Plantes console de tous ses chagrins !

Il n'épargnait pas les allusions à la vie si différente qu'ils eussent pu adopter sans un inconcevable caprice de la jeune femme. Elle se taisait et laissait passer la boutade, mais à tous deux les jours semblaient longs et pesants.

Dès son retour, Madeleine avait été voir ses vieilles amies de la rue Demours, et n'y ayant trouvé aucune lettre du marquis de Sainte-Avule,

elle était passée à la Société. Tout était provisoirement fermé. La concierge lui apprit que les Sainte-Avule étaient partis pour les eaux et qu'en leur absence le bureau ne s'ouvrirait que deux fois par semaine. Il n'y avait qu'à attendre.

Le député du Var était en tournée chez ses électeurs ; Lucignan voyageait en Suisse : privée de tout secours, de toute occupation, très peinée de l'humeur sombre de son mari, la jeune femme se débattait contre les plus tristes impressions.

Aussi eut-elle presque un cri de joie quand, en rentrant chez elle, un soir, après une maussade promenade avec André, la femme de chambre lui remit une carte cornée : « Vicomte de Montlosson, lieutenant au 1^{er} régiment de dragons », et au-dessous, ajouté à la main : « Détaché au ministère de la guerre. »

D'un geste joyeux, elle tendit la carte à son mari.

— Voilà qui va vous faire plaisir.

— Montlosson ? A Paris ? Quelle chance ! s'écria-t-il, immédiatement transformé. Brave garçon, je suis bien content de le revoir. J'irai demain matin au ministère.

— Invitez-le à dîner. Voulez-vous ?

— C'est cela. Je suis bien aise de le savoir à Paris.

— Moi aussi.

— C'est un si excellent ami !

— Oui, votre témoin à notre mariage.

— N'est-ce pas que vous l'aviez trouvé charmant, si simple, si bon garçon ?

Il se lança dans un chaleureux éloge de l'ami qui avait bien voulu lui prêter son concours en cette grande circonstance.

Madeleine approuvait, trop heureuse de voir se ranimer les traits mornes d'André pour s'attarder à la fine blessure que lui causait le ton d'incon-

ciente supériorité avec lequel il célébrait la cordialité, la bienveillance, l'aimable bonhomie de celui qui avait consenti à servir de témoin à leur mariage ; sans prononcer, certes, aucun mot blessant, il exagérait imperceptiblement la gratitude que méritait un tel service. Madeleine se raidissait pour n'en pas souffrir. Elle se rappelait ce beau grand garçon aux allures militaires, au franc sourire, qui dépassait André d'une demi-tête, et ne parlait que courses, élevage, chasses et chevaux. Elle se souvenait, avec une nuance d'embarras, des compliments trop peu voilés dont il l'encensait ; elle n'aimait que les discrets hommages et se troublait vite d'une admiration trop marquée.

Gilbert de Montlossen lui avait paru dépasser la mesure, mais que lui importait, après tout ? Son nom seul avait effacé les rides du front d'André, avait dissipé le pli amer de ses lèvres, l'expression lasse et désabusée qui avait résisté à ses caresses à elle, à ses tendres efforts ! Madeleine ne voyait qu'une chose : André était heureux !

A dater de ce jour, en effet, il ne rapporta plus, dans le petit appartement où l'attendait Madeleine, la lasse indifférence ou les agressives allusions, mais il se fit parfois bien longtemps attendre. La jeune femme n'osait plus l'aller chercher à la clôture des bureaux, depuis qu'un soir, après avoir plus d'une heure épié vainement sa sortie, elle était rentrée tout anxieuse chez elle, pour y trouver les deux amis qu'impatientait son retard. André avait coupé court un peu brusquement aux explications de sa femme comme s'il eût été gêné devant l'officier de cette affection inquiète et prévenante, et elle comprit qu'elle devrait désormais modérer les élans de son cœur et réfréner son amour suivant les règles mondaines.

Bientôt il prit l'habitude d'amener constamment à l'improviste Gilbert déjeuner ou dîner chez lui.



— Vous aurez soin que ce soit toujours très bien. Gilbert aime les plats fins et les bons vins, avait-il dit, et je crois qu'il serait un peu étonné de la simplicité de notre ordinaire. Il est habitué à un tout autre genre. C'est pour cela que je vous préviens. Pour votre toilette aussi, soyez toujours élégante. Dame! je tiens à ce que ma petite femme soit tout à fait à son avantage!

Sous le mot caressant, Madeleine avait bien senti l'embarras, une sorte de confusion mauvaise de sa simplicité de petite bourgeoise. Elle n'avait rien dit, pourtant, qui révélât sa peine. Un an plus tôt, quand Gilbert était venu pour leur mariage dans la grande maison de famille sans tourelles ni prétentions, André n'avait pas fait de telles recommandations, il ne l'avait point priée d'être élégante ni de surveiller les menus. Il l'aimait alors d'un amour absolu, elle était tout, uniquement... Maintenant, on lui demandait de plaire à l'ami, de lui faire la table bonne et la maison attrayante.

« Après tout, pensait-elle mélancoliquement, ses parents avaient peut-être raison. Je ne suis pas la femme brillante qui lui aurait convenu ! Pourtant, personne jamais n'eût pu l'aimer davantage. »

Par amour pour André, elle voulut charmer Gilbert ; elle reléguâ dans les armoires les simples robes d'intérieur en souple lainage blanc qu'elle affectionnait, pour y substituer de pimpantes toilettes de dentelles et de satin. Elle passa chaque matin de longs moments à combiner un menu ou à organiser une installation plus coquette. Elle proposa même à son mari, qui accepta avec empressement, d'adoindre un valet de chambre aux deux femmes qui composaient jusque-là tout leur service.

Tant de soins ne furent pas perdus : Montlosson s'acclimata très bien chez les Sainte-Avule ; il y

vint presque chaque jour ; quand il repartait après déjeuner, André sortait presque toujours avec lui.

— Adieu, mon amie, je vais partir avec Gilbert, nous serons route ensemble. A ce soir, disait-il à Madeleine, d'un ton léger.

Quelquesfois l'un ou l'autre des jeunes gens lui offrait de les accompagner. Elle acceptait alors, mais craignant de les gêner, elle s'enfermait dans une réserve excessive, dont bientôt ils n'essayèrent même plus de la faire sortir. Tout son prestige d'Oban était évanoui et toute son assurance tombée.

Le grave secret qu'elle cachait à son mari avait, plus qu'elle ne l'eût cru, détruit leur intimité ; et même dans les bons moments, quand il lui revenait amoureux et gai, elle n'osait pas lui dire sa peine, sa terreur de le voir se détacher d'elle, pour retourner avec Gilbert à cette ancienne vie qui lui était fermée. Pourquoi empoisonner par des reproches ou des regrets ces douces heures trop rares ? Pourquoi faire imprudemment prendre conscience à André de sentiments qu'il ne s'avouait peut-être pas ?

Madeleine était devenue très réfléchie, très femme depuis quelques mois, mais aussi sa belle confiance naïve, son candide optimisme étaient fortement ébranlés.

Elle se sentait si triste, si isolée, qu'un jour, répondant à une lettre de Frédéric, elle ne put complètement retenir sa pensée. Après les trois premières pages banales où elle avait grossi son écriture, dans les lignes élargies, pour lui parler du temps et autres insignifiances, brusquement sa plume redevenue fine et alerte laissa échapper un involontaire appel.

« Quand reviendrez-vous enfin, cher oncle Fred, vous manquez terriblement à votre petite Madeleine. André se console de votre absence avec M. de Montlossen ; mais, pour moi, personne ne peut vous remplacer. »

Le surlendemain soir, André, qui avait ramené Gilbert pour le dîner, proposa mollement à sa femme de venir avec eux dans un café-concert. Durant le repas, il n'avait guère été question que de choses ou de gens complètement étrangers à Madeleine. Aussi, un peu froissée déjà, sentait-elle plus vivement la nuance de désintérêtissement dans l'offre polie d'André. Elle refusa :

— Non, merci, je crois que pour tous il vaut mieux que je reste, vous serez plus libres, et moi je passerai très bien ma soirée, seule ici.

André la regarda d'un air stupéfait. Si légère que fût la boutade, elle était tellement en dehors des habitudes de Madeleine qu'il ne savait que penser. S'il eût été seul avec elle, il l'aurait questionnée, elle aurait, en ce moment d'énerverment, laissé échapper l'amertume de son cœur et un baiser eût pour toujours, peut-être, dissipé le malentendu menaçant leur bonheur. Mais Gilbert était là.

— Comme vous voudrez, dit enfin André. Je ne veux pas vous contrarier, je pensais vous amuser au contraire...

— Nous ne tenons pas à sortir, madame, dit à son tour l'officier, et une soirée passée auprès de vous ne pourra jamais nous paraître trop longue.

— Non, non, protesta Madeleine, qu'irritaient tous les mots de Gilbert, fussent-ils les mieux intentionnés, je vous en prie, ne changez rien à vos projets. Vous voulez sortir, sortez donc, je suis habituée à la solitude.

Hésitant, André la regardait avec une vague inquiétude. Gilbert s'avança sur le balcon pour allumer une cigarette opportune.

— Tu n'es pas souffrante ? demanda tout bas le jeune mari.

— Non, merci. Je t'assure, je n'ai pas envie

d'aller là-bas, voilà tout ; amuse-toi bien et excuse-moi.

Elle l'embrassa longuement sur le front, adossée à son fauteuil.

Il lui saisit les mains :

— Comme tu as chaud, n'as-tu pas la fièvre ? Il faudrait me le dire, mon petit ? Bien sûr, tu n'es pas malade ?

— Non, non, répondit-elle en riant joyeuse, au fond, de sa tendresse inquiète, j'ai mes nerfs... Cela vous étonne ?... N'est-ce pas très élégant d'être nerveux ? L'égalité d'humeur est une vertu bourgeoise, qui manque totalement de chic.

Heureuse maintenant, jouissant de son empire ressaisi, elle s'amusait à le taquiner, espièglement.

Mais déjà Montlossen, croyant l'explication terminée, faisait un pas dans le salon. Le même soi amour-propre les domina en sa présence, les empêchant de revenir sur ce qu'ils avaient dit. Et, à cause de Gilbert, André sortit à contre-cœur, désolé de laisser Madeleine, tandis que Madeleine restait, avec un lourd regret de ne point accompagner André : bizarre respect humain qui paralyse les inspirations d'indulgence pour affermir, au contraire, en leur donnant consistance, les fugitifs élans de rancune ou d'égoïsme.

Son mari parti, toute sa courte joie envolée, Madeleine s'étendit sur sa chaise longue, dans l'obscurité d'un petit salon nouvellement aménagé. Elle aurait aimé cette pièce élégante, si ce n'eût été à l'occasion de Gilbert qu'André en avait achevé l'ameublement incomplet.

Elle l'avait en horreur, ce Gilbert, qui toujours se glissait entre eux, cet ami des vieux jours, qui heure par heure, lui reprenait André, et contre lequel elle ne pouvait rien, pas même arguer de son antipathie pour espacer les invitations, car, elle n'en doutait pas, ce serait elle encore qui y

perdrait. André la jugerait capricieuse, et si Montlossen venait moins souvent, c'est qu'André irait davantage chez lui. Mieux valait supporter sa peine sans se plaindre, et il était dur de toujours réprimer ses tristesses et ses craintes.

Elle aurait trouvé auprès des dames Chenevières la plus douce compassion, mais leur jalouse amitié eût été prompte à blâmer André, et Madeleine n'eût pu supporter d'entendre formuler contre lui le plus léger reproche.

A retourner sans trêve les idées douloureuses qui hantaient son cerveau, la jeune femme s'énervait de plus en plus ; elle sentait les larmes lui monter aux yeux, quand tout à coup une porte s'ouvrit dans le salon voisin et presque aussitôt le valet de chambre vint lui annoncer M. Lucignan. D'un bond elle fut sur pied et courut vers lui avec une exclamation joyeuse :

— Oh ! la bonne surprise ! s'écria-t-elle en se jetant comme une enfant au cou de Frédéric, tout interdit d'un tel accueil. Que je suis contente de vous revoir ! Je vous croyais encore en Suisse ! Je vous ai écrit hier à Lucerne.

— Avant-hier, rectifia Frédéric, sans cela je ne pourrais pas encore être ici.

— Vous êtes revenu pour moi ? Mais non, il ne fallait pas. Que vous ai-je donc écrit, mon Dieu ?

— Oh ! rien de grave, affirma le jeune homme, en souriant de son émoi ; seulement vous me faisiez l'amitié de remarquer mon absence, et j'ai été si heureux de songer que quelqu'un attendait mon retour que je suis parti le jour même. Voilà tout ! C'était, du reste, bien le moment de revenir à Paris. Ne vous excusez donc pas, petite Madeleine !

— Cher oncle Fred, je vois que vous m'aimez bien, murmura-t-elle, tout attendrie.

— Oui, je crois que je vous aime bien, répondit-

il, toujours avec son bon sourire. Laissez-moi vous examiner dans votre belle toilette. Avez-vous du monde, quoique je ne voie personne ?

— Non, seulement André me trouvait trop simple ; nous avons été très mondains à Oban et j'en ai gardé un certain goût de fransreluches ; ce soir, M. de Montlossen est venu dîner avec nous et je lui ai fait les honneurs de cette robe de dentelle.

Elle altérait un peu la vérité, ne voulant pas avouer ce qui l'avait intimement froissée dans le désir de luxe exprimé par André. Mais Frédéric remarqua le regard presque embarrassé qu'elle jetait sur sa vaporeuse toilette claire.

— Moi, vous savez, ajouta-t-elle, comme pour une excuse, j'aimais mieux mes petites robes de laine. Mais il paraît que j'étais trop simple.

— Vous avez bien raison d'être élégante, répondit Frédéric. La toilette vous va à merveille.

Il sentait confusément qu'il avait touché un point douloureux. Il trouvait Madeleine pâlie et triste et ne savait au juste ce qu'il fallait lui dire.

— André va-t-il bien ? demanda-t-il.

— Oui, merci. Il est sorti avec son ami. Mais asseyez-vous donc, vous n'allez pas partir parce que vous me trouvez seule ?

Sa voix se faisait humble et caressante.

— Alors, vous étiez là à rêver dans le noir ? questionna Frédéric, montrant la porte ouvrant sur le petit salon. Faut-il vous gronder, comme quand vous étiez petite fille ? C'est très laid d'être paresseuse, on perd du temps, d'abord, ce qui est le moindre mal, puis on laisse l'esprit vagabonder à tort et à travers ; on se monte la tête, on se fait du chagrin et on reçoit, les yeux pleins de larmes, un pauvre voyageur malencontreux. Est-ce vrai ?

— Non, ce n'est pas vrai ; vous n'êtes pas malencontreux.

— Et... le reste?

Madeleine rougit et baissa la tête sous la douce gronderie.

— Peut-être, murmura-t-elle.

Frédéric s'était assis près d'elle sur l'étroit canapé.

— Mon pauvre petit, il ne faut pas être malheureuse, voyez-vous, j'en aurais trop de chagrin. C'est sérieux ce que je vous disais, le désœuvrement ne vaut rien à l'âme, et les journées sont longues à ne rien faire. Vous devriez vous occuper, sortir un peu. Pourquoi êtes-vous restée seule ce soir?

— J'ai eu tort, je le sais bien; mais je ne le regrette pas, puisque vous êtes venu. Oui, j'ai refusé d'accompagner André parce qu'il allait au Casino de Paris, avec ce Gilbert que je déteste.

— Pourquoi le détestez-vous? Qu'a-t-il fait?

— Rien; seulement il est toujours là à parler avec André de gens que je ne connais pas, de choses dont je ne sais rien: de chevaux, de courses, de paris, de chasses à courre.

Lucignan ne souriait pas de l'animation inaccoutumée de Madeleine à avouer ses griefs; avec la divination prompte de son cœur, plus encore que par le raisonnement de son esprit très fin, il entrevoyait ce que ces quelques mots recouvraient de souffrances, d'intimes froissements, d'angoisses et d'appréhensions; il sentait que les phrases banales d'encouragement qu'il avait d'abord tentées à tout hasard ne pouvaient que l'irriter ou accroître cette impression d'abandon où elle se débattait.

Madeleine pourtant ne se livrait pas tout entière et il hésitait à pénétrer malgré elle plus avant dans son cœur. Pourtant, l'heure était favorable. L'énerverement de Madeleine, la complicité de leur solitude assurée, la nuit même qui entraînait par les fenêtres entr'ouvertes et, dans leur petit coin

écarté, triomphait sans peine de la lumière voilée des lampes, tout concourait à vaincre les résistances, à assouplir les ames dans la douceur de l'intimité. Fredéric même ne se sentait plus aussi maître de lui.

Presque involontairement, il saisit les mains de la jeune femme et, l'attirant plus près de lui, murmura, la voix altérée :

— Madeleine, ma chère petite, un jour vous êtes venue m'offrir votre confiance; vous aviez raison et j'ai eu tort, moi, de la repousser, par le plus sot des scrupules. Oubliez cette heure mauvaise où vous avez douté de moi. Vous souffrez, je le vois, et j'en suis torturé. Je sais bien que je suis impuissant à vous guérir, mais parlez-moi quand même, pauvre chère amie. Que je sois au moins votre confident, puisque je n'ai pu être rien autre...

Un frisson passa dans les mains de Madeleine qu'il tenait toujours emprisonnées dans les siennes.

— Oui! j'ai du chagrin! avoua-t-elle dans un sanglot. Vous êtes bon, vous, Frédéric, vous m'aimez; vous comprendrez ma peine, si vous ne la connaissez déjà. André m'échappe, André s'en va! Peut-être déjà regrette-t-il de m'avoir épousée! Pour moi, il a rompu avec sa famille, avec ses relations, avec toute sa vie passée, et, à présent, il trouve le sacrifice trop grand... Oncle Fred, je suis bien malheureuse ! Je ne savais pas, moi, que d'être sa femme le rejeterait ainsi loin des siens. Je n'ai rien vu, je n'ai rien compris alors, quand il était encore temps. Si vous saviez comme je l'aimais! Et pourtant si j'avais pu prévoir ce qui arrive aujourd'hui, je me demande si je ne l'aurais pas repoussé. Je serais morte de chagrin, cela eût mieux valu pour tous. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'on souffre à voir jour à jour s'écouler cet amour qui est la vie même, sans rien, rien

pouvoir pour le retenir. N'aimez jamais, Frédéric, on est trop malheureux...

Elle s'arrêta pour essuyer ses yeux, sans que Lucignan, très pâle, répondit un seul mot. Par instant, il serrait nerveusement la main que lui avait laissée Madeleine ; mais elle était trop émue de laisser s'échapper enfin sa peine si longtemps contenue, pour s'apercevoir de l'émotion du jeune savant.

— Parfois, reprit-elle, André est doux et tendre comme autrefois ; il m'aime encore... par moments ; ce sont les dernières gouttes de ce fleuve de bonheur que je croyais intarissable ; je voudrais les retenir au prix de mon sang, mais elles glissent entre mes mains pour se changer en larmes.

Et, passant du lyrisme de sa douleur au détail précis de ses craintes, elle poursuivit :

— Je vois venir le jour où il ne rentrera pas pour déjeuner ; si souvent déjà il se fait attendre ; je vis dans la terreur de la fatale dépêche qui me dira : « Dinez sans moi. Gilbert me retient. » Puis, comme aujourd'hui, il me laissera seule toute la soirée, pour aller à ses anciens amis qui l'entraîneront dans leurs parties et dans leurs fêtes. Il rougit de moi. Il ne m'aime plus.

Elle laissa tomber sur l'épaule de Frédéric sa tête brûlante et pleura longtemps sans rien dire. Le jeune homme respectait son silence. Par un suprême effort, il domptait l'envie passionnée de la prendre dans ses bras, de couvrir de baisers ce front qui s'offrait à ses caresses, de lui crier son amour, de l'en enivrer à cette heure de désespérance où elle avait tant besoin de tendresse. Lui aussi pleurait l'irréparable !

Doucement, à voix basse, il répétait, bouleversé de ses larmes :

— Ma petite Madeleine, ma pauvre petite Madeleine !

Ces simples mots finirent par la calmer.

Quoiqu'il ne dit rien de plus, Madeleine sentait près d'elle une immense compassion, une protection aussi, un appui sûr et ferme qui ne lui manquerait jamais. Elle n'était plus seule à souffrir, perdue dans la multitude indifférente. Quand elle serait à bout de forces, elle irait trouver Frédéric et n'endurerait plus ce supplice surhumain pour une enfant de vingt ans, de cacher à tous et toujours sous son front serein la torture de son cœur, mais elle ne voulait pas qu'il jugeât trop sévèrement André et déjà, rétractant à demi ses douloureux aveux, elle cherchait à l'excuser.

— Je suis un peu responsable de ce qui arrive, dit-elle; j'ai commis une grosse sottise qu'André a peine à me pardonner et qui m'ôte tout droit de me plaindre.

— Qu'avez-vous donc fait? questionna Frédéric un peu inquiet.

— Voici: nous avons mené une vie charmante à Oban, très gaie, très animée, comme je vous l'ai écrit. André était si content que, à la fin de son congé, il voulait envoyer sa démission au ministère, rendre notre appartement et vivre à l'étranger, en voyageant, ou s'arrêtant, suivant le désir du moment.

— Cela eût peut-être mieux valu, en effet, approuva lentement Frédéric. Pourquoi n'avez-vous pas accepté?

— Je reconnaissais aujourd'hui mon tort. Mais alors, si séduisant que fût ce rêve, je ne me suis pas cru le droit de l'accueillir. J'en avais fait un autre bien plus irréalisable; j'aurais tant voulu détruire le grand obstacle à notre bonheur, celui que l'éloignement n'eût fait que pour un temps oublier à André.

— Vous vouliez vaincre l'hostilité de ses parents. Mais comment vous y prendrez-vous? Vous ne les connaissez même pas.

— Si ! je les connais !

Elle raconta alors longuement ses tourments, ses projets, ses efforts et ses peines de l'été précédent.

Quoiqu'il n'eût pas grand espoir en sa réussite, il admirait la vaillance d'un tel amour que ne rebuait aucune difficulté, aucune souffrance, pour conquérir la joie à celui qu'elle aimait !

Et l'écoutant, il se demandait comment André, aimable, élégant, séduisant certes, mais si léger, si banal, avait pu s'emparer à ce point de l'âme exquise de Madeleine.

Et une immense pitié lui étreignait le cœur, noyant sous un flot de tendresse la passion égoïste et mauvaise. Non ! il n'apporterait pas à cette enfant qui avait confiance en lui son amour troublé et dangereux. De lui, jamais elle n'aurait rien à craindre ; il l'écouterait sans frémir, lui tendrait les bras sans trembler ; pour mieux l'aimer, il tuerait son amour !

Alors, la voix très douce, calmement, sage-ment, il encouragea Madeleine, il dissipia ses terreurs, endormit ses peines comme une mère qui berce son enfant.

Ils causaient encore, lorsque André rentra escorté de Gilbert.

— Ah ! madame, s'écria maladroitement ce dernier, voilà donc pourquoi vous n'avez pas voulu venir avec nous ?

Madeleine, qui s'était approchée de son mari, négligea de répondre, mais Frédéric releva l'insinuation et d'un ton léger :

— Je ne puis me faire cette flatteuse illusion, dit-il, car mon retour à Paris est tout à fait inopiné. Je suis arrivé par le train de six heures ; je suis venu tout de suite après dîner et je ne voulais pas repartir sans vous serrer la main, mon cher, ajouta-t-il en se retournant vers André. Madeleine

m'a raconté votre voyage en Ecosse, c'était charmant.

— Oui, répliqua André, il n'eût tenu qu'à elle de le prolonger.

— Et je crois qu'elle commence à regretter sa sagesse ! Vous verrez, l'année prochaine c'est vous qui serez obligé de la ramener de force.

La soirée était trop avancée pour se prolonger davantage. Gilbert salua Madeleine, dit à André un bref : « A demain », et sortit, bientôt suivi par Lucignan qui voulait profiter de cette occasion pour juger si Madeleine avait en lui l'adversaire redoutable et inconscient qu'elle détestait.

XVI

La fin d'octobre, malgré la mélancolie de ses feuilles tombées et de son soleil pâlissant, parut moins triste à Madeleine.

Elle ne se sentait plus aussi seule, aussi désemparée. Savoir Lucignan près d'elle, prompt à la soutenir, à la guider, à la consoler, lui était un réel réconfort. Elle aimait à s'appuyer sur cette affection virile et sûre, à laisser conduire son esprit las par cette sagesse discrète et dévouée. La détente bienfaisante qu'elle éprouvait auprès de lui n'échappait pas à Frédéric et l'ancrait, s'il eût été nécessaire, dans sa volonté d'abnégation. A la voir si touchante dans sa confiance, si docile à ses conseils, si reconnaissante de son appui, il sentait s'épurer en lui l'ardeur de son amour, se fondre en respect et en pitié ses émois et ses troubles. Par délicatesse, il s'était interdit tout blâme, même léger, sur la conduite d'André, et Madeleine lui en savait un gré infini : elle-même se plaignait si discrètement !

Du reste André se montrait plus aimable à présent que la tristesse de sa femme n'éveillait plus en lui de confus remords. Un instant contrarié par la maladroite plaisanterie de Gilbert, le soir où il l'avait trouvée en tête à tête avec Lucignan, il était promptement revenu sur cette impression, ravi au contraire que l'assiduité du jeune savant, en distractant Madeleine, lui accordât à lui-même une plus grande liberté.

« J'ai engagé Frédéric à dîner ce soir, disait-il quelquefois. Il vous tiendra compagnie, je n'aurais pas voulu vous laisser seule et j'ai promis d'aller au cercle. »

A qui avait-il promis ? Madeleine ne le demandait pas ; mais elle soupçonnait son mari de renouer peu à peu sans lui en rien dire ses anciennes relations, et cette idée qu'il revenait, sans elle, à sa vie d'autrefois, lui était très douloureuse. Heureusement, Lucignan arrivait pour chasser les idées noires et rétablir le calme dans son esprit. Jamais pourtant il ne s'invitait de lui-même, comme le faisait sans cesse Gilbert de Montlossen ; en revanche il épiait les plus fugitifs désirs de la jeune femme pour s'y conformer aussitôt.

Vers cette époque les Hollesford passèrent une semaine à Paris, avant d'aller prendre à Cannes leurs quartiers d'hiver. Lady Grace les avait devancés, aussi lord Reginald accompagnait-il ses filles ; sa première visite à Paris fut pour Madeleine ; il trouva la jeune femme seule, à son habitude, et tout de suite l'intimité reprit entre eux, fortifiée par l'absence, à l'encontre de ce qui arrive souvent. Il semblait que, pour avoir résisté à l'oubli durant quelques semaines, la sympathie un peu superficielle d'Oban avait acquis tous les droits et privautés d'une ancienne amitié.

Ce fut sur ce ton que lord Hollesford causa,

durant une grande heure, avec Madeleine sans qu'elle songeât même à s'en étonner. Du reste, dès les premiers mots, son plaisir avait été un peu troublé.

— Figurez-vous, chère madame, que je n'avais pas votre adresse ; elle est encore au fond d'une malle, et nous sommes arrivés ce matin ; alors j'ai cherché dans le *Tout-Paris*, après déjeuner, et je suis allé à l'hôtel Sainte-Avule, rue de Varenne. Le portier a commencé par me répondre que tout était fermé, que vous étiez à la campagne, et je m'en allais fort contrarié lorsque, se ravisant, il m'a demandé si c'était bien la comtesse de Sainte-Avule que je désirais voir, la femme de monsieur le comte, comme dit familièrement ce brave homme, et alors il m'a donné votre numéro, ici, rue Greuze.

— Ah ! il vous a donné notre numéro ? riposta Madeleine, toute pâle et tremblante.

Le portier n'avait-il point ajouté au renseignement quelques réflexions malveillantes sur la femme d'André ? Ce que lord Hollesford prenait pour une affectueuse liberté de langage n'était, elle le savait bien, qu'un obscur témoignage de dédain et d'hostilité. Les serviteurs épousaient les rancunes et les préventions de leurs maîtres, et le témoignaient à leur façon. Elle brûlait de savoir, mais ne se sentait pas le courage d'affronter des demandes pénibles et, redoutant même des questions auxquelles elle ne pourrait répondre, elle s'empressa de détourner la conversation.

Elle parla, avec une vivacité peu coutumière, de son voyage en Angleterre, du séjour à Oban, montra une joie si chaleureuse de retrouver pour quelques jours ses aimables compagnons d'Ecosse, que lord Hollesford, charmé, ne se décidait plus à partir.

— Il faut pourtant que j'aille rejoindre mes filles, dit-il à regret en jetant un regard sur la pen-

dule. Je leur ai donné rendez-vous à cinq heures, chez Colombe, pour les conduire chez notre ambassadeur. Vous seriez tout à fait gracieuse de venir prendre le thé avec nous. Elles seront si contentes de vous voir.

Et comme Madeleine hésitait, perplexe, voyant à cette légère équipée mille objections qu'elle ne pouvait dire, il insista prenant la décision pour elle :

— Vous m'avez dit tout à l'heure que vous étiez libre de votre après-midi, ce ne sera pas long, nous vous ramènerons même si vous voulez, vous serez rentrée à six heures.

Madeleine accepta un peu à contre-cœur, partagée entre le plaisir de prolonger cet agréable après-midi avec son discret admirateur et l'apprehension vague de complications possibles. Mais elle ne pouvait refuser, son imagination ne lui fournissait aucun prétexte valable. Elle s'habilla donc rapidement, choisit son plus joli chapeau, une robe sombre mais élégante, et se hata de rejoindre lord Reginald.

Durant le trajet, la conversation alerte et spirituelle de son compagnon l'arracha à ses inquiétudes, mais lorsqu'ils eurent traversé, dans un fourmillement de piétons et de voitures la place de la Concorde, elle sentit renaitre toutes ses craintes. Lord Hollesford connaissait beaucoup de monde à Paris, il y venait presque chaque année et était reçu avec empressement dans les milieux les plus fermés. Il devait sûrement être en relation avec des amis, des parents de Sainte-Avule. Ne s'étonnerait-il point de l'isolement absolu de Madeleine dans un endroit aussi fertile en rencontres ? Il n'était plus temps de reculer. Déjà leur taxi s'engageait dans la rue Cambon et s'insinuait d'une allure ralentie entre les équipages et les automobiles qui encombraient les abords du célèbre

pâtissier. Des rangées de valets de pied à droite et à gauche gardaient la porte, surveillant les allées et venues incessantes, l'œil au guet, l'oreille tendue.

Madeleine avait quelquefois goûté à l'Elysée-Palace ou chez Rumpelmeyer avec André ou Lucignan, jamais elle n'était venue chez Colombin, peut-être craignaient-ils, eux aussi, de s'y heurter, plus qu'ailleurs, à des relations gênantes.

Ce fut donc en tremblant que la jeune femme pénétra dans le salon encombré de petites tables, où bruissait un amusant papotage. Lentement elle dut faire le tour de la pièce, cherchant des places vacantes. Elle sentait qu'on l'examinait, elle devinait les faces-à-main tournés vers elle. Heureusement la présence à ses côtés de lord Hollesford la rassurait un peu. Elle se sentait soutenue par son aisance tranquille, son grand air, sa fière allure. Ils trouvèrent enfin une table dans un coin du salon. La certitude de ne point rencontrer le marquis de Sainte-Avule, puisqu'il n'était pas à Paris, lui rendit peu à peu son sang-froid et, lorsque Maud et Suzy eurent complété le petit groupe, la jeune femme s'abandonna au plaisir de se voir joyeusement entourée, dans ce milieu élégant qui lui rappelait les jours heureux d'Ecosse. Elle retrouvait cette atmosphère inaccoutumée où il lui semblait prendre une autre personnalité plus ample, plus épanouie, plus assurée. Les Hollesford n'avaient retrouvé personne dans le salon plein de monde. Ils s'étaient bornés à échanger de loin un impassible salut avec deux Anglais.

Une heure entière s'écoula trop rapide, à rappeler mille souvenirs, à parler des éphémères amis d'Oban, ou à former des projets de réunion pour cette courte semaine que les Ecossais passaient à Paris. Tout en grignotant des muffins et buvant à petites gorgées le thé parfumé, les rendez-vous

s'organisaient auxquels vraiment Madeleine ne pouvait convenablement se soustraire.

— Vous viendrez tous deux dîner un soir avec nous et nous irons ensuite au théâtre. Ce sera charmant, n'est-ce pas ? Choisissez votre jour, vos soirées sont plus prises que les nôtres.

Madeleine ne pouvait refuser et se réservait seulement de s'entendre avec son mari pour fixer les rendez-vous.

— Il doit y avoir des expositions en ce moment, reprenait Maud, il y en a toujours à Paris ; je suis bien sûre que vous les connaissez toutes : ce serait si gentil d'y aller ensemble, voulez-vous ? et en sortant nous irons prendre le thé quelque part.

— Voudrez-vous venir avec nous chez notre modiste, ajoutait Suzy, vous êtes toujours si bien coiffée ; j'aimerais beaucoup avoir votre avis.

— Mes enfants, vous oubliez que la comtesse de Sainte-Avule n'est pas, comme vous, libre de son temps ; elle a des obligations, des devoirs de société... interrompit lord Hollesford, voyant que Madeleine hésitait à s'engager.

— Oh ! pour huit jours que nous passons ici, vos amis vous céderont bien un peu à nous ! s'écria Maud ; vous aurez tout l'hiver pour les dédommager.

— Vous sortez beaucoup, naturellement ? demanda Suzy.

— Mais non, pas beaucoup, répondit Madeleine très gênée de cette méprise qu'elle ne pouvait dissiper, d'ailleurs ce n'est pas encore la saison. C'est vous qui allez vous amuser à Nice et passer un hiver très gai, ajouta-t-elle pour détourner la conversation.

Elle n'y réussit qu'à demi, et après quelques phrases sur leur prochaine villégiature dans le Midi, les jeunes filles revinrent à la charge, si bien qu'en se levant de table Madeleine avait accepté

deux ou trois rendez-vous pour les jours suivants et même, chose plus grave, esquissé une invitation imprécise, acceptée avec empressement.

« Que dira André ? » se demandait-elle, tout en serrant, sur le seuil, les mains de ses amis.

Mais, tout à coup, le dernier geste d'adieu à peine achevé et comme déjà elle montait en voiture, une silhouette connue frappa son regard; dans l'entre-bailement de la porte, c'était bien lui, André, qui s'effaçait pour laisser passer une belle dame déjà emmitouflée de fourrures. Une émotion inquiète et jalouse la soulevait toute; elle se pencha hors de l'auto pour mieux voir. La femme n'était ni jeune ni jolie, mais qu'importe puisque André l'entourait d'égards et s'empressait à ses côtés dans un endroit où jamais il ne l'avait conduite, elle, sa femme, où il aurait rougi de se montrer avec elle. Toutes les pensées mauvaises, toutes les rancœurs, tous les amers et dououreux soupçons un peu repoussés depuis le retour de Lucignan, s'agitèrent de nouveau dans l'âme de Madeleine; elle revint chez elle meurtrie et troublée, après cet après-midi, rempli d'impressions si diverses.

André se fit longtemps attendre et rentra escorté du trop fidèle Montlussion.

— Excusez-nous, chère amie, dit-il légèrement en baisant du bout des lèvres le front de Madeleine, nous sommes en retard, mais ce n'est pas de notre faute, n'est-ce pas, Gilbert? Nous avons été retenus par des amis.

— Ah! très bien, fit simplement Madeleine.

Et ils passèrent dans la salle à manger. Mais il semblait que de l'orage flottât dans l'air; le choc des cristaux, les heurts menus de l'argenterie sonnaient un air de bataille. Madeleine qui, le cœur ulcéré, avait anxieusement attendu son mari, était exaspérée de la présence de Gilbert et trouvait un supplice dans chacun de ses mots, chacun de ses

gestes. C'était lui, lui toujours qui mettait une barrière entre eux ! Si elle avait pu saisir André à son arrivée, lui dire sa peine, l'embrasser au moins à plein cœur et se blottir entre ses bras ; il n'aurait été besoin ni de paroles ni d'explication, tous ses griefs, tous ses chagrins se seraient fondus sous une caresse. Mais Gilbert était là, toujours, en mauvais génie.

Elle avala à grand'peine son potage, laissant les jeunes gens bavarder entre eux, attendant, espérant le réconfort d'un mot, d'un regard de son André ; mais rien ne vint répondre à son silencieux appel.

— Les jours raccourcissent étonnamment, disait Gilbert ; à six heures il faisait nuit noire rue Cambon.

— Et même à cinq heures, releva tout à coup Madeleine, la voix sèche.

Et comme les jeunes gens la regardaient, surpris, elle ajouta presque agressive :

— Oui, j'ai été chez Colombe, moi aussi, prendre le thé avec des amis.

André, effaré, semblait ne pas comprendre.

— Vous, vous avez été chez Colombe ?

— Mais oui.

Et jouissant de rendre à Gilbert une petite blessure cent fois infligée par lui, elle se retourna vers son mari pour expliquer d'un ton qui excluait nettement l'officier.

— Lord Hollesford est venu cet après-midi et m'a emmenée goûter.

La figure d'André, éclaircie au nom de l'Ecos-sais, se rembrunit aussitôt.

— Et vous avez accepté ? fit-il avec un geste contrarié ; mais c'est imprudent, ma chère, cela ne se fait pas.

— Comment donc ? répliqua Madeleine, je n'étais pas la seule femme, je vous assure, à n'être

pas accompagnée par son mari, je l'ai bien vu... et vous aussi.

André ne répondit pas et, à son regard perplexe, Madeleine comprit qu'elle avait touché juste. Déjà radoucie, elle ajouta :

— D'ailleurs, Maud et Suzy étaient avec nous. Nous irons ensemble, demain, à l'exposition d'Horticulture et dans quelques magasins. Nous avons des rendez-vous pour toute la semaine. Vous choisirez un jour pour dîner avec eux, ils nous ont invités avec insistance et nous achèverons la soirée dans un théâtre.

Ces paroles autant que le ton quelque peu provocant dont elles étaient lancées stupéfiaient André. Il la laissait dire sans trouver de réponse, prodigieusement étonné que Madeleine eût osé, sans sa permission, former un projet quelconque, prendre un engagement, gêné aussi par la présence de Gilbert pour entrer dans une explication qu'il pressentait délicate et épiqueuse.

Mais la jeune femme, troublée elle-même de son audace, la regrettant peut-être déjà, confuse devant le silence d'André, alors qu'elle s'attendait à un étonnement sinon à une protestation, oscillait entre ses habitudes anciennes de douce soumission et le sentiment de révolte et de représailles qui la hantait obscurément dès que Gilbert était là.

— Naturellement, reprit-elle avec moins d'assurance, j'ai invité les Hollesford...

— Vous les avez invités, ici, sans me prévenir ! interrompit brusquement André.

Elle s'excusa, cherchant en quoi ces derniers mots pouvaient irriter soudain son mari.

— Je n'ai pas fixé le jour, pas même le repas ; je n'ai, je vous assure, porté nulle atteinte à votre liberté, et, franchement, dans les rapports où nous sommes avec eux, je ne croyais rien faire que de très naturel en les engageant...

André eut un geste d'impatience.

— Vous avez eu tort, déclara-t-il nettement en repoussant son assiette. Il était élémentaire de ne faire ni d'accepter des invitations de votre chef, sans avoir mon avis.

Au fond de son cœur Madeleine se le disait aussi. Elle l'aurait reconnu si Gilbert n'eût pas été là, si elle eût été seule avec son mari, mais, à table, devant cet étranger, devant le valet de chambre, elle ne pouvait supporter l'humiliation d'un reproche aussi brusque. Elle se contint pourtant et répondit, la gorge serrée :

— Je ne pensais pas vous contrarier à ce point; si j'avais su...

— C'était facile à comprendre, grommela André, dans certaines situations on devrait au moins agir avec prudence.

La discussion tomba ; le dîner s'acheva maussadement et, presque aussitôt après, Gilbert invoqua un rendez-vous quelconque pour se retirer. Madeleine attendait cet instant avec impatience, avec angoisse, prête à s'accuser de tous les torts qu'il plairait à André de lui attribuer, pourvu qu'il quittât cet air sombre et distrait, qu'il ne détournât plus d'elle son regard.

Humble et repentante, elle levait vers lui ses yeux pleins d'amour, mais lui, la porte refermée sur Gilbert, revint froidement s'asseoir près de la cheminée et, se croisant les jambes d'un air résolu, reprit, sans douceur, la discussion interrompue.

— Je ne sais, ma chère, ce qui vous a prise cet après-midi. Vous m'aviez habitué à plus de tact et de discrétion : je ne m'explique pas votre conduite, en vérité je ne puis la comprendre... et je la déplore! Vous me mettez dans un réel embarras... une situation ridicule.

Consternée d'avoir commis tant de méfaits dont elle ne se doutait pas, Madeleine osait à peine de-

mander une explication ; sans doute elle avait manqué à quelque infrangible loi de ce monde auquel, après tout, elle n'appartenait pas. Et cela, elle le sentait, était aux yeux d'André la justification de l'ostracisme de ses parents !...

— Mais je vous assure que personne ne m'a remarquée chez Colombe, dit-elle enfin timidement, personne ne me connaît du reste...

— Eh ! il ne s'agit pas de cela, mais de cette maladroite invitation aux Hollesford. Avec qui voulez-vous que nous les mettions ? Nous ne pouvons pas les faire venir pour vous et moi, comme si nous étions en pays perdu ! Et avec qui les inviter ? pouvez-vous me le dire ? Je ne suppose pas que votre oncle Largier, ou votre demoiselle Céline composent une table très brillante.

— Oui, je comprends à présent, reprit Madeleine en pâlissant, vous rougissez de notre solitude, de notre isolement. Je comprends...

André eut un haussement d'épaules :

— Ce n'est pas le moment de faire des mots...

— Je n'avais pas pensé à faire une table, en effet...

— Vous avez eu tort...

— D'ailleurs, soyez tranquille, reprit Madeleine, la voix changée, ils ne s'étonneront point de ne pas voir vos parents chez vous, lord Hollesford a été à l'hôtel Sainte-Avule, ce matin : on lui a dit qu'ils étaient à la campagne.

— Vous dites ? s'écria André, avec une telle anxiété qu'une fois encore la pitié l'emporta sur la rancune dans le cœur tendre de la jeune femme.

S'efforçant d'être simple et naturelle, elle expliqua :

— Mais oui, il avait oublié notre adresse et, trouvant celle de vos parents dans le *Tout-Paris*, il est allé aux informations.

André comprit-il l'effort d'amour accompli en cet instant par la jeune femme ? la terreur de voir trahir le secret si douloureusement gardé réveilla-t-elle sa tendresse un moment altérée ?

— Alors, balbutia-t-il, on lui a donné notre adresse ?

— Le concierge, naturellement...

Après un court silence, tout à fait maîtresse d'elle-même, elle ajouta gravement :

— André, je suis désolée, si je vous ai contrarié.

Elle lui tendit la main qu'il baissa longuement, s'excusant à son tour.

— C'est moi qui ai été brusque avec vous. Il ne faut pas m'en vouloir, ma chérie ; vous m'aviez trop gâté, il ne me semblait pas que vous puissiez avoir une idée, un projet, un désir en dehors de moi... C'était absurde, j'en conviens.

— Non, mon André, c'était et c'est toujours l'exacte vérité. Ce n'est que lorsque vous me manquez, lorsque vous êtes loin de moi, qu'à la longue peut me venir une pensée qui n'est pas vôtre.

— Mon cher petit... C'est vrai, vous êtes souvent seule... avec un mari occupé, c'est inévitable, mais pas très gai, je le comprends bien... Voici les théâtres qui rouvrent, nous irons ensemble.

— Nous deux ?

Il la regarda un instant.

— Oui, nous deux, ma chérie, assura-t-il en baisant les doux yeux bruns humides.

Et, pour chasser l'émotion qui la gagnait, la jeune femme reprit avec malice en se dégageant des bras d'André :

— Vous savez, comme convive à joindre aux Hollesford, nous avons toujours M. de Mont-losson.

— Et Frédéric Lucignan, riposta-t-il avec un sourire.

Et parce que, en dépit de tout, malgré les heurts et les divergences, ils s'aimaient passionnément, cette soirée si mal commencée s'acheva dans la joie de leur tendresse ravivée.

La « grande semaine » des Hollesford, ainsi que la qualifia pompeusement Madeleine, s'écoula joyeuse, sans difficultés ni inquiétudes nouvelles ; mais, une fois revenue au calme, la jeune femme sentit plus aperçument la nécessité absolue de sortir d'une situation qu'André n'était plus de force à supporter, elle le constatait chaque jour davantage.

XVII

Au milieu de novembre, Madeleine vit un jour arriver Mlle Chenevières. André était présent ; mais, après avoir salué la vieille fille et échangé quelques paroles de politesse, il se hâta de sortir. Mlle Céline tira aussitôt une lettre de sa poche.

— Voici ce que j'ai reçu ce matin, dit-elle ; cela vient de la rue de Varenne.

— C'est du père d'André, répondit Madeleine, en parcourant rapidement le court billet. Il est rentré depuis une dizaine de jours, et me prie de passer à la Société. Il a des propositions à me faire.

— Allez-vous enfin lui dire la vérité ? s'écria l'impatiente vieille fille. Quand vous aurez copié toutes les miniatures de sa famille, toutes celles de ses amis et connaissances, à quoi cela vous servira-t-il, je vous le demande ?

— Je ne le sais pas, ma bonne mademoiselle. Mais je sais très bien que je ne puis pas aller de but en blanc lui dire : « Regardez-moi, je suis la femme d'André. » D'ailleurs, oncle Fred est de mon avis.

Sur cet argument sans réplique, le débat fut clos, et, dès le lendemain matin, Madeleine reprit la route déjà presque familière de la Société. Contrairement à son attente, M. de Sainte-Avule ne lui remit aucune miniature à copier, mais il lui fit une proposition qui la remplit de trouble. Il lui offrit de venir, sinon tous les jours, au moins trois fois par semaine, passer quelques heures auprès de la marquise de plus en plus souffrante. Madeleine lui ferait la lecture, lui tiendrait compagnie surtout, pendant que lui-même irait à ses affaires, au bureau de la Société.

Devant l'hésitation de la jeune femme, il insista :

— La situation ne serait pas difficile, mademoiselle ; vous avez beaucoup plu à Mme de Sainte-Avule. Vous n'auriez en somme qu'à vous tenir auprès d'elle, à sonner quand elle le voudrait, à lui donner sa potion, à lui arranger peut-être une fois ses coussins, je sais déjà que ce n'est pas cela qui vous embarrasserait!... Mais, je comprends, vous désirez consulter vos parents, c'est très naturel; seulement, je vous prie de me donner une promple réponse... et bonne, j'espère.

En le quittant, Madeleine passa rue des Saints-Pères, où Frédéric avait loué un petit appartement.

Elle voulait le consulter tout de suite et pouvoir se décider sans retard. A présent qu'elle avait Lucignan pour confident, sans négliger, certes, ses vieilles amies, elle sentait un moins pressant besoin de leurs conseils et ne jugeait plus aussi nécessaires les délibérations à trois.

Ce fut Frédéric lui-même qui répondit à son coup de sonnette. Il eut, en l'apercevant, le même mouvement de surprise contrariée que quelques mois plus tôt, au palais d'Orsay. Mais, cette fois, cela ne nuisit en rien à la cordialité expansive de leur entretien. Il aurait voulu pourtant faire com-

prendre à la jeune femme l'imprudence de cette visite à domicile, seule, le matin, sans explication plausible... L'ingénuité de Madeleine le paralysa. Comment oserait-il troubler cette candide confiance, éléver de nouveau entre eux cette raide barrière des préjugés et des convenances, alors surtout qu'il la sentait s'appuyer sur lui avec un tel abandon d'enfant souffrante et épuisée? Quand bien même elle viendrait chercher un refuge jusque dans ses bras fraternels, aurait-il le courage cruel de le repousser?... Il se répondit: non. Ce n'était plus lui-même qu'il redoutait aujourd'hui. Ce danger, la jeune femme l'avait dompté, sans même le soupçonner. Mais il craignait la malignité d'un hasard, un mot imprudent, une rencontre malencontreuse! Et ce qui aggravait singulièrement les choses, c'est l'embarras où une question d'André, par exemple, sur cette visite matinale, aurait jeté Madeleine... Il était trop tard maintenant; rien ne pouvait faire que la jeune femme ne fût montée chez lui.

— Là, conclut-elle, qu'en pensez-vous? Je n'ose vraiment accepter ce rôle de garde-malade. D'un autre côté, il m'en coûte de dire non: ce serait rompre tout à fait.

— Cela vaudrait peut-être mieux, répondit Lucignan qui voyait moins d'avantages que d'inconvénients à ces tentatives secrètes. Voulez-vous toute ma pensée, ma chère Madeleine? Eh bien, avec la meilleure intention du monde et dans le grand désir d'assurer à votre ménage un avenir de bonheur, vous êtes en train de le laisser s'envoler. En amour, il ne faut pas être trop prévoyant: aujourd'hui assure demain, ne négligez pas aujourd'hui. Vous avez reconnu que le point de départ de vos tristesses et de vos petits ennuis actuels était votre refus d'aller vivre à l'étranger, comme le désirait votre mari. Vous r'avez pas

voulu renoncer à la tâche que vous aviez entreprise avec toute l'ardeur, tout le dévouement de votre cœur. Pourtant, réfléchissez bien avant de vous engager davantage encore dans cette voie. Il ne faut pas vous dérober à André, fût-ce pour lui gagner sa propre famille. Vous avez auprès de lui non seulement le bonheur, mais des devoirs certains, auxquels vous ne devez ni ne pouvez renoncer, quel que soit l'idéal auquel vous en fassiez le sacrifice momentané. Il est des flammes qu'il ne faut jamais laisser éteindre, même pour aller chercher un plus ample combustible. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, et me permettez de vous parler comme un grand frère ?

Comme elle faisait signe que oui avec la tête et continuait à le regarder, très attentive, il poursuivit :

— Aussi, je crois qu'il vaut mieux renoncer à cette séduisante chimère de reconquérir à André l'intimité de sa famille. Admettons que, ne considérant rien autre, vous acceptiez la situation qui vous est offerte ; vous iriez presque chaque jour chez Mme de Sainte-Avule et je suis bien certain que bonne, douce et charmante comme vous l'êtes, sa sympathie pour vous se changerait vite en réelle affection. Mais après, ma pauvre petite, qu'en seriez-vous de cette affection, la jugeriez-vous jamais assez forte pour résister à votre aveu ? Non, n'est-ce pas ? Vous attendez une circonstance miraculeuse, vous vous cramponnez à votre désir, sans vouloir vous avouer qu'il est à peu près irréalisable et vous fermez les yeux sur les dangers prochains, précis, immédiats de votre rêve... Pardonnez-moi, mon amie, de souffler ainsi sur vos illusions ; mais il le faut, je le dois, c'est un devoir pressant de notre amitié... Voyez, je donnerais tout au monde pour vous éviter un chagrin et je vous fais pleurer.

Deux grosses larmes longtemps contenues perlaient, en effet, entre les cils baissés de Madeleine et lentement coulaient sur ses joues pâles. Lucignan prit la petite main qui reposait, inerte, sur le bras du fauteuil, la déganta doucement et y mit un léger baiser.

Il ne parlait plus, laissant à la jeune femme la pleine liberté de réfléchir, de discuter, de juger ses paroles.

Ce fut elle qui rompit le silence :

— Je vous remercie de m'avoir parlé franchement, Frédéric, de m'avoir montré plus nettement bien des choses que j'entrevoisais un peu, mais dont je ne tenais peut-être pas assez compte. Oui, je comprends qu'il y a un danger pour moi dans ces préoccupations qui m'écartent, au moins en apparence, de la vie d'André. Mais si j'ai maintenant un secret pour lui, c'est parce que jamais il n'a voulu me confier le sien. J'agis, je le sais, contre sa volonté. Mais croyez-vous que j'aurais pu seulement songer à faire quelque chose en dehors de lui, malgré lui, si je n'avais pas été cent fois témoin de sa souffrance et de son regret ? Il ne me le disait pas, et son silence m'était plus pénible qu'aucune plainte ! Vous me dites que je risque mon bonheur... Peut-être ! Mais comment voulez-vous que je reste là, les bras croisés, à le regarder mourir lentement ? C'est impossible, impossible ! Ah ! vous ne savez pas ce qu'on souffre, quand on aime, et...

Elle n'acheva pas, tremblante déjà d'en avoir trop dit.

— Enfin, reprit-elle plus calme, je verrai, je réfléchirai. Oui, peut-être vaut-il mieux abandonner la partie et tâcher de ramener André à ses projets de voyages : j'y penserai. Merci de tout ce que vous m'avez dit, je vois bien là une nouvelle preuve de votre amitié.

Elle lui tendit la main, soucieuse de ne point lui faire de peine, et de lui montrer qu'elle le comprenait. Pourtant, elle ne se rendait pas encore à ses raisons, quoiqu'elle en pressentît la justesse.

— Vous comprenez, dit-elle avec un petit sourire d'excuse, encore mouillé de larmes, c'est dur de renoncer tout d'un coup à l'idée qui vous domine et absorbe depuis des mois ; accordez-moi au moins vingt-quatre heures de sursis pour être tout à fait raisonnable.

— Pauvre douce enfant ! murmura Lucignan. Ah ! si je pouvais...

— Il faut que je me sauve maintenant. Adieu !

Elle disparut dans l'escalier, tandis que, plein d'amour et de compassion, le jeune homme, sur la porte, écoutait se perdre le bruit de ses pas.

Madeleine, naturellement, ne raconta pas à son mari l'emploi de sa matinée. En rentrant, il la trouva occupée à peindre une feuille de verre pour un paravent et ne lui posa aucune question. Le déjeuner et l'après-midi se passèrent sans aucun incident, et la jeune femme, ayant à peu près réussi à chasser pour un moment ses préoccupations, achevait assez bien sa soirée en faisant chanter André, lorsque Gilbert vint tout gâter.

— A peine eut-il souhaité le bonjour qu'il se mit à la taquiner avec une innocente maladresse :

— Eh bien, madame, dit-il en riant, on vous y prend à faire des visites matinales chez de beaux messieurs...

— Comment ? demanda André, plus étonné qu'inquiet, tandis que sa femme, d'abord subitement palie, sentait, l'instant d'après, ses joues flamber de rougeur.

— Eh oui ! à onze heures, dans un impeccable tailleur de drap bleu, en toque de velours, et un en-cas à la main, madame émergeait d'un vieil hôtel de la rue des Saints-Pères.

— Vous êtes donc allée chez Lucignan ? s'écria André. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?... Quelle idée d'aller chez lui toute seule ? Cela ne se fait pas ?

— Mon pauvre ami, tiens-toi bien, il n'est que temps, vois-tu ? N'est-ce pas, madame ? reprit Gilbert, qui trouvait Madeleine très sotte de ne pas mieux prendre sa plaisanterie.

Comme bien des hommes, il croyait presque lui faire une galanterie et s'imaginait en tout cas être aussi spirituel qu'inoffensif en paraissant douter d'une vertu à l'abri de tout soupçon, et qu'il savait inattaquable.

André le savait bien aussi ; pourtant il lui était désagréable de penser que Madeleine lui avait caché cette visite incorrecte. Aussi revint-il à la charge, trop sûr de sa femme pour hésiter à lui demander une explication en présence de Montlussion.

— Mais enfin, chère cachottière, pourriez-vous me dire quel motif mystérieux et pressant vous conduisait ce matin chez Lucignan ?

Madeleine, décontenancée, l'esprit en désarroi, murmura tout bas quelques mots inintelligibles, et comme il renouvelait sa question, Gilbert, qui commençait à douter de son à-propos, intervint sur un ton plaisant :

— Mais laisse-la donc, voyons ; ce ne sont pas des questions à poser à une femme.

Madeleine s'était un peu ressaisie.

— Vous avez raison, monsieur ; et c'est bien votre faute si je ne puis pas préparer paisiblement ma petite surprise pour la fête d'André.

— Nous n'y sommes pas encore ! s'écria André, tout souriant.

— Ah ! vous croyez que cela s'improvise, reprit Madeleine, enchantée de sa trouvaille, vous vous imaginez peut-être que le matin même j'a-

passerai au *Louvre* ou au *Bon Marché* vous acheter une petite horreur à quatre francs cinquante ?

— Non, non, Madeleine, je vous sais généreuse, et je vous crois très capable d'aller jusqu'à neuf quatre-vingt-quinze.

Ils se mirent à rire tous les trois, instinctivement heureux d'être débarrassés de la contrainte récente.

— Eh bien, monsieur, poursuivit la jeune femme sans laisser perdre son avantage, puisque vous vous permettez d'éventer la mèche et de ruiner mes projets secrets, je vous condamne à venir dîner avec nous le 29 novembre et à admirer ma surprise, mais à condition par exemple de ne plus m'espionner.

— Madame, le mot est dur, si la punition est douce.

— Je ne retire ni l'un ni l'autre, répliqua Madeleine, enhardie par sa frayeur à peine apaisée. Vous m'avez gâté mon effet, je vous en veux beaucoup.

Une seconde fois, Gilbert se demanda, avec une stupéfaction profonde, s'il n'avait pas commis une lourde bêtue. Heureusement André semblait uniquement occupé à deviner la « surprise » de sa femme.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce qui peut bien nécessiter le concours d'un égyptologue ? Vous n'allez pas m'offrir une momie ?

Tout danger était décidément écarté. L'angoisse lourde qui avait un moment pesé dans le petit salon acheva de se dissiper, quand André, attirant sa femme à lui, l'embrassa sur les cheveux avec un sourire indulgent.

— Quelle enfant vous êtes !

Cependant, comme rien ne se perd ici-bas, comme aucune parole, aucune pensée ne peuvent jamais être complètement indifférentes et inadve-

nues, il resta de ce petit incident une impression sourde et latente qui, plus tard, se développa lentement dans le cœur d'André. Chez Madeleine aussi, il raviva une méfiance inquiète et accrut encore son antipathie pour l'ami importun qui se trouvait toujours en tiers dans le ménage, et en tiers malade et dissolvant !

L'alerte avait été si vive, bien que son émoi concentré sur un seul objet l'eût empêchée d'en sentir toute la portée, qu'elle résolut sur-le-champ de ne plus s'exposer à de pareilles aventures et de suivre les conseils de Lucignan.

Elle le lui écrivit dès le lendemain matin, en même temps que le récit de ses anxiétés et le subterfuge auquel elle avait dû recourir. Puis, il s'agissait maintenant de trouver pour la fête d'André quelque chose de peu ordinaire !

Quand elle eut en personne jeté sa lettre à la poste, Madeleine se sentit plus tranquille. La décision prise la garantissait désormais contre tout danger. Elle n'avait plus qu'à s'occuper d'André, à chercher à lui plaire minute par minute et rien ne serait plus doux que cet unique souci.

Pourtant, elle ne pouvait, sans un cruel regret, briser définitivement le cher espoir auquel depuis des mois elle se cramponnait, renoncer pour toujours au projet patiemment préparé qui devait, d'après elle, ramener tôt ou tard à son foyer le bonheur parfait et la sécurité. C'en était donc fini du rêve si longtemps caressé : jamais elle n'aurait cette joie de dire à son André : « Venez, je vous ramène à ceux que vous avez quittés pour moi. »

Une dernière fois elle s'attardait à ses chères rêveries, souvent interrompues, toujours reprises ; elle évoqua encore, en se promenant dans les larges avenues défeuillées et tristes, la vision obsédante : André conduit par elle aux pieds de ses

parents, un même baiser les réunissant, elle et lui, dans un unique amour conquis et retrouvé. « C'eût été trop de bonheur, soupira-t-elle; allons, il faut y renoncer! » Et, pour assurer son courage, elle se répéta l'argumentation de Lucignan, si clairvoyante, si précise, si implacablement juste. Non, vraiment, elle ne pouvait hésiter. Alors, elle rentra chez elle afin d'écrire au marquis de Sainte-Avule. Mais les mots ne venaient pas. Elle recommença trois fois sa lettre et toujours la déchira, en regardant rêveusement les débris se consumer dans la cheminée. Tantôt elle trouvait son billet froid et sec comme une rupture, tantôt il lui semblait ému d'une inavouable émotion, ou bien encore on pourrait la croire blessée, offusquée dans son refus sans motif précis.

André rentra et la trouva assise devant le feu, sur une chaise basse, plongée dans une profonde méditation. Malgré ses efforts, elle ne put lui dissimuler sa préoccupation, et André fit la remarque qu'elle était bien distraite ce jour-là.

— Vous pensez à Lucignan, peut-être, dit-il en riant.

Elle s'en défendit et s'excusa sur un mal de tête.

— Je vous accompagnerai jusqu'au ministère tout à l'heure; je suis sûre que la promenade me fera du bien.

A part elle et sans se l'avouer formellement, renonçant à vaincre la difficulté d'une lettre, elle se résolvait à aller une dernière fois rue de Varenne.

L'après-midi elle avait peu de chance de trouver le marquis et elle pourrait, sinon charger le garçon de sa réponse, du moins l'écrire là-bas, en deux mots, sur une carte avec ses regrets.

XVIII

Après avoir, d'un dernier geste, dit adieu à André s'enfonçant sous la voûte du ministère, et jeté autour d'elle un regard circonspect, Madeleine s'achemina vivement vers le vieil hôtel des Sainte-Avule.

Pour la dernière fois, elle reprenait ce chemin souvent parcouru. De chaque détour de rue, de chaque monument, presque de chaque étalage surgissait le souvenir des impressions si vives, déjà éteintes, des craintes, des désirs qu'elle allait aujourd'hui ensevelir à jamais.

Oui, il fallait tuer son rêve, détruire l'espoir tenace et cher qu'elle avait pris pour un devoir, dont elle avait fait le but de tous ses actes, de toutes ses pensées; il fallait renoncer pour toujours à l'idéal de bonheur dont elle s'était leurrée; toutes ses anxiétés, toutes ses larmes, toutes ses prières, toutes ses abnégations n'avaient été qu'un absurde et inutile effort, puisqu'il fallait maintenant quitter la partie engagée, disparaître juste au moment où peut-être on allait l'aimer! Cependant, il fallait avoir ce triste courage, se dire résolument qu'elle s'était trompée, qu'à placer son devoir trop haut, à l'élargir, à l'ennoblir, elle avait négligé d'humbles obligations quotidiennes; qu'à vouloir son bonheur, le bonheur d'André surtout trop beau et trop complet, elle avait failli compromettre et perdre leur tendresse et leur joie.

Absorbée dans ses pensées, le pas insensiblement ralenti, Madeleine arriva pourtant à la porte du vieil hôtel et traversa la cour pavée où attendait une victoria correctement attelée. Elle commençait à gravir le large escalier de pierre, lorsqu'une

porte s'ouvrit brusquement au rez-de-chaussée, livrant passage au marquis de Sainte-Avule.

En reconnaissant la jeune femme, il eut une exclamation satisfaite :

— Ah ! vous voilà, mademoiselle ; je suis bien aise de vous voir avant de sortir : entrez donc chez moi.

— Mais, monsieur, protesta Madeleine, je... ne veux pas vous retarder ; je venais d'ailleurs vous dire mon regret...

— Entrez donc, je vous prie... répéta le marquis sans écouter ses timides excuses.

Rapidement, il lui fit traverser les mêmes pièces qu'elle connaissait déjà et, en dépit de ses indistinctes protestations, l'introduisit dans le petit salon de Mme de Sainte-Avule.

— Chère amie, je vous amène Mlle Chenevières, que j'ai eu la bonne chance de rencontrer dans le vestibule.

La malade fit un faible geste pour tendre la main à l'arrivée.

— Alors, mademoiselle, vous voulez bien prêter un peu de votre grâce et de votre jeunesse à une pauvre infirme ? soupira-t-elle avec le même sourire triste qui avait déjà attendri Madeleine. Soyez la bienvenue ! J'espère, je suis sûre que nous nous entendrons très bien.

La jeune femme, sans vouloir prendre le siège qu'on lui indiquait, allait dire nettement le but de sa visite, quand le marquis l'interrompit :

— Excusez-moi, mademoiselle, je suis obligé de sortir et je vous laisse avec Mme de Sainte-Avule.

Il s'inclina devant elle, baissa la main de la marquise et laissa les deux femmes seules.

— Asseyez-vous donc plus près de moi, reprit la malade... prenez cette chausseuse. Vous voyez, vos miniatures ne me quittent pas.

Sur la table, en effet, sous ses yeux, le sourire

d'André animait les délicats visages des deux jumelles.

— Je suis très contente de vous voir auprès de moi; vous éclairerez un peu mes longues journées monotones et inactives, vous...

— Mais, madame, — j'en suis désolée, je vous assure! — il ne m'est pas possible de venir!

— Vous refusez? s'écria la marquise, pourquoi n'est-ce pas possible? Les services que je vous demande ne sont ni pénibles ni difficiles?

Son accent trahissait une sourde irritation, qui froissa Madeleine. Elle comprit, en un éclair, combien cette volonté avait pu paraître hautaine et dure à André.

— Je ne sais pourtant, madame, si j'aurais pu vous les rendre à votre entière satisfaction, répondit-elle nettement. En tout cas, ils sont trop assujettissants pour que ma famille puisse me laisser venir.

La marquise ne répondit pas. Les traits durcis, immobiles, elle avait évidemment peine à se soumettre à la décision de cette humble petite fille, de cette inconnue, si difficile sur les moyens de gagner sa vie! Madeleine n'osait plus la regarder. Elle n'osait pas non plus sortir sans y être autorisée, et se demandait, un peu anxieuse, comment finirait ce pénible silence. Enfin, la marquise eut une légère quinte de toux, et étendit la main vers un plateau posé sur la table. La jeune femme s'empressa de lui présenter le verre et, voyant avec quels efforts la malade se remuait, elle passa un bras sous les coussins, et, lui soutenant ainsi la tête, l'aida à boire, attentive et délicate.

En s'étendant de nouveau, la marquise lui sourit.

— Merci, mademoiselle, c'eût été doux d'être soignée par vous.

Ce simple mot, le regard douloureux qui l'accompagnait, émurent Madeleine.

— Madame, ce serait un si grand bonheur pour moi, murmura-t-elle.

— Mais alors, arrangeons-nous, répliqua Mme de Sainte-Avule. Je ne serai pas exigeante : nous combinerons nos heures. Avec de la bonne volonté de part et d'autre, on surmonte toutes les difficultés.

— Comme je le voudrais ! soupira Madeleine avec ardeur.

— N'est-ce pas, nous allons nous entendre ? reprit la marquise, un peu surprise, mais se rattachant fiévreusement à son désir. Je vais vous dire ce qui me fait tant tenir à vous, mademoiselle. D'abord, vous êtes douce et bonne ; cela se voit au premier coup d'œil, et puis vous êtes à peu près de l'âge de mes filles... vous ne leur ressemblez pas, pas du tout, et pourtant vous me faites penser à elles, peut-être pour avoir fait leur portrait avec un si incomparable talent. J'avais trois enfants, mademoiselle, et j'en suis réduite à demander à une étrangère ces soins qu'aucun d'eux jamais ne me donnera.

Tremblante, Madeleine ne répondait pas. Quelle ironie ! Au moment même où on l'attirait à ce foyer qui eût dû être le sien, elle entendait prononcer contre son André l'implacable arrêt. Elle eut envie de tout briser une seconde fois, mais il était trop tard maintenant. Son instinctive bonté, sa douce pitié l'avaient livrée à la marquise, trop habile pour ne point conserver ses avantages.

— Alors, c'est entendu ; vous ne viendrez pas tous les jours ; je comprends, la rue Demours est très éloignée, mais vous pourriez venir au moins quatre fois par semaine, n'est-ce pas ? Tout de suite après déjeuner, ou mieux encore, vous pourriez venir le matin déjeuner ici.

— Oh ! non, madame, interrompit Madeleine, ce n'est pas possible. Il faut absolument que je rentre chez moi pour les repas.

— Je le regrette ! Il aurait été bien plus simple que vous passiez la journée entière ici.

— C'est impossible, madame, tout ce que je pourrai faire, c'est de venir trois fois par semaine, le matin, de neuf à onze heures.

— Comme c'est court ! Enfin, commençons ainsi, accorda la marquise. Vous viendrez demain, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, dit Madeleine en se levant.

Elle jeta un petit regard autour d'elle.

— N'avez-vous besoin de rien ? Ne puis-je vous remettre un livre avant de partir ?

— Vous avez raison. Donnez-moi cette revue, voulez-vous, mademoiselle ? Demain, vous épargnerez mes pauvres yeux. Au revoir !

Et Madeleine sortit, très mécontente d'elle-même, énervée de s'être laissée engager plus étroitement que jamais, précisément quand elle venait reprendre sa liberté ! Pourtant, sous son irritation, surnageait une petite joie intime de n'avoir pas encore rompu le lien fragile qui l'unissait à la mère d'André. Elle serait toujours, en cas d'urgence, à temps de le briser, tandis qu'il eût été impossible à renouer... L'étonnement et la désapprobation de Lucignan l'inquiétaient un peu aussi. Il la traiterait de faible petite fille et il aurait raison. N'était-ce pas présomption et folie de sa part de vouloir vaincre les pires difficultés, les plus enracinées résistances, quand elle était incapable de maintenir ferme sa propre volonté, quand elle était à la merci des circonstances ? A moins que tout au fond il n'y eût une arrière-pensée à sa résolution, et qu'elle n'eût été, sinon complice, au moins indulgente et accueillante à ces circonstances contraires...

Madeleine entra donc, sans plus tarder, dans ses fonctions de lectrice. Soit caprice de malade, soit qu'elle subit puissamment le charme pénétrant de la jeune femme, la marquise se prit pour elle d'une

croissante sympathie. Les premiers jours, elle se contenta de la faire lire, se bornant à l'échange de quelques paroles au début de la séance ; mais bientôt elle prolongea les conversations et, à plusieurs reprises, tenta de pénétrer dans le secret de sa jeune vie. Sans trop en avoir l'air, Madeleine résistait à cette bienveillante curiosité et esquivait les questions trop directes. Un jour, pourtant, elle ne fut pas aussi maîtresse d'elle-même. Mme de Sainte-Avule se plaignait de ses souffrances physiques, et, par de longs soupirs, donnait à entendre qu'elles étaient encore les moindres de celles qu'elle subissait.

— Ah ! chère mademoiselle, vous ne savez heureusement pas ce que c'est que l'inquiétude et la douleur ! A votre âge, la vie semble si pleine de promesses de joie, que l'on souffre à peine des petits chagrins d'un moment.

— Le croyez-vous, madame ? s'écria la jeune femme, vous vous tromperiez profondément.

La marquise la regarda, étonnée, frappée par l'amertume violente et inattendue de cette voix si douce d'habitude.

— Est-ce possible, ma pauvre enfant, que vous ayez déjà des peines ? dit-elle avec un sourire indulgent. Rassurez-vous. Quelque dures qu'elles vous paraissent, elles ne sauraient être bien graves, ni surtout bien durables ! Tout s'arrange à votre âge ; il n'est encore rien pour vous de définitif.

— Non, madame, tout ne s'arrange pas, et vous ne pouvez comprendre ce supplice de faire, malgré soi, le malheur de ceux qu'on aime par-dessus tout.

— Vous ? faire le malheur des autres ! Non, je ne crois pas cela !

Madeleine serra les lèvres pour retenir son secret prêt à s'échapper.

— Il y a pourtant des gens très bons qui peuvent

empêcher le bonheur autour d'eux, murmura-t-elle à mi-voix.

La marquise tressaillit.

— A votre âge, répondit-elle gravement, on ne saurait être bon juge. La meilleure garantie de bonheur est encore la confiance en l'affection et la sagesse de ceux qui connaissent la vie.

Et comme pressée de clore un sujet douloureux, Mme de Sainte-Avule se fit faire une lecture.

Peu de jours après, elle demanda brusquement à la jeune femme :

— Comment vous appelez-vous ? J'aimerais vous appeler par votre nom, chère enfant ; mademoiselle Chenevières, c'est trop pompeux et pas assez amical.

— Madeleine, madame.

— Madeleine ? Non ! Je ne veux pas vous donner ce nom, si doux dans votre bouche, mais si pénible pour moi...

— Pourquoi ? demanda inconsciemment Madeleine, très émue.

— Parce qu'il est pour moi le synonyme de la douleur et de l'humiliation ! Pauvre chère petite !... Vous donner à vous le nom de... cette femme, c'est impossible !

— Pourtant, madame, répliqua la jeune femme soudain raidie, je ne puis en changer, c'est sous ce nom que j'ai aimé, sous ce nom que j'ai souffert, sous ce nom que je lutte pour mon honneur et mon bonheur... ce nom, c'est moi !...

Un extrême étonnement se peignait sur les traits de la marquise. Jamais encore elle n'avait vu s'affirmer si nettement la volonté de Madeleine. Sous la jeune fille charmante et douce qu'elle aimait, apparaissait tout à coup la femme ardente et passionnée, avec qui l'on compte dans la vie.

Quoique froissée de cette brusque résistance, Mme de Sainte-Avule n'insista pas. Elle pressen-

tait un douloureux mystère et déjà aimait assez Madeleine pour accepter d'elle ce qu'elle n'eût jamais supporté d'une autre.

— Eh bien ! gardez-le donc, aquiesça-t-elle à regret, puisque vous y tenez tant !

— C'est le nom que m'a donné ma mère ; c'est ainsi que m'appellent tous ceux qui m'aiment.

— Vous allez donc me forcer à vous le donner aussi, habile petite... Madeleine ; mais je vous préviens qu'il faudra toute votre grâce, toute votre bonté, tout votre charme pour effacer la pénible impression qu'il me produit. Est-il possible qu'un même nom désigne deux femmes si différentes : l'ange et le démon ; la douleur et la consolation de ma vieillesse ?

Cette fois encore, Madeleine fut sur le point de tout avouer. Et pourtant, elle ne dit rien ; en dépit des blessures, des froissements qu'on lui infligeait involontairement, elle se rendait compte qu'elle tenait une place dans la vie, dans le cœur de sa belle-mère ; qu'elle, la repoussée, l'intruse, était aussi la dispensatrice de joie, celle qu'on attend et qu'on désire. Un jour viendrait-il où cet attachement serait assez fort pour dominer les préjugés, pour étouffer les préventions ? L'aimerait-on jamais assez pour lui pardonner d'avoir pris ce titre de fille dont elle embrassait les devoirs avec un si tendre dévouement ? Chez le marquis surtout, qu'elle voyait de temps à autre, elle devinait, à d'imperceptibles nuances, une implacable hostilité contre ceux qui l'avaient bravé. Elle passait ainsi par toutes les alternatives de l'espoir et du découragement.

Au reste, cette vie en partie double était parfois difficile et dangereuse. A peine André était-il parti pour son ministère qu'elle sortait à son tour, le plus souvent prenait un fiacre et arrivait, non sans inquiétude, rue de Varenne. Elle se cachait

comme une coupable, tremblant toujours qu'une fâcheuse rencontre vint tout dévoiler.

Un jour, André, ayant oublié des papiers, revint sur ses pas et, rentrant chez lui une demi-heure après en être sorti, ne trouva plus Madeleine ; cette absence imprévue le mécontenta et, au déjeuner, il ne le dissimula pas.

— Eh bien, où êtes-vous donc allée ce matin ? Chez Lucignan, sans doute, toujours pour me préparer quelque surprise, n'est-ce pas ?

Cette brusque attaque, ce ton hostile déconcertèrent Madeleine.

— Mais non, mon ami, balbutia-t-elle.

— Où étiez-vous donc ?

— J'étais sortie ; je ne pensais pas vous contrarier ; je suis allée au *Bon Marché*, hasarda-t-elle, très troublée, ignorante encore de ce qui motivait les reproches d'André.

— Vous allez bien souvent au *Bon Marché*, et je ne vois pas que vous en rapportiez grand' chose.

La jeune femme ne put retenir ses larmes.

— Mais que vous ai-je fait, André, pourquoi me parlez-vous ainsi ?

— Rien, vous ne m'avez rien fait ! Un mari n'a sans doute pas le droit de savoir où va sa femme, ce qu'elle fait, chez qui elle passe ses journées.

— André !

— Evidemment, je suis ridicule et tyrannique parce qu'il me déplait de vous voir courir du matin au soir, sans même savoir où vous allez.

La tête dans ses mains, Madeleine n'essayait plus de réprimer ses sanglots. Sans tenter une excuse ou une explication, elle pleurait, incapable de répondre.

André eut un remords. Il sentait bien qu'il avait dépassé la mesure et que cette chère tête innocente ne pouvait abriter de criminels secrets ; mais il

sentait aussi qu'elle n'était plus la même, qu'il n'était plus, lui, le maître de toutes ses pensées, comme autrefois ; il savait qu'en son ingénuité Madeleine pouvait être imprudente et, de toutes façons, il souffrait, par brusques éclairs, de la voir se retirer de lui. Il s'approcha d'elle, et relevant le visage humide, posa un baiser sur les yeux bruns.

— Allons ! ne pleurez pas ainsi, mon amie, je ne voulais pas vous faire de peine ; mais pourquoi devenez-vous mystérieuse et cachottière, pourquoi ne pas me dire tout simplement ce que vous comptez faire, comme autrefois ? Je ne suis pas un mari bien gênant. Pourquoi avoir des secrets pour moi ?

— Et vous, mon André, pourquoi me cacher vos ennus ou vos peines ? murmura-t-elle en passant ses bras autour du cou de son mari.

— Mais je ne vous cache rien, petite folle ; je n'ai ni ennui ni peine. Je n'ai que de la joie et de l'amour, puisque je vous ai, vous ! Chassez vite les idées noires ; nous n'allons pas nous quereller comme deux enfants ; et surtout ne me chargez pas de torts imaginaires, pour vous donner des droits de représailles.

— Non, certes, je ne vous charge pas.

Alarmé pour son propre compte, André n'osa pas revenir sur ses griefs, et une tendresse plus vive rayonna, pendant quelques jours, dans le ciel incertain du jeune ménage. Mais de ces doutes évanouis, de ces nuages passagers, il reste pourtant un souvenir qui revient aux heures mauvaises, et, peu à peu, traitreusement pénètre dans les âmes.

A quelques jours de là, André se réveilla, un matin, avec la migraine. Il se leva tard, attendit, hésita, et finalement ne sortit pas de la journée. Ce petit incident parut à Madeleine presque une catastrophe.

Elle devait aller rue de Varenne : impossible d'être fidèle à son rendez-vous, impossible même de s'excuser et d'avertir, car elle ne pouvait quitter son mari pour courir jusqu'à la poste, et encore moins confier un message à l'indiscrétion curieuse des domestiques. Vainement, elle chercha un prétexte pour s'échapper, espéra la visite de Mlle Géline ou de Frédéric ; les heures se trainèrent monotones et impitoyables, et quand cette sombre journée d'hiver s'acheva enfin, Madeleine était brûlante de fièvre.

Le lendemain, elle courut chez la marquise, humble et embarrassée de son incorrection forcée.

— Vous auriez dû au moins m'avertir, lui dit un peu froidement la mère d'André. Je comprends qu'un empêchement imprévu puisse vous retenir chez vous, mais il est toujours possible d'écrire ou de faire écrire.

Toujours possible !...

Madeleine ne répondit rien. Quelle explication eût-elle pu fournir ?

Il resta de cet incident un peu de froideur et de contrainte pendant un jour ou deux ; puis cette pénible impression se dissipa à son tour, et Madeleine se sentit peu à peu devenir indispensable. Elle venait souvent aussi l'après-midi maintenant. Sur la proposition de Mme de Sainte-Ayule, elle avait apporté ses pinceaux, et causait tout en peignant des miniatures. Cette occupation avait le double avantage de rendre moins dangereuses les longues heures de causerie avec la marquise, et surtout de permettre à la jeune femme de présenter à son mari, avec son travail, une sorte de justification de l'emploi de son temps. Elle était même allée quelquefois à un cours de peinture, boulevard Saint-Germain, afin de pouvoir aisément donner un motif à ses fréquentes sorties.

C'était Lucignan qui lui en avait fourni l'idée. Il

n'avait pas vu sans un vif déplaisir Madeleine s'engager de plus en plus dans une voie si dangereuse pour son bonheur. Mais à présent que toutes ses observations avaient échoué, au moins voulait-il de tout son pouvoir l'aider à éviter les écueils. Ce n'était point chose facile, car il devait mettre à son intervention une réserve extrême. Plus expérimenté que la jeune femme, il avait deviné chez André une vague jalousie où elle voyait une taquinerie et une plaisanterie déplacée.

Aussi les appuis étaient rares pour la pauvre Madeleine ! Elle ne pouvait plus guère, occupée comme elle l'était, aller ouvrir son cœur à ses vieilles amies de la rue Demours, et Mlle Céline, retenue auprès de sa mère, plus malade encore dans la mauvaise saison, ne venait presque jamais chez son ancienne élève. M. Largier n'était pas non plus un secours pour sa nièce. Il l'aimait cependant d'une affection profonde et peu expansive, mais il se sentait maladroit auprès d'elle, plus incapable encore de lui parler que de la comprendre ; il éprouvait un mélange de pitié et d'admiration envers cette enfant si exigeante pour son bonheur et cependant avide de souffrances. « Pauvre petite ! Elle ne sait pas fermer les yeux, pensait-il souvent. Elle est trop absolue en ce monde où tout est relatif ! Quelle moisson de chagrins elle se prépare, si elle va ainsi cueillant toutes les fleurs douloureuses qui borderont sa route ! »

Il se savait impuissant à la convaincre et se bornait à lui répéter de loin en loin ses formules familières : « Soyons pratiques, ne demandons pas à la vie plus qu'elle ne peut donner ! » Il chargeait ses actes de traduire ses sentiments mieux que ne le faisaient ses paroles et ne ménageait pas les cadeaux. Discrètement averti par Frédéric, il n'oublia ni la fête d'André, ni le soulier de Noël, ni

le premier jour de l'an. Il envoyait assez souvent des places de théâtre au jeune ménage et s'abstenait de les y accompagner. « Cela vaut mieux pour eux et pour moi, disait-il à Lucignan. Madeleine voit que je pense à elle ; cela suffit, et je doute que mes travaux politiques fussent un sujet de conversation très agréable pour son mari. Moi-même, je ne tiens nullement à fréquenter trop assidûment le fils du marquis de Sainte-Avule. A ne consulter que mes préférences, j'aurais choisi un autre mari pour Madeleine, et elle ne s'en serait pas plus mal trouvée ! »

Il glissait un regard significatif vers son jeune beau-frère et reprenait avec un soupir :

— Que voulez-vous, mon cher ? Pendant que vous faisiez la cour aux reines antiques, ce beau monsieur est venu prendre le cœur de notre enfant, et je n'avais pas le droit de m'opposer à ce qu'elle croyait le bonheur. Il faut être logique avec soi-même et ne pas refuser la liberté qu'on réclame tous les jours !

XIX

L'hiver s'écoulait dans cette anxiété vague qui n'est pas la douleur, mais qui interdit la joie. Le brouillard lourd, la pluie fine et insaisissable assombrissaient une terne journée de février où Madeleine se sentait particulièrement abattue. Le front appuyé à la fenêtre, emmitouflée d'un châle, elle regardait s'écouler à travers les grilles du balcon les minces filets d'eau, tandis que lentement tombait le jour gris. Dans la rue déserte, au pavé gluant, pas un bruit, pas un passant. Avec un geste las, elle revint à son fauteuil, s'allongea paresseusement dans l'ombre envahissante qu'éclai-

raient par instants les grandes flammes du foyer, fugitives et mobiles. Depuis deux jours, elle gardait la chambre : un peu de fièvre, un peu de bronchite, la grippe annuelle qu'il est bien difficile de ne point accorder en tribut à l'hiver. Elle avait lutté tant qu'elle avait pu contre le malaise, mais un soir, André l'avait trouvée si fièvreuse, si brûlante, qu'il avait aussitôt appelé le médecin et, depuis lors, elle était consignée au coin du feu.

Elle n'avait pas osé tricher, se sentant vraiment souffrante ; mais ces quarante-huit heures de réclusion lui semblaient interminables. Elle avait laissé la marquise plus accablée que de coutume et plus affectueuse aussi à son égard. Son absence avait dû lui causer une vive contrariété.

Heureusement, cette fois-ci, elle avait pu la prévenir, en glissant un petit bleu dans une lettre adressée à Mlle Céline et la priant de le faire parvenir.

Madeleine se sentait toute triste et angoissée : dans ces grandes journées vides, elle avait trop réfléchi, trop retourné en tous sens ses pensées : les douloureuses surtout, les inquiètes, celles dont la fièvre triplait l'effroi ou la blessure !

Lucignan n'était pas venu. Il s'était contenté de lui envoyer des fleurs avec un mot affectueux, mais banal ; et, de n'avoir pas son seul ami, en ce moment où sa présence lui eût été secourable, lui causait un intime froissement.

Puis, en réponse à sa lettre d'excuses, Mlle Chenevières venait de lui transmettre un mot du marquis, plutôt aimable, il est vrai, mais accompagné des trois cents francs qu'il lui remettait chaque mois à cette date. Et elle ne pouvait s'accoutumer à recevoir ainsi le paiement monnayé de son dévouement et de ses soins. Elle avait déposé, intacte, à côté des autres, cette enveloppe cachetée. Pourquoi les retirait-elle ainsi soigneuse-

ment au plus profond de son petit bureau ? « Je les remettrai à André plus tard, se disait-elle, quand il saura ! » Mais saurait-il jamais ? Pourrait-elle jamais lui révéler son mystère d'amour ? Il était bien changé avec elle depuis l'an passé ! C'en était bien fini des douces soirées en tête à tête, blottis tous deux dans le même fauteuil, des menues confidences, des enfantillages tout ensoleillés de tendresses.

A présent, quand Gilbert ne venait pas, ou qu'il ne sortait pas lui-même, André causait langoureusement, baillait, s'étirait, sans prendre nul souci de dissimuler son ennui. Comme il avait été court, leur bonheur, et toujours haletant, incomplet ! Pour André même, avait-il jamais existé, empoisonné par de constants regrets, d'invincibles remords ? Dans son amour plein de pitié, elle n'avait pas le courage de lui en vouloir de ses froideurs, de ses distractions, de ses brusques sautes d'humeur qui, pourtant, la faisaient tant souffrir !

On frappa à la porte. Dans l'obscurité presque complète, bien qu'il fût à peine quatre heures, Madeleine sursauta.

— Entrez, cria-t-elle nerveusement.

Lucile s'avança, indécise et tâtonnante.

— C'est une dépêche pour madame !

— Ah ! donnez vite s'écria la jeune femme.

Et tandis que la femme de chambre allumait une lampe, Madeleine, agenouillée, lisait, à la lueur vacillante du foyer, ces quelques mots tracés d'une main hâtive par Mlle Céline :

« *On est venu vous chercher ici de la part de monsieur. Elle est très malade et vous réclame. A vous de cœur. CÉLINE.* »

— Donnez-moi mon chapeau, dit-elle en se relevant, et allez me chercher une voiture.

— Madame n'a pas de mauvaises nouvelles ?

demandea Lucile, frappée de la pâleur de sa maîtresse.

— Non, non, répondit-elle précipitamment, mais je suis obligée de faire une course, je serai de retour bientôt, avant Monsieur. Ne lui dites pas que je suis sortie, ajouta-t-elle, rouge d'embarras, il craindrait que je ne me sois rendue plus souffrante. Mais il faut absolument que j'aille chez une amie qui a besoin de moi.

Tout en donnant ces gauches explications destinées à couvrir son échappée, le cas échéant, Madeleine s'habillait hâtivement. Puis elle descendit pour ne pas perdre une seconde et monter plus vite dans la voiture qu'on avait été lui chercher. Un reste de prudence lui fit pourtant jeter, en présence du valet de chambre, une adresse de fantaisie qu'elle modifia en route.

Enfin ! elle arriva. A son coup précipité, la sonnette ne répondit pas : mais la porte s'ouvrit sans bruit et, d'une voix assourdie, le vieux serviteur murmura en réponse au regard anxieux de Madeleine :

— Madame la marquise est bien mal : le médecin va revenir. Monsieur le marquis attend mademoiselle.

Elle rejeta d'un geste rapide son lourd manteau sur les bras du domestique et, le précédant à travers les appartements :

— Où est-elle ?... dans sa chambre ?

— Non, dans le petit salon. On n'a pas osé transporter madame la marquise.

Déjà la jeune femme était devant la porte ; très doucement elle tourna le bouton et pénétra dans la petite pièce familière où elle avait passé tant d'heures. Etendue sur sa chaise longue, soutenue de tous côtés par des oreillers, la marquise était immobile, le visage diminué de moitié, atrocement contracté par la souffrance. Presque aussi pâle

qu'elle, M. de Sainte-Avule, assis sur une chaise basse, la contemplait avidement.

Au bruit léger que fit Madeleine, il se leva et, lui tendant la main, dit à voix basse :

— Je savais bien que vous viendriez ! Elle vous a réclamée tout de suite : elle veut vous voir ; vous savez combien elle vous aime !

— Mais qu'a-t-elle ? Que dit le médecin ?

— C'est une crise cardiaque. Elle a souffert beaucoup : à force d'éther et de morphine, elle est un peu calmée maintenant ; mais le mal n'en est pas moins grave ! Le médecin va revenir incessamment, tenter d'autres remèdes... quoiqu'il ait peu d'espoir !

En dépit de sa fermeté, la voix du marquis mourut dans un sanglot brusquement comprimé. Cette douleur virile faisait mal à voir.

— Puis-je m'approcher ? demanda Madeleine, très émue.

— Oui, oui, elle sera contente de vous voir.

— Madeleine ! appela justement la voix faible de la malade.

— Me voici, madame, je viens vous soigner, vous guérir...

— Chère petite...

— Ne parlez pas, cela vous fatigue.

Elle mit un baiser timide sur la main émaciée de Mme de Sainte-Avule et s'agenouilla tout près d'elle, attentive au moindre souffle. Un remous d'idées confuses et douloureuses sonnaient comme un glas affolé dans sa pauvre tête en feu.

Eh ! quoi ! la mère d'André allait mourir ; les heures, les minutes étaient comptées peut-être, et elle restait là, inerte et impuissante, à voir accourir l'irréparable ! Mais que faisait-elle à ce chevet de mourante, si elle ne pouvait y appeler André, si cette place qu'elle usurpait, elle ne pouvait la lui céder, si elle ne pouvait enfin arracher aux lèvres

blèmes, prêtes à se fermer pour toujours, le mot de pardon et d'amour qui ranimerait une autre vie éteinte ? La mère d'André allait mourir, et il n'en savait rien ! Il allait rentrer paisiblement chez lui. Quelle serait sa surprise, sa colère, en n'y trouvant plus Madeleine ! Tout allait se découvrir maintenant ! Lui pardonnerait-il jamais de ne l'avoir point appelé en cet instant suprême, d'avoir laissé passer lâchement la mort sans lutte et sans révolte ?

Viollement Madeleine se releva ; elle voulait sortir, télégraphier à André, quoi qu'il dût arriver.

D'un geste impérieux le marquis l'arrêta.

— Restez, mademoiselle ; vous ne pouvez la quitter en ce moment où je dois sortir moi-même.

— Rien qu'un instant ; je vais à la poste prévenir que je reste.

— Merci ; je vais le faire pour vous, puisque moi-même il faut que je sorte. A vous seule je puis la confier quelques minutes. Je vais revenir.

Un mouvement de la malade les arrêta tous deux.

— Roland ! appela-t-elle faiblement.

Il s'élança vers la chaise longue et se pencha sur la marquise pour l'écouter et lui répondre. Que disaient-ils ? Allait-on enfin appeler André ? Madeleine, flétrissant d'angoisse, s'appuyait à un fauteuil, les mains crispées dans une ardente prière. Ses tempes battaient si fort qu'elle n'entendait que leurs coups précipités, étouffant le bruit faible des mots prononcés très bas. « Une crise cardiaque, répétait-elle machinalement, une crise cardiaque. Il ne faut pas d'émotion ; je ne puis pas me jeter à ses pieds, la supplier, la conjurer d'avoir pitié de nous ! Non, il ne le faut pas ; je la tuerais ! Que faire alors ? et le temps passe ! et tout à l'heure, il sera trop tard ! Mais pourquoi

suis-je là si je ne puis rien? Ah! l'atroce supplice! »

Enfin, d'un signe, le marquis l'appela.

— Je vais revenir le plus tôt possible; si le médecin vient en mon absence, vous voudrez bien lui dire de m'attendre et...

— Oui... oui... interrompit la malade impatiemment; allez, mon ami, allez vite, puisque j'ai votre promesse maintenant!

— Je pars, je veux seulement prier Mademoiselle...

— Ne craignez rien. Elle fera ce qu'il faut faire... n'est-ce pas, ma chère fille? vous ne m'abandonnerez pas? Mais partez donc, Roland! J'ai déjà trop tardé!...

Et pendant que Madeleine, bouleversée par la maternelle appellation, ivre de joie et de désespoir, demeurait seule auprès de la mourante, M. de Sainte-Avule sortit rapidement.

XX

Six heures sonnaient. André, accompagné de quelques camarades, franchissait la porte du ministère en allumant une cigarette, quand le concierge courut derrière lui.

— Monsieur, voici une lettre qu'on vient d'apporter pour vous à l'instant. Il paraît que c'est très pressé.

— Ah! s'exclama le jeune homme, redoutant que le malaise de Madeleine ne se fût brusquement augmenté. Elle n'était vraiment pas bien depuis deux jours, et sans qu'il y eût lieu de s'inquiéter, cet état le préoccupait pourtant.

Mais il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur le billet qu'une violente émotion le cloua sur place. Il lut deux fois ces courtes lignes.

« Votre mère très malade désire vous voir, ainsi que votre femme. Venez tout de suite. »

Il s'élança dans la rue, sauta dans une auto qui passait. Son premier mouvement fut d'aller d'abord rue de Varenne, dans le vieil hôtel familial qui se rouvrait enfin pour lui et où sa mère se mourait. Car il n'y avait pas d'illusion possible, il le sentait à cette phrase laconique du marquis, qui ne désarmait pas, lui, et ne s'inclinait que devant la dernière volonté de la mère, devant ce désir ultime de revoir encore le fils unique.

Mais aussitôt il se reprit.

— Non, pas là, rue Greuze, d'abord, 6, et vite.

Oui, il valait mieux obéir de point en point ; on lui disait d'amener sa femme, il fallait d'abord aller la chercher. Mais qu'elles étaient longues ces avenues, qu'elles étaient interminables, les minutes ! Vingt fois, pendant le trajet, à la fuyante lueur des réverbères et des lanternes, André relut le billet de son père, cherchant un sens qu'il n'aurait pas compris d'abord, étudiant comme des symptômes les moindres détails de l'écriture ; mais non, il n'y avait rien de plus que ce qu'il avait vu du premier coup. Sa mère, très malade, lui pardonnait ; elle voulait le voir et, avec lui, Madeleine ; donc c'était plus qu'une dernière tendresse, c'était bien, de sa part du moins, une volonté de pardon et d'apaisement. Pourquoi était-elle apportée par l'agonie ? Pourquoi le geste miséricordieux n'était-il que le geste suprême que la mort interrompt ?

Toute la tendresse des anciennes années refluait passionnément à son cœur. Il pleurait les jours perdus loin de cet amour maternel prêt à s'éteindre maintenant. Il souffrait mille tortures et, malgré tout, une joie de délivrance rayonnait sur son chagrin. Il songea tout à coup, comme la voiture tournait déjà dans la rue Greuze, que Made-

leine ne savait rien de ses peines de famille, qu'il faudrait la prévenir, lui expliquer... Mais elle aurait vite compris, elle serait indulgente et bonne, et par amour pour lui, par pitié devant le malheur, elle ferait taire le premier froissement trop naturel.

En courant, il monta l'escalier, sonna impatiemment et à peine la porte ouverte, se précipita dans la chambre de sa femme.

Elle était vide.

— Madeleine ! Madeleine ! Où êtes-vous ? appela-t-il, en parcourant l'appartement. Où est Madame ? cria-t-il à Lucile.

— Madame est sortie vers quatre heures ; elle a dit qu'elle ne tarderait pas à rentrer.

— Elle est sortie ? A quatre heures ? Elle n'a pas laissé un mot pour moi ? Elle n'a pas dit où elle allait ?

— Non, Monsieur ; même Madame comptait revenir avant Monsieur et elle n'aurait pas voulu que Monsieur sache qu'elle était sortie malgré la défense du médecin... Mais du moment que Monsieur est revenu le premier !...

Si grande était l'émotion d'André qu'il ne songeait même pas à la dissimuler. Aussi, promptement enhardie et fière de son importance accidentelle, Lucile compléta les renseignements :

— Madame a reçu une dépêche ; elle a envoyé chercher une voiture et elle partit tout de suite.

— Et elle n'a rien dit ? Point laissé d'adresse ? répéta André, en passant la main sur son front, comme pour rassembler ses idées. Allons, je repars ; si Madame rentre, vous lui direz... ou plutôt non, vous ne direz rien... Que je suis venu et reparti.

Il redescendit précipitamment, monta dans la voiture qui l'attendait, et s'enfonça dans la nuit trouée ça et là de leurs falotes voilées de brouil-

lard et de pluie. Mais que lui importait le temps, que lui importait l'heure ? Il ne pressait plus le cocher maintenant. Il arriverait toujours trop vite, puisqu'il arriverait seul, sans explication, sans excuse ! Où était Madeleine ? Pourquoi, malade, — car elle l'était réellement, — s'enfuyait-elle en cachette, sans un mot, sans un prétexte ?...

Et toutes les sorties inavouées, toutes les allures mystérieuses de la jeune femme, ses rougeurs, ses contraintes, tout se dressait maintenant sinistrement devant lui, comme des coupables démasqués à l'appel sévère du juge. Elle n'était plus là, l'enjôleuse, pour endormir les soupçons par ses yeux innocents, ses paroles caressantes ! Les faits, rien que les faits, qui parlaient éloquemment et criaient contre elle sans recours possible ! Sot qu'il était, aveugle qui ne voyait pas ses intrigues avec Lucignan, qui se laissait jouer par cette enfant hypocrite et perverse !... « Oui, hypocrite et perverse », prononça-t-il à demi-voix, comme pour rendre son jugement sans appel.

Mais à entendre ces mots impitoyables, son cœur eut une révolte. Était-ce bien à sa femme qu'il osait les appliquer, à sa petite Madeleine, si douce, si tendre, si amoureuse ? Il eut envie de s'agenouiller dans la voiture étroite pour demander pardon à l'image aimée, d'un tel blasphème ! Il se rappela les jours heureux, les tendresses exquises de Madeleine, ses mots à elle si caressants, la douceur de sa voix, l'enivrement de son regard. Et tout cela aurait menti ? Non, non, ce n'était pas possible !

Et c'était vrai, pourtant ! Il était vrai qu'un soir, pour attendre Lucignan, elle avait refusé de le suivre ; il était vrai qu'elle sortait sans le dire et revenait toujours les mains vides de courses imaginaires dans les grands magasins. Il était vrai qu'elle avait poussé l'audace jusqu'à se rendre

cyniquement chez Frédéric ; une fois on l'avait vue, mais combien d'autres visites avait-elle fait impunément ? Et ce soir, ce soir même, tandis qu'à son bureau il s'inquiétait pour elle, elle s'échappait pour aller le rejoindre, sans doute ! Ah ! quelle torture ! Et il fallait que ce fût aujourd'hui, à l'heure même d'une réconciliation tardive, alors qu'il n'avait pas le droit de disposer d'une seule minute, qu'un pareil malheur vint s'abattre sur lui ! Ses parents étaient cruellement vengés ! Ils avaient donc raison contre lui quand, fort de son amour, il croyait pouvoir tout braver. Qu'était sa souffrance de tout à l'heure auprès de celle-ci ? L'avenir sombrait comme le passé ; toute lumière, toute joie se noyait dans un abîme de désespoir et de remords.

Comme il traversait le quai d'Orsay, une idée lui vint et le domina aussitôt irrésistiblement. Il voulut passer chez Lucignan, la chercher encore, ou du moins savoir, mais à sa question anxieuse : « Monsieur est-il chez lui, j'ai à lui parler d'urgence, » le domestique de Frédéric répondit calmement que son maître ne rentrait jamais dîner. Il était allé à son cours à trois heures et ne reviendrait sans doute pas avant dix heures, comme il en avait l'habitude.

Ainsi, Madeleine n'était pas là ! Elle n'était même pas venue, le domestique le lui affirma. Où étaient-ils allés ? Il chercherait demain ; il avait déjà trop tardé à répondre à l'appel de sa mère et, pressant le chauffeur, aurait voulu ressaisir les précieuses minutes envolées.

Tout à coup, dans son esprit désorbité, une nouvelle angoisse s'implantait : arriverait-il à temps ? Cette femme si aveuglément aimée l'arracherait-elle, jusque dans la mort, à l'amour maternel ? Une rage le prit contre Madeleine, la cause, l'unique cause de toutes ses souffrances, l'esprit mauvais

qui l'avait entraîné dans l'abîme et l'y abandonnait maintenant seul et désespéré !

Une fois encore, la voiture s'arrêta. André descendit, et tout ensemble hésitant et précipité, sonna à cette porte que, depuis dix-huit mois, il n'avait plus franchie. Honteux, tourmenté, il osait à peine regarder le vieux valet de chambre, témoin discret des drames de famille; mais lui, devinant en son dévouement la question qui restait sur les lèvres tremblantes du jeune homme, s'empressa de lui dire :

— Mme la marquise n'est pas plus mal ; les médecins lui ont fait des piqûres pour calmer ses souffrances.

— Elle est perdue ? demanda André.

Un geste vague du vieux domestique confirma toutes ses terreurs.

André, comme un étranger dans cette maison qui était sienne, se laissa introduire au salon et attendit, secoué d'angoisse. Ce ne fut pas long. Presque aussitôt, le marquis parut, pâle, ravagé, vieilli de dix ans.

— Vous voilà, mon pauvre enfant, venez, elle vous attend : elle vous appelle... mais... vous êtes seul ? Au fait, cela vaut mieux ainsi...

— Oui, balbutia le jeune homme, elle n'a pas pu... je vous dirai, je vous expliquerai. Ah ! je suis bien malheureux !

Et, redevenu enfant, à présent qu'il avait retrouvé son père, André se mit à sangloter.

XXI

Dans le petit salon faiblement éclairé, Madeleine allait et venait silencieuse, comme une ombre, devinant les moindres désirs, les besoins inexpri-

més de la malade. L'excès même de sa fatigue et de son inquiétude avait amené une sorte d'engourdissement et elle agissait maintenant, la tête lourde, presque sans pensée, employant toute son énergie aux menus soins de chaque seconde.

Le médecin, en sortant, avait dit : « Elle passera la nuit. » Le prêtre devait revenir le lendemain matin. Et l'annonce de ces quelques heures de répit avait apporté à Madeleine un inexprimable soulagement. L'espoir lui revenait : tant de choses peuvent arriver en une nuit ; et lorsque, pendant des heures, on a vu s'écouler chaque minute, en tremblant qu'elle ne fût mortelle, lorsqu'on a épier chaque souffle dans l'angoisse affolante qu'il ne soit le dernier, une nuit assurée semble le salut et la délivrance. On avait le temps de lutter, de prier, de conjurer le malheur. On avait surtout le temps d'appeler André !

La marquise, épuisée par une terrible crise de suffocation, ne souffrait presque pas et retenait entre les siennes la petite main sans bagues de Madeleine.

— Chère enfant, bonne petite, répétait-elle lentement, vous me soignez comme une fille !

Puis, se redressant tout à coup, haletante :

— J'entends des pas... on vient... n'est-ce pas qu'on a marché dans le grand salon ?

Au même moment, la porte s'ouvrit et le marquis entra suivi d'André. D'un bond, Madeleine se rejeta dans l'ombre, tout son sang resflué au cœur.

— Mon fils ! mon André ! sanglota la marquise.

Déjà il était à genoux près d'elle.

— Mère ! O maman ! pardonnez-moi !

— Oui, mon André ; embrasse-moi, regarde-moi.

Elle s'efforçait de le relever, de l'attirer dans ses bras. Longtemps ils se parlèrent tout bas, mêlant leurs larmes et leurs caresses.

Le marquis s'était rapproché et ce fut aussitôt un chuchotement confus entre ces trois êtres qui se retrouvaient enfin ! Elle était bien oubliée en ce moment, la pauvre Madeleine.

Mais soudain, la malade eut une quinte de toux et le marquis appela :

— Mademoiselle, où est l'éther ?

André, alors, regarda l'étrangère discrète qu'il n'avait point remarquée.

Il n'eut qu'un cri, les yeux dilatés :

— Madeleine ! ici !

— Que dis-tu ? firent à la fois les deux vieillards.

— Madeleine, ma femme, répétait André, immobile de stupéfaction.

Le premier, le marquis se ressaisit, fouetté par la colère, et s'approcha de la jeune femme.

— C'est une indignité ! Se jouer ainsi de moi !

— Mon père ! s'écria André, sa voix tremblante couvrant la plainte sourde de Madeleine.

Impitoyable, toute la rancœur des derniers mois vécus dans l'amertume lui obscurcissant le cerveau, le marquis continuait, la voix sifflante :

— Exploiter jusqu'à la douleur !

— Non, non, supplia encore André, laissez-moi dire... si vous saviez !

— Il ne comprend pas ! gémit Madeleine défaillante.

Et, les bras subitement ouverts, elle chancela.

Dans un cri, André s'élança pour la soutenir ; mais déjà, d'un geste instinctif, le marquis avait étendu la main, et cédant à cette impulsion, le corps inerte de Madeleine s'abattit sur la poitrine du vieillard.

André voulut l'en arracher ; mais, brusquement calme, son père le repoussa, lui montrant l'agonisante.

Terrassée, la marquise ne parlait plus. Seules,

ses mains s'agitaient sur sa poitrine secouée par le spasme. De grosses larmes coulaient de ses yeux, où la volonté arrivait à mettre un sourire jusqu'à sa bouche contractée par la souffrance.

Une émotion profonde gagnait M. de Sainte-Avule. La plainte si douce de Madeleine l'émuait mieux que toutes les protestations. Aux accents brisés de cette jeune voix, une révélation se faisait en lui, secouant les convictions anciennes. Quoi ! l'intrigante âpre et avide, l'ambitieuse au cœur sec, la voleuse de bonheur, l'ennemie redoutable et détestée, la femme d'André, enfin, c'était cette enfant timide et attendrie, cette petite étrangère dont la discrète pitié apaisait, depuis des mois, leur orageuse atmosphère ! C'était elle qui leur avait apporté leurs dernières pauvres joies, elle qui, mystérieuse et tremblante, leur prodiguait sa douceur et ses soins comme la plus dévouée des filles !

Tout s'éclairait d'un jour nouveau : il revoyait, en un éclair, les rougeurs, les hésitations, les troubles étranges de Madeleine, ses subites révoltes, et sa bonté surtout, sa pitié attentive et délicate, son tact, sa grâce modeste et ingénue. Il découvrait quel amour infini l'avait poussée vers eux, si touchante en son timide courage. L'étau qui, depuis deux ans, lui broyait le cœur, se desserrait subitement. A tenir dans ses bras Madeleine sans mouvement, à voir la tête charmante de l'intruse s'abandonner sur son épaulé, il sentit que, plus jamais, il ne pourrait la repousser, et la serrant contre lui dans une soudaine tendresse, il l'emporta vers un fauteuil.

Un son rauque, étouffé, lui fit détourner la tête, toute l'angoisse de cette heure tragique submergeant déjà la fugitive douceur dans son cœur bouleversé.

Il vit le regard brûlant d'André, il vit les yeux

suppliants de la marquise. Il comprit que c'était fini maintenant, que les minutes étaient comptées, que le drame s'achevait. Une contraction passa sur son fermé visage, et, écartant de nouveau André qui se penchait anxieux sur Madeleine :

— Laissez, dit-il, c'est moi qui, pour la seconde fois, l'amènerai à votre mère.

— Madeleine, appela la mourante, ma chère fille.

La jeune femme avait rouvert les yeux, vivifiée par ce qu'elle venait confusément d'entendre, et d'un élan désespéré, elle se jeta vers la mère que son dévouement lui avait enfin donnée.

— Mes enfants, André, Madeleine, soupira la voix faiblissante... Et vous, Roland... Tous... Aimez-vous...

Soudain une rapide lueur ranima son regard déjà sans lumière : il alla, profond, insistant, de Madeleine au marquis, tandis que ses lèvres s'agitaient pour murmurer :

— Je vous le confie...

Puis, d'un grand geste las, elle les attira tous les trois pour la dernière caresse et, calme, apaisée, heureuse, elle s'endormit doucement, souriant au bonheur que sa mort faisait éclore.

FIN

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE*, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

L'ALBUM BRODERIE ET OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.
Les Albums d'Ouvrages de Dames N° 1, 2 et 3 sont envoyés franco contre 15 fr. 50 ; étranger, 16 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient

LES FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeure d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes et les plus curieuses pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du home de ville ou de campagne. :: :: :: ::

Prix de l'Album franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*) à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV^e)



LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller
des jeunes filles
et des maîtresses de maison.
“Elégance” et “Economie”
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses
primes.

Ses romans sont célèbres pour
leur haute qualité,
ainsi que sa rédaction, sa mode,
ses courriers.

Abonnement d'un an : 14 fr. - Etranger : 18 fr.
Six mois : 7 fr. 50 - Etranger : 10 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, Paris - 14^e.